

LA CAVERNE D'ALI BABEL

Bulletin de correspondances anarchiste

- Thèses sur le Covid-1984 • La domination matérielle en période d'épidémie et la question organisationnelle • La proximité en période d'épidémie • La destruction nécessaire • Imaginer le futur • L'autonomie impossible • La fin de l'insurrectionnalisme ? • D'où l'on regarde le monde • L'idole de la rationalité • Contre-pouvoir ou Lutte Chaotique ? • Notes contre l'organisation • En tâtonnant... • A coups de gourdin • La fin



• Numéro 1 - Novembre 2021 •

alibabel@riseup.net

- 5 Thèses sur le covid-1984
- 24 La domination matérielle en période d'épidémie et la question organisationnelle
- 31 La proximité en période d'épidémie
- 38 La destruction nécessaire
- 41 Imaginer le futur
- 44 L'autonomie impossible
- 46 Silence assourdissant
- 48 D'où on regarde le monde - Réflexions sur l'individu et l'oppression sociale
- 53 L'idole de la rationalité
- 64 La fin de l'insurrectionnalisme ?
- 76 Notes contre l'Organisation
- 81 Contre-pouvoir ou Lutte Chaotique ?
- 85 À coups de gourdin
- 89 En tâtonnant...

THÈSES SUR LE COVID-1984

Quand on me présente quelque chose comme un progrès, je me demande avant tout s'il nous rend plus humains ou moins humains.

George Orwell

Les actions les plus inhumaines sont aujourd'hui des actions sans hommes.

Günther Anders

I. VÉRITÉS CACHÉES À LA SURFACE

« Comment ont-ils fait pour ne pas s'en rendre compte et pour accepter tout ça ? ». Voilà ce que se demanderont les lecteurs des livres d'histoire et les spectateurs des films qui, d'ici quelques décennies, raconteront les nombreux mensonges qui ont accompagné l'épidémie de Covid-19 et justifié les projets de domination réalisés sous prétexte de la combattre. Ces observateurs posthumes se rangeront alors confortablement *du côté de la vertu*, comme cela nous arrive quand nous lisons un livre sur la lutte antinazie ou que nous regardons un film sur la rébellion antiesclavagiste.

Soixante-dix ans après les événements liés à la grippe dite « espagnole », a été publié quelque chose qui ressemble à une reconstruction approfondie et véridique de la diffusion et de l'impact que celle-ci a eu. On pourrait argumenter que les raisons d'un tel retard sont liées à la spécificité d'une pandémie qui conclut plus tragiquement encore cet effroyable massacre que fut la Première Guerre mondiale ; mais aussi au poids qu'eurent sur les contemporains et sur les générations successives les mailles d'aciers de la censure militaire (comme on le sait, la qualification d'*espagnole* dérive du fait que seul la presse neutre d'Espagne pouvait en parler librement). Mais sommes-nous certains que le borbier de sources actuel, associé au discrédit préventif et féroce qui a frappé et qui frappe toute analyse non alignée, ne sera pas lui-même considéré comme une cage de silicium par les futurs historiens ? À seulement un an de distance du début du Covid, la profusion d'articles scientifiques publiés dans les revues en lignes est tellement démesurée que l'on a recours à l'Intelligence Artificielle pour les analyser. De quoi ces historiens se diront-ils suffisamment *sûrs* ?

Il est probable que les meilleurs d'entre eux se diviseront et se disputeront – comme cela est déjà arrivé pour des événements historiques bien plus importants, comme la colonisation des Amériques ou le nazisme – à partir de deux approches : une approche *fonctionnaliste* et une autre *intentionna-*

liste, avec par la suite d'autres historiens qui chercheront une synthèse entre les deux positions. L'approche fonctionnaliste privilégie l'analyse des dynamiques sociales ; celle intentionnaliste accorde une plus grande importance aux valeurs et aux programmes déclarés des élites. L'extermination des populations amérindiennes a-t-elle été un projet délibéré, ou bien ce fut le résultat d'un ensemble de causes concomitantes (parmi lesquelles la diffusion involontaire, de la part des *conquistadores*, de maladies létales pour les indigènes a joué au moins autant que la représentation, fournie par la doctrine catholique, des natifs comme des peuples privés d'âmes) ? La destruction des juifs a-t-elle été le résultat d'une mobilisation totale de forces et d'appareils industriels et bureaucratiques, ou bien ce fut la réalisation d'un programme de parti clair dès le début ?

C'est bien connu, à partir des mêmes sources historiques, jamais exhaustives, les interprétations peuvent diverger sérieusement, car elles ne sont jamais séparables de la subjectivité heuristique, éthique et politique de l'historien. Un historien libéral, par exemple, qui voit le nazisme comme une parenthèse monstrueuse à l'intérieur du progrès du XXe siècle, sera amené à expliquer les chambres à gaz à partir de la folie antisémite plutôt que comme une *solution* produite par un appareil technique et bureaucratique dans les *tempêtes d'aciers* d'une guerre inter-impérialiste particulièrement cruelle. Autrement, les accusés de sa Nuremberg personnelle n'auraient pas seulement été les chefs nazis, mais aussi les dirigeants industriels et un grand nombre d'autorités scientifiques (et les responsabilités des usines concernant l'extermination traverseraient l'océan, frappant en plein cœur le colosse IBM...) À l'inverse, il tendra à estomper tout ce qui confère à la colonisation anglaise de l'Amérique du Nord la moindre *intentionnalité* d'extermination. Un admirateur de la démocratie états-unienne peut-il soutenir, en tant qu'historien, son origine génocidaire ?

La critique révolutionnaire s'est approprié les explications fonctionnalistes des phénomènes

historiques. Non seulement parce que l'analyse matérialiste est toujours multifactorielle (raison heuristique), mais aussi parce que (raison politico-éthique) les lectures intentionnalistes finissent plus ou moins volontairement par disculper le système social, en faisant de l'horreur l'exception et non la règle, en transformant certaines formes d'oppressions et en faisant passer des dynamiques structurelles pour des pathologies politiques.

Toutefois, entre anarchistes et marxistes, et à l'intérieur même de ces deux courants du mouvement prolétaire, il y a toujours eu un conflit à propos de ce qui est véritablement structurel et de ce qui, d'une certaine manière, en dérive (et qui plus est, à propos du degré d'autonomie qu'ont ces éléments dérivés). Pour le dire schématiquement, selon les anarchistes le pouvoir ne coïncide pas avec le profit, et c'est le commandement qui produit le privilège, plutôt que le contraire. Il y a des moments historiques où la volonté de puissance et son intentionnalité politique excèdent la dynamique de l'accumulation capitaliste. Le nazisme en est justement un exemple flagrant. La solution finale était poursuivie même quand sa logistique retirait toujours plus de ressources à la machine de guerre allemande. Pourquoi ? En raison d'une sorte de ligne droite entre les pages de *Mein Kampf* et les chambres à gaz ? Non, mais parce que c'était le résultat fonctionnel de l'ensemble de la machine techno-bureaucratique, qui avait fait de l'antisémitisme son *carburant*. Si, à l'inverse, on se limite à observer la dynamique des « forces impersonnelles du capital » (privées donc d'une intentionnalité politique autonome), la destruction de main-d'œuvre exploitable s'avère être un gâchis non fonctionnel, donc difficilement explicable.

La critique révolutionnaire du complotisme a elle aussi quelque chose à voir avec le fonctionnalisme et l'intentionnalité. Pendant longtemps, le terme complotisme (ou *vision policière de l'histoire*) désignait toute explication qui, sans rendre compte de la dynamique des conflits politico-sociaux, ramenait les causes des événements historiques aux plans plus ou moins dissimulés d'une élite, ou bien aux manœuvres de lobby occultes, de la police ou des services secrets. La thèse fasciste de la loge judéo-maçonnique qui gouverne le monde, ou bien celle stalinienne selon laquelle les groupes qui ont pratiqué la lutte armée en Italie étaient téléguidés par les appareils déviés de l'État, font partie des exemples les plus connus. Dans tous les cas, le complotisme était une arme *contre* les mouvements. En effet, aucun homme d'État ni aucun journaliste n'ont jamais qualifié de complotistes ceux qui soutenaient que les Brigades Rouges étaient manœuvrées, car le scandale *inadmissible* c'était

justement l'existence d'un conflit de classes ingouvernable, à l'intérieur duquel prenait place l'action autonome des groupes politiques combattants ; toute explication *dans les coulisses*, qui délogerait ce « secret public », était fonctionnelle à l'État. Jusqu'à laisser supposer l'implication de pans de l'appareil d'État dans l'enlèvement d'Aldo Moro... Mieux vaut une *spy story* rocambolesque que la vérité crue et simple d'un groupe d'ouvrier qui s'organise et qui va enlever le chef du parti au gouvernement. La répétition obsessionnelle de la première hypothèse peut alimenter pendant des années un marché éditorial florissant et produire des effets sociaux catatonico-dépressifs, tandis que la simple énonciation de la seconde suffit à faire vaciller un grand nombre d'*arcana imperii* [du latin, *secrets des empires*] et risque, par-dessus tout, de semer dans les esprits les graines de certaines mauvaises pensées.

Mais la critique révolutionnaire du complotisme a des raisons plus profondes et moins contingentes : la première étant que *ce qui apparaît est plus que suffisant* pour détester ce monde et chercher à le renverser.

Pendant longtemps, « complotistes » a été un terme employé principalement par les mouvements radicaux afin de distinguer la véritable critique de sa parodie réactionnaire, et pour ramener la Police à sa fonction triste et subordonnée, plutôt que d'en faire une tête d'affiche : il y a un fossé entre la mémoire historique des luttes et les feuilles des commissariats ! Cet adjectif-nom n'évoquait rien, ou presque, aux prétendues gens lambda.

II. « ADDÀ VENÌ GARIBALDI »

Au cours de l'histoire, les pauvres et les exploités ont cherché à s'expliquer le monde (et à se donner du courage) avec les instruments qu'ils avaient à disposition. Le folklore en a toujours fait partie. Croyances, ballades, rituels, proverbes, légendes et récits ont été les formes spontanées d'une culture d'en bas, orale, non cultivée, pendant longtemps non scolarisée. Ce folklore mélangeait de nombreux éléments de vérité (comme autocompréhension de sa propre expérience), à l'intérieur d'un cadre fataliste et contemplatif (aussi bien expression de sa subordination aux représentations de la classe dominante que renversement d'un vécu de prisonnier).

Gramsci – pour qui, soit dit en passant, j'ai bien peu de sympathie politique – disait avec une heureuse intuition que la culture prolétaire ne devait pas avoir une attitude hautaine et savante vis-à-vis du folklore populaire, mais plutôt se charger d'en saisir les éléments de vérité en les libérant des représentations fatalistes. Le togliattisme a été la parodie de

cette disposition : il a remplacé les mythes folkloriques par des mythes politiques, en entendant ici le mythe comme ce qui insuffle en même temps la passivité et l'espérance. Pourquoi Togliatti, sur indication de Moscou, a-t-il imposé le nom de *Garibaldi* aux membres des bandes partisans ? Non seulement pour souligner la nature patriotique de la Résistance (comme un « Second Risorgimento »), mais aussi pour *techniciser* – comme le dirait Károly Kerényi – un mythe rédempteur propre au folklore populaire (« *Addà venì Garibaldi !*¹ »).

Dans le folklore populaire, l'idée d'un monde rendu injuste et immuable à cause d'une sorte de sortilège est présente au même titre que l'idée d'une formule magique et douloureuse en mesure de le racheter d'un seul coup, supprimant les dettes et les inégalités (le Jubilé). S'il y a quelque chose qui n'appartient pas au folklore – et qui lui a été insufflé de l'extérieur – c'est justement l'idée de progrès, la croyance en une libération *petit à petit*, selon la temporalité accumulative et la dynamique ascendante d'une loi historique.

III. SERVICES

Un élément sans doute inédit dans la gestion de l'épidémie de Covid-19 est l'usage médiatique du terme « complotisme », désignant toute thèse qui met en discussion les vérités officielles. Un emploi si martelant – et si international – ne peut pas être un hasard, mais doit répondre à des raisons aussi bien *fonctionnalistes* qu'*intentionnelles*. Pour donner un exemple de cet usage *renversé* d'un concept employé, dans le passé, avant tout par des révolutionnaires, il suffit de citer le Rapport des services secrets italiens pour l'année 2020, dans lequel le mot est utilisé pour définir aussi bien les thèses de l'extrême droite que celle des milieux radicaux. Le

1 Littéralement « *Que vienne Garibaldi !* ». En Italie, Garibaldi et le Christ socialiste sont deux mythes du socialisme populaire très largement antérieur au stalinisme. Toutefois, « *Addà venì Garibaldi !* » et « *Addà venì Baffone !* » (que viennent le Moustachu, c'est-à-dire Staline) sont deux expressions qui se superposent dans l'histoire de la propagande stalinienne, surtout au moment de la campagne électorale du front populaire, en 1948, exploitant le prestige des formations partisans Garibaldiennes et le parallèle Garibaldi-Staline. (NdT)

fait qu'un agent secret donne du complotiste à n'importe qui ne peut pas être précipitamment rangé au côté des simples coïncidences, et cela ne peut pas non plus être considéré comme une blague qui ne fait pas rire. Cela mérite une explication, tout

Mais la critique révolutionnaire du complotisme a des raisons plus profondes et moins contingentes : la première étant que ce qui apparaît est plus que suffisant pour détester ce monde et chercher à le renverser.

comme le fait que ce sont principalement les idées et les actions contre les antennes 5G et les prises de position contre la vaccination de masse qui sont taxées de complotistes. Au début (puis toujours moins) on pouvait aussi entendre parler à la radio du rapport entre déforestation, élevages industriels et saut d'espèce des virus,

lors d'approfondissements menés par des experts immanquables dont la fonction semblait précisément être de satisfaire fictivement l'analyse anticapitaliste sur le plan général, pour la désarmer dans son action immédiate. N'importe quelle intervention téléphonique en direct qui faisait allusion au moindre doute à propos de la vaccination, ou à la nouvelle d'une antenne de télécommunication incendiée, suscitait des réactions mal à l'aise et l'étiquette fourre-tout : complotisme. Formulons une hypothèse sur cette parodie au carré (le complotiste, ennemi historique du mouvement révolutionnaire, devient soudain un ennemi de l'État). Il est probable que les gouvernements s'attendaient à ce que ce soient surtout les révolutionnaires et les radicaux qui mettent radicalement en question le sens et la fonction de leurs mesures « anti-Covid ». Dans un mélange d'intentionnalité et de fonctionnalité éprouvée, il a suffi de présenter le « complotiste » comme un ennemi de la santé collective et le gouvernement comme le garant de cette dernière (bien que maladroit, incapable et subordonné aux intérêts de Confindustria) pour aligner certaines paroles de l'État et certaines paroles des radicaux (surtout ceux hautement soucieux de ne pas compromettre leur image publique). Au fond, comme nous le verrons, un nœud irrésolu pour tant de mouvements du XXe siècle s'est coagulé dans toute sa matérialité : la question de l'État.

Entre-temps, où a fini la croyance selon laquelle tout ce que l'on nous raconte à la télé ce ne sont *que des bobards* ? Dans le folklore populaire, dans les formes que celui-ci assume dans la société digitale. La « culture critique » – selon la thèse gramscienne – en a-t-elle éclairé les éléments de vérité pour essayer de démonter les éléments fatalistico-réactionnaires ? Non. Pour se tenir loin du « complotisme », des « fakes news », du « négationnisme », elle en a délibérément ignoré les raisons

– confuses, partielles, naïves, polluées autant que l'on veut, mais aussi compréhensibles et sensées – dans une dynamique descendante : si je n'ai rien dit sur le *confinement* hier, que dire sur le couvre-feu aujourd'hui ? Si je n'ai rien dit à propos des défauts de soins à domiciles, que dire aujourd'hui sur les vaccins ? Ainsi, alors que la neige s'épaississait et que la cage se renforçait, chacun a sillonné les routes sur lesquels il se sentait le plus sûr : la lutte contre la répression pour certains, le soutien aux luttes ouvrières dans la logistique pour les autres, les luttes contre la dévastation environnementale pour d'autres encore. Des batailles justes et nécessaires, bien entendu, mais d'une certaine manière à côté du terrain sur lequel l'État et les technocrates avaient placé leurs batteries.

IV. GAZ TOXIQUES

Les tendances dominantes dans le mouvement prolétaire du XXe siècle – qui n'ont pas totalement disparu après le reflux des luttes des années Soixante-dix et la disparition de l'Union Soviétique, prenant au contraire des formes larvaires et gazeuses – ont vu dans l'État ou bien une organisation politique neutre ou bien le simple comité d'affaires de la bourgeoisie. Dans le premier cas, l'entrée des partis ouvriers dans les institutions et les améliorations de la condition ouvrière arrachées par la force syndicale auraient progressivement élargi les espaces de démocratie jusqu'à mener au socialisme ; dans le second cas, seul la conquête violente du pouvoir aurait permis un usage anticapitaliste de l'État (premier pas vers son extinction). Le stalinisme a fait de la première vision une tactique et de la seconde une stratégie (ou, plus exactement, une promesse incantatoire grâce à laquelle justifier l'alliance avec les secteurs plus « progressifs » de la bourgeoisie). Avec le temps, la tactique est devenue une stratégie, et l'État démocratique-bourgeois est devenu un horizon indépassable. Les intérêts des pauvres gens seraient assurés en opposant à la puissance « privée » (et surtout « monopolistique ») du capital la puissance « universelle » de l'État. La planification étatique de l'économie et le financement public de la recherche scientifique étaient donc déjà aux avant-postes du socialisme.

Nous retrouvons ce schéma dans les mobilisations internationales contre la mondialisation : les politiques néolibérales sont des décisions adoptées par des institutions désormais prises en otages par les multinationales (et par le capital financier), vidées de toute « souveraineté ». Faut-il alors s'étonner si certains secteurs populaires voient derrière la gestion de l'épidémie de Covid-19 la main de « Big Pharma » et dans la constitution la dernière digue, en plus d'être la source de légitima-

L'idée « folklorique » selon laquelle Bill Gates voudrait réduire la population mondiale grâce aux vaccins, n'est pas plus absurde que l'illusion progressiste selon laquelle le développement techno-scientifique est non seulement neutre, mais que c'est même un facteur d'émancipation...

tion de sa « résistance » ? Le schéma est identique : la recherche scientifique est pliée aux intérêts de quelques-uns, la mission universelle de l'État est compromise par des gouvernements vendus à la grande finance. Plus ou moins ce que soutiennent ceux qui revendiquent « vaccins bien communs », mais d'une manière moins logique et conséquente : un produit développé et vendu par « Big Pharma » – mais aussi autorisé par des organes de contrôle que lui-même finance – pourra-t-il jamais être un « bien commun » ? Ne pas voir comment les *intentions* des multinationales pharmaceutiques (et du digital) sont rendues possibles par la *fonction* du développement technologique comporte une énorme simplification (qui disculpe le système social dans son ensemble et fait encore appel à l'État, à la magistrature, à un nouveau Nuremberg...). Mais serait-ce peut-être plus réaliste de prétendre à ce que ces mêmes multinationales renoncent aux brevets et transfèrent leurs technologies aux Pays pauvres ? Et est-ce que cela dénote une compréhension majeure du mode de fonctionnement de l'appareil industriel – privé et étatique – des technosciences ?

Certains, bien sûr un peu plus avisés sur le rapport entre l'État et le capitalisme, souhaitent que ce soit les « comités prolétariens » qui se chargent de la vaccination de masse, puisque les institutions bourgeoises ne peuvent pas s'affranchir du pouvoir de « Big Pharma ». Les staliniens ont cependant raison : l'État est nécessaire pour une telle entreprise. Mais les plus lucides parmi tous ce sont sans aucun doute ces milliers de personnes – en grande partie des femmes – qui sont descendues dans les rues en hurlant « nous sommes des cobayes ! ». L'idée « folklorique » selon laquelle Bill Gates voudrait réduire la population mondiale grâce aux vaccins, n'est pas plus absurde que l'*illusion progressiste* selon laquelle le développement techno-scientifique est non seulement neutre, mais que c'est même un facteur d'émancipation...

La majeure partie des maladies qui affligent l'humanité exigent des solutions assez peu technologiques comme de l'eau propre, de la nourriture en quantité suffisante, des salaires décents ;

des aspects que le développement technologique ne résout pas, et qu'il aggrave même, tandis qu'il envoûte avec ses promesses « imminentes, mais d'une manière ou d'une autre toujours au coin de la rue ». Rien qu'en 2020, 500 mille enfants sont morts au Mozambique. Et quelle est la priorité pour certaines exigences internationalistes ? Livrer à ces populations des vaccins-OGM. Précisément ce que veulent les eugénistes – ainsi que les stérilisateurs de femmes pauvres – qui ont développé le vaccin de AstraZeneca... Non, pas seulement leur apporter les vaccins, mais aussi les technologies pour leur permettre de les développer et de les produire en toute autonomie. C'est-à-dire : implanter des centres de recherche biotechnologique – dans lesquels des chercheurs et des techniciens hautement spécialisés en Intelligence Artificielle, en bio-informatique, en biologie moléculaire, en nanotechnologie etc formeraient un nouveau contingent de personnes locales –, à côté desquels implanter en moins de deux des usines *high-tech* où produire de manière autonome les vaccins. Des usines, cela va de soi, connectée à un réseau digital puissant. Dans cette belle fable – dont l'inconscient est celui de l'impérialisme bienfaiteur – de tels centres de recherche et de telles industries renonceraient, une fois la vaccination terminée, aux missions pour lesquelles ils ont été historiquement créés : accroître la dépendance (énergétique, agricole, sanitaire, économique, sociale, politique) de la population locale à un appareil centralisé et hétéronome, dont l'insatiable moteur extractiviste pressure les humains, stérilise la terre et provoque des épidémies. Ne serait-il pas plus pratique de destiner les sous des vaccins à l'aménagement d'un réseau de petits dispensaires de village où soigner rapidement les malades, plutôt que de vacciner de manière indiscriminée des millions de personnes ? La réponse est évidemment que oui, mais l'objectif du marché *biotech* est justement de rendre obsolète et peu rentable le « travail prosaïque de soin et de prévention ».

V. NŒUDS IRRÉSOLUS

Cui prodest ? À qui cela profite-t-il ? La question est aussi nécessaire qu'insuffisante ; et les réponses sont parfois trompeuses. Rien ne dit que ceux qui exploitent les conséquences d'un événement l'aient aussi provoqué. Parmi le très grand nombre d'exemples historiques que l'on pourrait donner, nous en choisissons deux qui appartiennent à l'histoire du mouvement révolutionnaire : l'incendie du Reichstag et la bombe au théâtre Diana. Le premier geste – accompli par le communiste des conseils hollandais Marinus Van der Lubbe – fournit aux nazis le prétexte pour une féroce chasse aux sorcières

contre tous les dissidents². Pendant longtemps – et encore aujourd'hui dans un grand nombre de livres d'histoire considérés à tort comme des références – on a vu dans l'incendie du Parlement allemand un complot nazi (*cui prodest ?*, justement) et dans le compagnon Van der Lubbe un provocateur. Des thèses surtout défendues – pour des raisons évidentes – par les stalinien. À l'époque, l'incendiaire ne fut défendu que par quelques groupes anarchistes (comme « L'Adunata dei Refrattari »), par des conseillistes germano-hollandais et par quelques journaux de la gauche communiste « italienne » (et même parmi les quelques communistes qui le défendirent, certains ont néanmoins tenu à en critiquer politiquement le geste...)³. La version d'un « complot nazi » a été un faux historique tellement martelé et envahissant que nous le retrouvons même dans un des tout premiers tracts qui, « à chaud », dévoilèrent la matrice étatique et patronale des bombes du 12 décembre 1969. Le texte en question, diffusé quelques semaines après le massacre de Piazza Fontana par « quelques amis de l'Internationale », s'intitulait en effet *Le Reichstag brûle-t-il ?* (sous-entendu : l'État italien a réalisé cette sanglante provocation en désignant les anarchistes comme les auteurs, tout comme les nazis avaient incendié le Parlement allemand en attribuant la responsabilité aux communistes). Que les deux gestes – incendier l'organe de représentation du « peuple travailleur », lieu suprême de sa passivité, d'épuisement de son action résiduelle et de validation de l'oppression étatique, dans un cas, et coup dans le tas des agriculteurs dans l'autre – représentent des manières diamétralement opposées d'utiliser des engins combustivo-explosifs n'a pas empêché qu'ils finissent par être classés dans la même rubrique : complot. On observe les effets, on ne raisonne pas sur les dynamiques (le tout conditionné par le préjugé que seule l'action collective peut être une réponse légitime à l'oppression). L'histoire étant le résultat d'un enchevêtrement de force (et d'imprévu), même l'analyse des dynamiques peut parfois être trompeuse. Le 23 mars 1921, à la lecture dans la presse de la nouvelle du massacre du Diana, de nombreux compagnons pensèrent immédiatement qu'il s'agissait d'une provocation policière. Non seulement en raison de la féroce chasse au subver-

2 A ce sujet, nous conseillons la lecture de la brochure *Oui, le Reichstag brûle ! L'acte individuel de Marinus Van der Lubbe*, paru dans le n° 3 de la revue *Subversions* (Paris) en septembre 2013, et publié en brochure aux éditions Anar'chronique en avril 2017 (NdT).

3 Mais aussi, et avec acharnement, par l'anarchiste André Prudhommeaux. Pour les détails de cette affaire, nous renvoyons à la lecture du livre *Un anarchisme hors norme*, en particulier aux pages 187 à 215. (Editions Tumult, 2020) (NdT)

sif qui a suivi (en somme : *cui prodest* ?), mais aussi à cause de la dynamique du fait en soi : d'abord le choix de l'objectif – un théâtre aussi fréquenté par des gens lambda – mais aussi les modalités de l'attentat (une bombe à fort potentiel). Pour le premier point, il s'avère difficile de comprendre que ce fut au contraire l'effet imprévu d'une action menée par quelques jeunes compagnons connus pour « frapper non pas le théâtre mais l'hôtel au-dessus – qui, selon les informations alors en possession de ceux qui accomplirent l'attentat, servait régulièrement de lieu de rencontre entre Benito Mussolini et Gasti,

Ce rapport d'implication réciproque entre puissance militaire, développement de l'industrie et accélération de la technique a produit un saut : la technologie [..]

le commissaire de Milan, tous deux ennemis implacables des anarchistes et détestés par ces derniers, et plus particulièrement, on croyait que Gasti se trouvait à l'intérieur de l'hôtel ce soir-là » (Giuseppe Mariani).

Tout ça pour dire que les révolutionnaires devraient justement se méfier d'appliquer de manière mécanique la logique du *cui prodest* ?.

Si nous appliquons une telle logique à la Crise Covid-19, la conclusion serait claire et nette : ce sont principalement les multinationales pharmaceutiques et du numérique qui ont profité de la Crise, ce sont donc elles qui l'ont planifiée. *Posto hoc, ergo propter hoc* (« À la suite de cela, donc à cause de cela »).

Il serait cependant tout aussi naïf de penser que l'accélération vers la digitalisation de la société et un programme comme la vaccination à une échelle planétaire ne sont que deux réponses fonctionnelles face à un événement totalement inattendu : la diffusion du Sars-CoV-2.

Pour se faire une idée un peu plus avisée sur ce qui est fonctionnel et ce qui est intentionnel, nous devons comprendre quelles sont les tendances fondamentales de notre temps. Revenir, donc, sur deux nœuds irrésolus : la question technologique et la question de l'État.

VI. TEMPÉRATURE DE FUSION

J'ai longuement réfléchi à quelle serait la manière la plus précise pour définir le rapport entre technologie et développement capitaliste. À l'épreuve de l'histoire, je trouve les deux idées courantes sur le sujet totalement erronées : celle – commune

à la vision libérale démocratique et à la conception marxiste – selon laquelle la technologie est un ensemble de moyens de rationalisation et d'organisation en vue de fins politico-économiques variables ; et celle de la technique comme sujet autonome de l'histoire (l'histoire d'une fracture entre l'être humain et ses prothèses, dans laquelle la différence entre un moulin à vent et une centrale nucléaire n'est qu'une question de degrés). Jusqu'à présent, j'ai trouvé l'adjectif le plus pertinent pour définir ce rapport dans un beau livre sur l'insurrection luddite : *consubstantielle*. Si le clôturage des terres communes et la spoliation des richesses coloniales ont été les deux sources d'accumulation originaires du capitalisme anglais, les bases pour le développement de la manufacture et du machinisme ont été fournies par la puissance de l'État britannique en guerre d'abord avec l'État espagnol, puis avec l'État français : en effet, le chemin de fer tout comme l'exploitation des mines de charbon sont nées de nécessités guerrières. L'électricité a été développée pour produire des armes ; avant d'illuminer les domiciles privés, elle a d'abord servi à faire fonctionner les manufactures pendant la nuit. Ce rapport d'implication réciproque entre puissance militaire, développement de l'industrie et accélération de la technique a produit un saut : la technologie, c'est-à-dire l'application de connaissances scientifiques toujours plus spécialisées à une production industrielle qui supplantait petit à petit toutes les formes communautaires et non centralisées de production.

Les deux guerres mondiales ont ensuite été le laboratoire d'une nouvelle fusion : entre recherche scientifique, appareil militaire, planification industrielle et bureaucratie d'État. Le deuxième conflit mondial a non seulement ajouté les moyens de communication de masse à cette fusion, mais, grâce aux gigantesques expérimentations guerrières, médicales et toxicologiques, elle a donné le coup d'envoi à ce que l'on peut appeler la technoscience et à sa forme politico-sociale : la technocratie. De la même manière que la logique totalisante du profit est un élément qui croît et s'autonomise dans la société féodale, le développement technologique, force agissante de l'accumulation capitaliste, est devenu toujours plus le *moteur* de la compétition économique (ainsi que la continuation de la politique par d'autres moyens). « Les régimes politiques passent, la technocratie reste ». C'est à l'intérieur de l'affrontement de puissance des États – acteurs directs de la planification industrielle – des années Quarante et Cinquante que s'élaborent les paradigmes (cybernétiques) et que démarrent les programmes de recherche (informatique et ingénierie génétique, en plus du nucléaire) sans lesquels il n'y aurait eu par la suite ni financiarisation de l'écono-

mie (et ses politiques libérales) ni considération des corps humains comme un terrain de conquête capitaliste. Ces processus de fusion entre privé et étatique – que quelqu'un a appelé techno-bureaucratie – ont été saisis avec lucidité par les esprits les moins enchantés par les sirènes du progrès et par le prétendu développement « émancipateur » des forces productives : Simone Weil, George Orwell, Dwight MacDonald, Georges Henein... tous plus ou moins moqués parce qu'ils s'intéressaient aux aspects « secondaires » et négligeaient les lois impersonnelles du capital. Ces analyses ont décrit avec précision aussi bien la nature intrinsèquement hiérarchique et anti-égalitaire de la grande industrie (abstraction faite de ceux qui détiennent la propriété juridique des moyens de production), que l'extension omnivore de la bureaucratie étatique. Ce que l'on donnait pour sûr, toutefois, c'était que le pivot de la planification industrielle était dans la science, asservie au capital, et que le *long range planning* était l'articulation la plus logique de ce pivot. Seulement, grâce aux énormes financements étatiques, ce pivot s'est non seulement totalement intégré au cadran de commandes, renversant le rapport entre les moyens et les fins ; mais la « révolution technologique » a fait sauter toute planification, toujours trop lente et coûteuse par rapport aux innovations de la science appliquée. Il reste vrai que « le terrain sur lequel la technique acquiert son pouvoir sur la société est le pouvoir de ceux qui la dominent économiquement » (M. Horkheimer, T.W. Adorno, *La dialectique de la Raison*). Avec cet ajout fondamental : « cette technocratie n'est pas une « révolution », mais un *putsch* permanent ». Justement parce que la rationalité technique est « le caractère forcé, si on peut dire, de la société étrangère à elle-même », son autonomisation ne rencontre aucune limite à l'intérieur de la dynamique de cette aliénation.

Le développement technologique a une contradiction relative (les luttes des salariés) et une contradiction absolue (l'irréductibilité de l'être humain et du vivant à la machine) : la technocratie, contournera toujours plus la première de ces contradictions, visant directement la seconde. De même que la répression étatique du mouvement révolutionnaire des années Soixante et Soixante-dix a permis et a accompagné l'introduction de la télématique dans la production, l'attaque patronale et policière actuelle contre la résistance ouvrière dans les secteurs de la logistique prépare l'imposition généralisée du

***Serait-il vraiment plus
irréaliste de revendiquer
immédiatement l'arrêt des
productions destructrices de
l'humain et de son milieu,
c'est-à-dire de protester contre
notre expulsion du monde ?***

« modèle Amazon ». Pour liquider l'assaut prolétaire des années Soixante et Soixante-dix, État et patronat ont dû éliminer – avec l'emploi croisé de puissance coercitive et de saut technologique – la force « contractuelle » d'une classe ouvrière qui était produite par un certain modèle productif – fixité des équipements, coûts de stockages des marchandises, nécessité capitaliste d'une force de travail très nombreuse et peu qualifiée –, et qui précisément pour cela était capable de faire un usage « scientifique » de l'absentéisme et du sabotage. Dans une proportion beaucoup plus réduite, la digitalisation de la logistique vise elle aussi à retirer sa contradiction relative : le blocage et le piquet ouvrier (ces formes de lutte que l'État a mis hors-la-loi avec ses « décrets sécurités »). Penser que le développement technologique est aujourd'hui une variante secondaire du conflit de classe signifie vivre sur une autre planète. Quand des marxistes particulièrement pédants se moquent de nos « peurs » – typiquement « petites-bourgeoises » ! – face au développement techno-totalitaire en cours et défendent que le « dynamisme technologique » (lequel serait plus annoncé que réel !) n'est que le symptôme d'une valorisation capitaliste qui se débat, ils démontrent l'ampleur de leur irréalisme. Par conséquent, l'identification de ce qui serait selon eux le véritable enjeu est elle aussi totalement irréaliste : lutter pour une réduction généralisée de la journée de travail, un « programme minimum » que les nouvelles technologies rendraient possibles.

L'histoire démontre plutôt que la lutte pour réduire la charge de travail présuppose cette capacité auto-organisée durable, à laquelle la robotique et l'automatisation retirent tout appui. Le chômage de masse que la digitalisation provoque et provoquera encore plus produit un salariat toujours plus docile. La fable selon laquelle le développement technologique aurait libéré – sinon automatiquement, du moins sous la poussée du conflit de classe – l'être humain de l'effort a toujours été une fable technocratique. Le travail vivant augmente de manière exponentielle – l'appareil matériel du numérique se base sur l'activité forcée de millions d'êtres humains –, mais il est autant technologiquement connecté que socialement fragmenté. La revendication d'une journée de travail plus courte est alors éminemment politique (et elle s'affronte alors à une autre option politique : le revenu universel). Serait-il vraiment plus irréaliste de revendiquer immédiatement l'ar-

rêt des productions destructrices de l'humain et de son milieu, c'est-à-dire de protester contre notre *expulsion du monde* ?

VII. BLITZKRIEG

Au cours de l'histoire, il n'est pas rare que les effets deviennent à leur tour des causes. La financiarisation de l'économie – impossible sans l'informatique, l'Intelligence Artificielle, la *data science*, et les gigantesques appareils matériels sur lesquels elles se basent – agit à son tour sur le développement techno-industriel. Une vérité lapallissienne. « Les décisions semblent provenir automatiquement de la " boîte noire " d'un mécanisme de calcul " objectif " ». La solution technologique tend ainsi à abolir tout jugement éthique et toute action politique.

Revenons un moment sur le rapport entre innovation permanente et planification industrielle. L'industrie nucléaire – résultat de la guerre de puissance entre les États et du programme mastodontique de financement scientifique qui l'a rendu possible – est l'exemple le plus macroscopique de planification étatique d'un système centralisé, militarisé et par-dessus tout fixe. Sur cette production étatique d'énergie se greffent aussi bien d'autres infrastructures fixes – comme les lignes à haute vitesse – que les laboratoires *high-tech* qui bouleversent en permanence les formes et les modes de production des marchandises, l'extraction et le travail des matières premières, les aménagements urbains, le contrôle du territoire, les formes et les moyens de la guerre. On peut en dire autant des câbles sous-marins, dont la pose et la défense ont été l'objet d'affrontement

géopolitique et militaire. Si, en absence d'un renversement radical de la société, on peut être plutôt certains que d'ici quelques décennies les centrales nucléaires, les lignes ferroviaires et les câbles sous-marins existeront encore plus ou

moins tels que nous les connaissons aujourd'hui, nous n'avons en revanche pas la moindre idée – sinon avec quelques exercices de futurologie critique – de la manière suivant laquelle on produira le pain ou les automobiles, ni selon quelles modalités s'effectueront les paiements ou seront soignés les corps. C'est précisément cette accélération tota-

litare de l'innovation qui a été appelé *putsch technologique permanent*. Si l'impératif de l'extension et l'impératif de la profondeur poussent l'appareil technoscientifique à conquérir chaque lambeau d'expérience humaine pour le transformer en *données*, discuter si une politique est néolibérale ou bien néokeynésienne est tout simplement ridicule. Premièrement, parce qu'il est évident que la digitalisation – avec son appareil vampirique d'intelligence des machines – ne peut qu'accélérer la fuite en avant de la finance (avec les retombées matérielles relatives : ouverture et fermeture *just in time* des centres directionnels, logistiques et productifs) ; deuxièmement, parce que la planification étatique suit la même logique, tendant elle aussi vers l'administration technologique des territoires et des populations. Pour s'en rendre compte il suffit de lire les Livres Blancs de l'armée, institution planificatrice par excellence. Étant donné que l'innovation *high-tech* – des drones aux robots tueurs, du champ de bataille digital aux corps des soldats génétiquement augmentés – a déjà fait fusionner les institutions de la Défense avec les centres de recherche, la direction politique des programmes est toujours plus soustraite à la bureaucratie militaire – fixe comme une installation nucléaire – et confiée aux Départements interuniversitaires, à leur tour toujours plus liés aux exigences de l'industrie 4.0. Quoi qu'en disent les ennemis du néolibéralisme, l'économie *high-tech* est une économie résolument dirigiste. Les vulgarisateurs médiatiques du verbe technocratique ont attendu la Crise du Covid-19 pour l'annoncer avec enthousiasme : l'État est de retour. (Pour comprendre qu'il n'était jamais parti, il aurait simplement suffi d'observer l'augmenta-

tion constante de la prétendue dette publique). Ce n'est pas un hasard si les différents sociologues et économistes salariés citent l'effort militaire d'organisation soutenu par les USA dans la Seconde Guerre mondiale, comme un précédent de

C'est précisément cette accélération totalitaire de l'innovation qui a été appelé putsch technologique permanent. Si l'impératif de l'extension et l'impératif de la profondeur poussent l'appareil technoscientifique à conquérir chaque lambeau d'expérience humaine pour le transformer en donné, discuter si une politique est néolibérale ou bien néokeynésienne est tout simplement ridicule.

l'intervention étatique actuelle dans les financements industriels. Ce qui se prépare, c'est précisément une économie de guerre. Cela marquerait-il le retour de la planification ? Sociaux-démocrates et staliniens l'espèrent, poussant les « mouvements » à lutter pour insérer un peu de socialisme dans les plans étatiques. Les marxistes les plus critiques en démasquent l'arnaque idéologique, parce que les

sous pour un *New Deal* ne sont pas disponibles, étant donné que le capitalisme n'est pas dans une phase d'expansion mais de crise. En réalité, le « retour de l'État » n'est absolument pas le retour du *long range planning* industriel : c'est la suppression *manu militari* de tout obstacle sur la voie du *putsch* technologique permanent, c'est-à-dire la dictature des machines, des experts et des militaires. Comme l'a bien résumé quelqu'un, ce qui se prépare à une vitesse accélérée c'est l'époque de la magouille et du malheur.

Oui, la « révolution technologique » qui supprime de manière uniforme tous les vieux modes de production est un mythe. La technologie a la démarche d'une *Blitzkrieg*. Cette guerre éclair n'est pas seulement préparée sans répit par le travail croisé de centres de recherche, l'industrie, les médias de masse et les institutions publiques (avec la présence discrète des militaires), mais elle conditionne tous les milieux économiques et sociaux. Si, dans le marché global, ce sont les marchandises à plus haut taux de valorisation qui incorporent le plus de données et le plus haut développement scientifique, d'autres secteurs – moins *high-tech* voir pas du tout – doivent augmenter le travail non payé pour résister à la concurrence de guerre : il n'y a que comme ça que l'être humain peut rester globalement plus avantageux que l'investissement technologique. L'exemple de l'État chinois est emblématique. Les *smart cities* et les camps de travail forcé sont deux vases communicants de la même technocratie. Allez dire aux chinois, *tracés* dans le moindre de leurs mouvements, que la digitalisation du monde est un mythe pour que des milliards de masques anti-Covid soient produits chaque jour d'une manière en tout point comparable à celle en vigueur au XVIIIe siècle.

VIII. GRAMMES ET TONNES

Quand on entend le mot « totalitaire », on pense avant tout à « policier ». C'est un réductionnisme trompeur. Une économie totalitaire est une économie qui ne laisse aucune expérience humaine hors de sa prise. L'utopie des technocrates est de se passer de la police – ou mieux, de faire de la police l'organisation sans entrave de la ville, la *citizen science*. Mais ce que la technologisation du monde produit c'est une *apocalypse différenciée*, parce que ses coûts humains et écologiques sont aussi occultés que démesurés. Pour certains, l'épuisement des mines de coltan et l'absence d'eau et de nourriture ; pour d'autres le télétravail et le risque d'obésité. Pour des millions de femmes des pays du Sud les programmes masqués de stérilisation forcée ; pour des milliers de femmes des pays du Nord l'accès

à la Procréation Médicalement Assistée. Pour les ouvriers qui assemblent des smartphones, le camp de travail et la mitraille dans les côtes ; pour les membres de la *upper-class*, l'appel vidéo au bord de la piscine avec son conseiller génétique.

[...] la « totalisation du discours publique » produit deux effets combinés sur la société : d'un côté, le renforcement de l'unité national-populaire, qui pousse l'individu à ne plus se percevoir comme un « gramme » insignifiant, mais plutôt comme « la millionième partie d'une tonne » ; de l'autre côté, un sentiment paralysant d'impuissance individuelle

Mais ce qui caractérise avant tout un système totalitaire, c'est la disparition des critères pour juger les faits (et pour distinguer les faits de leur manipulation), la liquidation de la capacité à élaborer son expérience, et l'obsolescence de la faculté à saisir avec les sens et l'intellect cette « énigme solide » qu'est le produit de son activité sociale.

Les lecteurs de 1984 se rappelleront sans doute des pages que Orwell consacre aux annonces du Grand Frère à propos des rations de chocolat. Grâce à la suppression permanente du passé, l'annonce d'une augmentation des rations, qui est en réalité une diminution par rapport à celles annoncées la semaine précédente, est accueillie avec des ovations d'enthousiasme hystériques de la part des membres du Parti. Impossibles pour les dissidents de démontrer le contraire, étant donné que les données sont petit à petit éliminées des archives. 1984 n'est pas un « roman dystopique ». Pour démontrer que dans l'Union soi-disant Soviétique le problème du chômage avait été résolu grâce aux plans économiques étatiques, Staline fit abolir les allocations pour les chômeurs. L'abolition des allocations était bien la preuve objective que le chômage n'existait plus.

À l'ère d'internet, il n'est sans doute pas possible de supprimer les archives, mais il est en revanche assez aisé, non seulement d'orienter les recherches grâce à des algorithmes appropriés, mais plus encore de faire passer l'envie de les consulter. Combien, face aux annonces triomphalistes selon lesquelles les contaminations et les morts du Sars-CoV-2 ont chuté grâce aux vaccinations, ont eu envie d'aller vérifier les données relatives à la même période de l'année précédente ? Par ailleurs, puisque même les

personnes vaccinées peuvent être contaminées – dans quelle mesure et avec quelles conséquences, nous comprendrons sûrement cela en automne-hiver, quand la circulation du virus augmentera –, l’OMS a entre-temps modifié les instruments pour enregistrer les « cas », fixant un seuil maximal aux cycles d’amplifications pour les tests PCR et introduisant le critère d’une double vérification pour décréter la positivité. En somme, on n’abolit pas les allocations de chômage pour faire disparaître les chômeurs, mais on déclare qu’une partie d’entre eux a eu la chance de retrouver un emploi. Si ensuite, face aux échecs manifestes des deux solutions, la machine technocratique devait céder du terrain au dissensus, sa guerre éclair contre la nature aura déjà trouvé une autre menace avec laquelle huiler ses engrenages : est-ce que le massacre de volaille en cours dans les élevages intensifs de la moitié du globe (Italie comprise) sera en mesure d’arrêter le saut vers l’homme du virus de la grippe aviaire, cela reste assez incertain... Faire d’un monde toujours plus pathogène « un désert parfaitement hygiénisé » est une utopie aussi inhumaine qu’irréalisable.

Y a-t-il quelque chose de plus opaque que cette « boîte noire » qui oriente les décisions à partir des algorithmes élaborés par l’intelligence des machines ? Y a-t-il quelque chose qui provoque un amorphisme moral plus complet que celui auquel éduque la tyrannie de l’efficacité ?

Dans un article éloquemment intitulé *Un homme dépourvu de sens pratique*, le conservateur excentrique G. K. Chesterton disait que les solutions techniques peuvent être sensées quand quelque chose ne fonctionne pas ; quand plus rien ne fonctionne, écrivait-il, ce qu’il faut ce n’est pas un technicien, mais plutôt un théoricien, si possible « chenu et distrait ». L’efficacité est en elle-même un critère trompeur. « Si un homme a été assassiné, l’assassin a été efficace. Un soleil tropical est aussi efficace pour rendre les personnes paresseuses qu’un contremaître brutal dans le Lancashire pour les rendre énergiques ». Et encore : « l’efficacité est futile, tout comme le sont les « hommes forts », la « volonté » et le surhomme. Elle est futile parce qu’elle ne s’intéresse qu’aux actions déjà accomplies. Elle ne dispose d’aucune philosophie pour ce qui n’est pas encore advenu ; elle ne possède, par conséquent, aucune liberté de choix ». C’est ce que des millions de personnes ont expérimenté pendant la gestion de l’épidémie de Covid-19. Les hiérarchies techno-bureaucratiques (les soi-disant experts) ont non seulement provoqué, plus qu’une « obscurité épistémologique », une véritable « paralysie cognitive », « une situation redoutable réclame ce qui arrive dans les circonstances construites exprès pour déshumaniser les sujets à travers la

dissociation des mots et des choses, du langage et du monde » (Stefania Consigliere e Cristina Zavaroni, *Ammalarsi di paura*) ; mais ils ont aussi contribué à produire une pléthore d’hommes forts » (des dirigeants prêts à brûler aux lance-flammes des étudiants qui se « rassemblent » pour fêter leur diplôme, des conseillers ministériels qui veulent rendre la vaccination obligatoire pour tous et punir légalement quiconque la critique...). Ceux qui disent qu’une des preuves de l’absence de centres directifs de la Crise réside dans le fait que l’État et les Régions ont agi en ordre dispersé, ont peu réfléchi sur les effets en spirale et en cascade que le commandement technocratique a toujours eus dans l’histoire : pouvoir disposer de la liberté de milliers de personnes au nom d’une cause supérieure, ou de l’impérieuse nécessité de l’efficacité, renforce la compétition entre les dirigeants nationaux et les dirigeants locaux pour se montrer tous plus décisionnistes les uns que les autres. Le sentiment de faire partie des quelques-uns rendus adultes grâce à la science – ou à la politique qui agit au nom de la science – amène inmanquablement à mépriser et à infantiliser tous les autres. Nietzsche l’avait bien compris : la mécanisation des sous-hommes trouve son accomplissement historique et sa justification morale dans le surhomme. Une fois engagée au niveau mondial sur la voie de la rhétorique guerrière, la communication médiatique s’est alignée avec zèle sur ce que lui a ordonné le quadrant de commandes. Et cela non seulement en raison des financements qu’elle reçoit et des pressions qu’elle subit, mais aussi à cause d’un pouvoir mimétique qui s’auto-alimente : car quand il appelle ses concitoyens à respecter les décrets gouvernementaux, l’obscur journaliste provinciale se sent important, et même moralement supérieur aux médiocres comme lui ! Dans la mobilisation totale, quand il faut faire tout ce que nous dit l’autorité pour être responsable, même le délateur pense être un agent du Bien.

Face à une menace suffisamment effrayante, la « totalisation du discours publique » produit deux effets combinés sur la société : d’un côté, le renforcement de l’unité national-populaire, qui pousse l’individu à ne plus se percevoir comme un « gramme » insignifiant, mais plutôt comme « la millionième partie d’une tonne » (E. I. Zamiatine, *Nous autres*) ; de l’autre côté, un sentiment paralysant d’impuissance individuelle : il n’y a rien, mais vraiment absolument rien que tu puisses faire face au Covid-19, ni en comprendre quelque chose, ni renforcer tes défenses immunitaires, et encore moins te soigner à l’apparition des symptômes. (Dans les chroniques de la peur quotidiennes, jamais un « expert » ne fournit un minimum d’indications médicales autre que « mettez un masque, maintenez les distances et

lavez-vous les mains », refrain qu'un facteur aurait tout aussi bien pu répéter, ou bien, selon le souhait de Lénine, un cuisinier).

IX. DES HOMMES SUR LE PONT

Prenons le Plan National de Reprise et Résilience lancé par le gouvernement Draghi. Si nous voulons comprendre le projet de société qu'il poursuit – chose fondamentale non seulement parce qu'il nous touche de près, mais aussi parce qu'il explique assez clairement les tendances de l'époque dans laquelle nous vivons – nous devons jeter aux orties des schémas interprétatifs inutiles et trompeurs. Le PNRR – qui s'insère plus largement dans le Next Generation EU, à son tour une version agrandie du programme européen Horizon 2020 – est un exemple explicite de programme technocratique. La technocratie est-elle classiste et anti-écologique ? Sans doute – et au plus haut point. Mais toutes les politiques classistes et anti-écologiques – qui ont accompagné l'histoire du capitalisme – ne sont pas également technocratiques. La technocratie est aujourd'hui l'organisation *politique* des technologies convergentes : informatique, ingénierie génétique, nanotechnologie et neurotechnologie. Des 50 milliards d'euros rangés sous l'étiquette de « transition énergétique et durable », bien 25 sont des financements à fonds perdu pour l'industrie. « Argent public pour les patrons : la continuation des recettes néolibérales », voilà ce que dit et nous répète le militant de gauche. C'est une interprétation complètement erronée. Non seulement parce qu'une telle affirmation ne dit rien sur la direction où vont ces financements – robotique, automatisation, informatique quantique, Intelligence Artificielle, *data science* etc. etc. – mais aussi parce qu'elle néglige le fait que les financements pour restructurer l'administration publique, la santé, l'école supérieure et l'université vont dans la même direction. Faire remarquer que les patrons créent l'industrie (et l'agriculture) 4.0 avec « nos sous » n'est bien sûr pas une connerie. Mais ça l'est en revanche de penser que la distinction entre privé et public est pertinente pour juger un programme étatique. « Nos sous », oui, mais pour nous expulser du monde. Comme cela a déjà été écrit, la démesure des technocrates grandit en même temps que leurs moyens. Plus ils peuvent, plus ils veulent. Il n'y a pas besoin de « complots ». « Il suffit de traverser le pont après l'avoir atteint ».

Le PNRR systématisé – sous prétexte de sortir de la Crise – tout ce que la Crise a accéléré. Il suffit d'observer avec quel optimisme les vulgarisateurs scientifiques (profession promise à un bel avenir, vu la soudaine poussée, tels des champignons vénéneux, de cours de doctorat et de master post-uni-

versitaires spécifiques) annoncent que l'épidémie de Covid-19 a fait sauter les barrières culturelles qui nous séparaient du monde à distance. Bien sûr, il y a encore des « talibans de l'expérience physique », mais la politique du fait accompli (dite aussi de la terre brûlée) se chargera d'eux : ou techno-citoyens, ou clandestins. Après avoir tiré les leçons de combien la technologie a amélioré notre vie confinée, pourquoi ne pas l'appliquer à *tout* ? « Ça ne serait pas la fin du monde – nous assure le professeur Derrick De Kerchove –, mais seulement la fin de notre autonomie illusoire et agréable ». Une bagatelle dans le rapport coûts/bénéfices. Comment aurions-nous fait, pendant le confinement, sans Internet, sans le télétravail, sans l'école à distance, sans la télé-médecine, les consultations psychologiques à distance, les achats sur Internet, l'Intelligence Artificielle, la génomique, les biotechnologies et les nanotechnologies ? Alors, comment aurions-nous fait ?

X. PARTIES DE CHASSE

Il y a plus d'un siècle, le médecin français René Leriche écrivait que « la santé est la vie dans le silence des organes », tandis que la maladie « est ce qui entrave le déroulement normal de la vie des hommes et de leurs occupations, et surtout, ce qui les fait souffrir ».

Il y a une quinzaine d'années, un sociologue a souligné la tendance des concepts de « profil à risque » et de « susceptibilité » vers l'« exactitude moléculaire », avec lesquels on produisait, grâce au développement de l'ingénierie génétique, des millions de « prépatients » affectés par des « pré-maladies », et de « malades asymptomatiques ». Et ce sociologue concluait en se demandant : « Quel jugement moral sera donc porté sur ceux qui choisiront de vivre « dans le silence des organes ? ». La quarantaine est une pratique qui, historiquement, précède aussi bien le capitalisme que la naissance de l'État moderne. Face à des foyers de contaminations, faire en sorte que ceux-ci ne se propagent pas est une mesure qui, même dans les époques où la médecine

Comme cela a déjà été écrit, la démesure des technocrates grandit en même temps que leurs moyens. Plus ils peuvent, plus ils veulent. Il n'y a pas besoin de « complots ». « Il suffit de traverser le pont après l'avoir atteint »

n'arborait pas l'appellatif de science, était considérée comme une mesure sensée, et beaucoup simplement comme un art (tout comme la peinture, la sculpture, la musique ou l'architecture). Un art soumis aux représentations dominantes, tout

Dans le monde en construction fait de diagnostics génétiques, de dépistages prédictifs et de nanocapteurs ingérables avec lesquels contrôler à distance les « protomaladies », « quel jugement moral sera donc porté sur ceux qui choisiront de vivre " dans le silence des organes " ? ».

comme la science d'aujourd'hui. Les médecins qui osèrent défier leurs congrégations ne furent pas nombreux ; parmi eux Hippocrate et Paracelse. Le premier soutenait que l'épilepsie n'était pas une maladie d'origine divine, et le second que la peste n'était pas répandue par les Juifs ; tandis que, plus récemment, il faut rappeler ceux qui ont reconnu et dénoncé promptement la nocivité de l'amiante, des radiations nucléaires ou des OGM dans l'agriculture. Et ces savants et courageux ne se comptent eux non plus pas par légions. Comme on le sait, la peste n'a pas été vaincue grâce à des soins médicaux particuliers, mais grâce à l'amélioration des conditions hygiéniques. De la même manière, sans mettre fin à la guerre industrielle contre la nature ou contre le vivant, le « siècle pandémique » n'est ni une prophétie d'infortune, ni une alarme sanitaire, mais un « dommage collatéral » de la technocratie autant que l'occasion d'une fuite en avant ultérieur.

Pendant l'époque pré-génomique, en cas de contagion on isolait les malades des personnes saines. Le séquençage des virus et les tests moléculaires n'existant pas, les « cas », les « positifs » et les « asymptomatiques » n'existaient pas non plus. Dans l'expérience, vécue au niveau local et non diagnostiquée à une échelle moléculaire, il y avait le silence des organes ou bien la souffrance et la mort. Qu'a fait, au contraire, cette prodigieuse civilisation technologique face à une épidémie qui n'est ni la peste ni l'ébola ? A-t-elle écouté sans délai la voix des organes avec les instruments perfectionnés grâce à ses innovations ? Non. Elle a traité des millions d'individus – qui vivaient en grande partie dans le « silence des organes » – comme potentiellement infectés, les infectés comme déjà malades, les malades comme quasi-morts que seul une médecine de guerre héroïque pourrait arracher à un funeste

destin. Pas seulement. Elle n'a pas isolé les malades des sains dans les RSA⁴, elle n'a pas non plus séparé, dans les accès hospitaliers, les malades de Covid et les patients affectés par d'autres pathologies. Elle a découragé par tous les moyens l'intervention de la médecine territoriale plutôt prosaïque et peu innovatrice, elle a renouvelé les confinements et les couvre-feux – même après que le virus a circulé pendant un an, alors qu'il avait déjà contaminé des millions de personnes —, continuant à permettre que les malades finissent à l'hôpital sous oxygène. Panique, impréparation, poids des politiques néolibérales ? Aussi oui, bien sûr. Mais dans une faible mesure. L'appareil a fait ce pour quoi il a été programmé : ne pas appliquer l'innovation à la santé, mais faire des maladies une occasion pour augmenter l'innovation. Grâce à l'ingénierie génétique une première variante du virus a été séquencée (celle de Wuhan). Quelques mois plus tard, des vaccins ont été développés sur la base de ce séquençage – grâce à l'Intelligence Artificielle, la bio-informatique, la biologie moléculaire et les nanotechnologies. N'éprouvant pas d'intérêts à comprendre comment le virus s'enracine (par voie respiratoire ou par infection intestinale : on ne le sait même pas) ni comment *favoriser* la réponse naturelle de l'organisme, le paradigme cybernétique autour duquel celle-ci s'est développée a été appliqué à une échelle de masse, ce paradigme étant : l'individu est réductible aux informations que ses cellules échangent avec le milieu. La *susceptibilité* à la maladie – indépendamment de l'âge, de l'état de santé psychophysique etc. – a justifié le confinement de masse, en attendant du *Remède*, également de masse (à appliquer abstraction faite des anticorps naturels déjà développés par les sujets). Pourquoi ? Pour les profits gigantesques de l'industrie pharmaceutique, bien sûr. Mais aussi à cause de la conviction que les « informations génétiques » introduites dans l'organisme grâce aux nanotechnologies sont plus *performantes* que la réponse spontanée du corps. Mais encore parce que la génético-industrie est faite de « chasseurs de corps » (En 2000, le « Washington Post » appelait les généticiens *The body hunters*), qui se sont réjouis face à la possibilité d'élargir à une échelle planétaire la partie de chasse. Enfin parce que la vaccination de masse – bien plus que les soins à domicile sans clameur, sans généraux et sans héros – permet à l'État de se présenter comme

⁴ Les résidences sanitaires assistancielles (en italien, *residenze sanitarie assistenziali*), ou RSA, sont des structures à responsabilité sanitaire bien que non-hospitalières, introduites en Italie au milieu des années 1990, qui accueillent pour une période variable des personnes ne pouvant être assistées chez elles et ayant besoin de traitements spécifiques. (NdT)

le sauveur et le garant de la santé publique ; c'est-à-dire d'augmenter sa puissance et de la renverser sur la société, d'abord comme mesure de police et puis comme extension programmatique à la « normalité » de ce qu'il a expérimenté dans l'« urgence ». La maladie « est ce qui entrave le déroulement normal de la vie des hommes et de leurs occupations » écrivait Leriche, déjà cité plus haut. Cette définition n'est-elle pas parfaitement adaptée à la manière grâce à laquelle l'État a géré l'épidémie ? Quant à la charge supplémentaire de souffrance, que dire des personnes âgées laissées mourir sans même un dernier salut à leurs proches ? Que dire de l'impossibilité de partager et d'élaborer le deuil ? Que dire du surcroît de violences domestiques contre les femmes ? Que dire des suicidés ? Et des nombreux adolescents et jeunes encore paniqués à l'idée de sortir de chez eux ? Seule une civilisation qui sépare le corps de l'esprit, et l'individu de ses relations, peut penser que l'isolement et la profusion abondante de peur ne contribuent pas à abaisser le niveau des défenses immunitaires des êtres humains, devenant une source de maladie (« l'idée et les manières de la santé sont variables et dépendent directement de la cosmogonie dans laquelle ils se trouvent »).

Dans le monde en construction fait de diagnostics génétiques, de dépistages prédictifs et de nanocapteurs ingérables avec lesquels contrôler à distance les « protomaladies », « quel jugement moral sera donc porté sur ceux qui choisiront de vivre " dans le silence des organes " ? ».

Nous pouvons déjà répondre en pensant à ceux qui – en pleine pandémie ! – se sont davantage fiés aux symptômes qu'aux tests, ou à ceux qui refusent les vaccins du bricolage biotechnologique. Des irresponsables, des complotistes, des négationnistes, des talibans de l'expérience physique, des antinationaux, des déserteurs face à l'ennemi au moment du danger.

XI. INHUMAINS D'AVANT-GARDE

Les manifestes lancés par les avant-gardes (artistiques, politiques, scientifiques) énonçaient généralement leurs objectifs programmatiques. Ceux qui prétendent interpréter l'esprit du temps dans lequel ils vivent, et anticiper celui à venir, se retrouvent presque toujours à exalter le mouvement historique qui a produit leur existence en tant qu'avant-garde ainsi que les lois historiques qui en

justifient le rôle. Progressisme et futurologie s'intègrent assez bien l'un l'autre. (Le fait que les anarchistes se soient considérés comme une minorité agissante et non comme une avant-garde est un geste éthique et « politique » qui n'a rien de casuel ; l'invitation benjaminienne à racheter les injustices du passé par l'action révolutionnaire plutôt que de garder confiance en un futur radieux est un geste éthique et « politique » qui n'a lui non plus rien de casuel ; et cela n'a rien de casuel non plus qu'un poète comme Joseph Brodsky – emprisonné pour « parasitisme social » par le régime « soviétique », au sein duquel « on ne savait jamais ce que le passé nous réservait » – ait pu écrire : « l'avenir, dans sa totalité, est un mensonge ».)

Le développement historique des technosciences a lui aussi l'avant-garde qui lui convient : le mouvement transhumaniste. Les transhumanistes affirment de manière programmatique ce que l'appareil technologique réalise de manière sourde. En tant qu'avant-garde, le transhumanisme soutient que son rôle est de dépasser toutes les barrières qui empêchent d'accomplir consciemment ce que l'humanité – évidemment celle occidentale, qui vaut pour toute l'humanité – a poursuivi jusqu'ici

de manière surtout inconsciente. N'a-t-elle pas toujours modifié la matière et son milieu ? Sa religion ne lui a-t-elle pas présenté la malédiction de vivre comme les fruits de la Faute : « tu mangeras le pain à la sueur de ton front » et « tu accoucheras dans la douleur » ? Ses philosophes les plus illustres ne lui ont-ils pas enseigné que le corps est la

tombe de l'âme ? N'a-t-elle pas toujours cherché à vaincre la peur de la mort par la promesse du Paradis ? Voilà : grâce au développement technologique, ces malédictions peuvent être vaincues et ces promesses peuvent finalement se réaliser. Les processus vitaux peuvent être recombinaisonnés en laboratoire. L'automatisation généralisée peut abolir la peine physique du travail. La reproduction peut devenir artificielle. Les performances et les perceptions peuvent être augmentées. Les arts et le cerveau peuvent s'hybrider avec les machines. La mort peut être défaite. Les moyens pour ce programme intégral existent déjà : la réalité augmentée, l'ingénierie génétique, les neurotechnologies, les nanotechnologies, la biologie de synthèse. Cependant, pour fonctionner correctement ils ont besoin d'être déployés sans limite, et surtout d'être connectés

Le développement historique des technosciences a lui aussi l'avant-garde qui lui convient : le mouvement transhumaniste. Les transhumanistes affirment de manière programmatique ce que l'appareil technologique réalise de manière sourde.

dans une Planète intelligente. Pourquoi les mesures grâce auxquelles l'épidémie de Sars-Cov-2 a été affrontée, ainsi que les programmes avec lesquels on annonce la *Reprise*, ressemblent-ils sinistrement autant à ceux que le transhumanisme se fixe ? On peut trouver une réponse dans la conférence – intitulée *Nanotechnologies pour l'être humain* – tenue par Roberto Cingolani en 2014 à l'Université des Études de Milan (disponible sur Internet). Ce qu'il se charge aujourd'hui de financer et d'organiser, en tant que ministre de la « transition écologique », ce sont précisément les projets de recherche qu'il promouvait de manière si inspirée à l'époque où il était directeur de l'Institut Italien de Technologie. La conférence, un commentaire de trente-cinq minutes d'un spot publicitaire de Microsoft projeté dans les stades, explique de manière assez limpide que l'avenir (transhumain) appartient au développement croisé de l'informatique et des bio-nano-neuro-technologies. Face à l'auditoire de ce café des technosciences, le futur ministre ne cache pas que le chemin avant la complète interconnexion homme-machine est encore long, mais il lui rappelle aussi que « l'appétit vient en mangeant ».

Au XXe siècle, la biopolitique nazie a été à l'avant-garde dans la réalisation des théories sur la « dégénérescence raciale », théories élaborées par le mouvement eugéniste anglo-saxon du XIXe siècle, lesquelles prenaient à leur tour racine dans les pratiques sur le terrain du colonialisme britannique. Sans la guerre de puissance entre les États, certaines expérimentations ne seraient pas sorties des laboratoires (ni de ceux de Berlin, ni de ceux de Los Alamos).

Avec sa fameuse technique de l'exagération (visant à faire saisir le « supraliminaire », c'est-à-dire quelque chose dont les effets sont trop démesurés pour que les sens et l'imagination ne puissent les percevoir), Günther Anders définissait le système technique comme « la communauté nationale-socialiste des appareils ». Il voulait dire que les appareils doivent être considérés dans leurs effets combinés globaux, mais aussi que, si nous prêtons l'oreille au bruit qui provient de « la lèvre d'acier de la machine », nous pourrions entendre le même slogan que celui des chemises brunes (« ... et demain le monde entier ! »).

Grâce à quoi le transhumanisme – dont le premier manifeste fut lancé par Natascha Vita-More en 1983, la même année où fut réalisé le premier stockage de données informatiques – a-t-il cessé d'être un exercice de futurologie anti-humaniste pour devenir un véritable centre directionnel ? Une fois encore, grâce à la guerre de puissance entre les États. En effet, c'est après le 11 septembre 2001 que s'est réalisé la fusion entre la *start-up* de la Silicon Valley – créée par les plus brillants *geeks* sortis

du MIT –, la CIA et les Départements de Recherche du Pentagone. Les fondateurs de Google font leur premier bond en avant – au sens financier et donc comme infrastructure (machines plus intelligentes car *nourris* avec plus de données, servers plus puissants etc. etc.) – grâce au rachat d'une société contrôlée par la CIA, *Keyhole*, pour la transformer en *Google Earth*. Réalité augmentée, 5G, Internet des choses, drones, reconnaissance faciale, logiciels d'intrusion, cryptographie quantique, les premiers vaccins m-RNA... toutes ces merveilles sont nées de la collaboration entre les sociétés du numérique, les laboratoires biotechnologiques et nanotechnologiques et le complexe militaro-industriel. De même pour le Progetto Genoma Umano, pour deCode en Islande, UmanGenomics en Suisse, IKBiobank en Grande-Bretagne ou CeleraDiagnostics aux États-Unis. « Socialisme de marché » plutôt que « démocratie libérale », le processus de fusion ayant eu lieu en Chine n'est pas différent.

Quand, en avril de l'année passée déjà, un certain professeur du MIT – Institut qui est un véritable incubateur de transhumanistes – prophétisait qu'il n'y aurait pas de « post-pandémie » et que nous devrions nous habituer aux laissez-passer digitaux pour avoir accès à certains locaux ou services, que faisait-il d'autre sinon nous informer de ceux sur quoi étaient impliqués ses collègues dans le laboratoire d'à côté ? Il en va de même pour les « prophéties » de Bill Gates, les projets de Amazon ou les annonces d'IBM.

« Si le transhumanisme progresse sans embûches, c'est parce que la technocratie le vend sous les couleurs de la rationalité économique » (et, pourrions-nous ajouter, de l'espérance médicale). « Le projet transhumaniste est *l'autre nom de la croissances* ».

XII. LE GRAND ARSENAL

Quand, en 2003, le néoconservateur George Bush Jr. et le néotravaille Tony Blair déclarèrent la guerre contre l'Irak sous prétexte que le régime de Saddam Hussein posséderait des armes de destruction massive, et que la « Coalition des Volontaires » participa aux bombardements de l'opération *Enduring Freedom* avec le soutien des médias occidentaux, le mouvement d'opposition dans les rues et les places parla d'un mensonge pour masquer les objectifs de la guerre, et d'une stratégie médiatique planifiée à un niveau internationale. C'était pour tous une explication sensée et matérialiste. Personne ne parla de « complot » et aucun opposant à la guerre ne fut taxé de « complotiste ». Idem il y a quelques mois, lors du soulèvement palestinien contre la politique israélienne d'*apartheid*. Que

tous les médias de masse aient présenté les bombardements de Gaza comme une réponse aux raids du Hamas – bombardements dont on peut plutôt discuter du caractère plus ou moins disproportionné –, et que les manifestations dans la moitié du globe en solidarité avec la lutte palestinienne aient été largement passées sous silence n'est bien sûr pas été qualifié de « complot », et ceux qui ont dénoncé une stratégie politico-médiatique bien précise n'ont pas été qualifiés de « complotistes ». Personne n'a pensé à une sorte de loge obscure qui emploierait les gouvernements, les politiciens et les journalistes. Mais à une convergence d'intérêts.

Pourquoi affirmer que la manière avec laquelle a été géré l'épidémie de Covid-19 par quasiment tous les gouvernements répond non seulement à des éléments fonctionnels, mais aussi à une stratégie bien précise serait, dans ce cas, du « complotisme » ?

Le programme de vaccination de quelques milliards de personnes – programme qui implique l'inoculation par doses massives de l'idée que ce serait l'unique solution pour « gagner la guerre contre le virus » – naît de la même convergence de pouvoirs que celle qui a lancé la « guerre contre le terrorisme » pour justifier les bombardements. Bombes ou vaccins, il s'agit de deux mouvements du même quadrant de commandes. La déclaration faite par Joe Biden lors du récent G7 ne pouvait pas être plus claire : « Nous sommes le plus grand arsenal qui nous permettra de vaincre la bataille mondiale contre le virus ». Une bataille dont la « concurrence myope » entre les différentes multinationales pharmaceutiques et l'affrontement géopolitique entre les États tendent, toutefois, à compromettre la valeur. Voilà ce qu'ont écrit les rédacteurs du *The Economist* à ce propos : « Imaginez un investissement qui pourrait offrir un gain de 17 900 % en quatre ans. Non seulement, avec un investissement de départ totalement accessible. Qui, sur cette Terre aurait pu rater une telle opportunité ? La réponse, semble-t-il, ce sont les leaders du groupe des Sept (G7), un club des démocraties riches qui a tenu son sommet annuel cette semaine en Grande Bretagne. Ne parvenant pas à agir suffisamment vite pour injecter le monde contre le Covid-19 ; ils sont en train de perdre l'affaire du siècle ».

Évidemment, pendant le temps qui s'est écoulé depuis 2003, l'ennemi « n'a ni dormi ni joué ». La

Parler de Gates peut être un excellent moyen pour éviter de reconnaître les petits et concrets destructeurs de l'humain à l'œuvre dans les départements universitaires dédiés à l'Intelligence Artificielle ou dans les laboratoires de biotechnologies et nanotechnologies financés avec des fonds rigoureusement publics.

machination du pouvoir décisionnel – collecte informatique des données, élaboration des algorithmes et exécution automatisée des commandes – comporte une réduction inévitable du nombre des décideurs.

« La science nous l'ordonne » signifie principalement cela. Le fait est si notoire que même des bureaucrates blafards de l'Union Européenne ont réussi à écrire : « Le développement de la robotique peut avoir comme conséquence de concentrer de manière significative les richesses et le pouvoir entre les mains d'une minorité » (*Résolution du Parlement européen sur la robotique*, 16 février 2017).

Certains noms – par-dessus tout la Bill & Melinda Gates Foundation – ou certaines entités – Big Pharma – semblent alors circuler exprès pour mélanger des éléments de vérité et en même temps suggérer une occulte orchestration privée derrière l'Urgence. Ceux qui présentent l'idée d'un Bill Gates grand manipulateur – thèse qui fait son chemin, indubitablement – sont les mêmes chefs de gouvernement qui invitent le fondateur de Microsoft en tant que conseiller extérieur à leur G20 sur la santé et sur les vaccins... Parler de Gates peut être un excellent moyen pour éviter de reconnaître les petits et concrets *destructeurs de l'humain* à l'œuvre dans les départements universitaires dédiés à l'Intelligence Artificielle ou dans les laboratoires de biotechnologies et nanotechnologies financés avec des fonds rigoureusement publics.

Si quelqu'un a envie de consulter l'imposante *The Palgrave Encyclopedia of Imperialism and Anti-Imperialism*, il pourra observer que la critique de l'« impérialisme de la santé et des vaccins » – surtout à travers les *LARC*, les « contraceptifs » à action lente dont le but est d'empêcher pendant des années aux femmes pauvres d'être enceintes – pratiqué par la Bill & Melinda Gates Foundation a déjà été menée il y a de nombreuses années, par des intellectuels et des historiens aussi bien que par des académiciens et des militants. Vandana Shiva n'a bien sûr pas attendu le Covid-19 pour dénoncer l'impérialisme « bienfaiteur » qui vise à faire de nos corps les nouvelles colonies pour l'industrie digitale et pharmaceutique.

Pourtant, il suffit de dire Bill Gates pour que le militant de gauche – y compris quelques compagnons – fronce les sourcils, à moins que n'arrive le brillant théoricien avec son sarcasme sur les plans

de Satan... Si ça ce n'est pas de la guerre communicationnelle !

Maintenant, l'engagement déclaré du patron de Microsoft dans un sens neo-malthusien est indéniable (comme par hasard les êtres de trop sur cette planète sont ceux de couleur, tout comme les femmes à stériliser...) ; son financement de toutes les entreprises engagées dans le développement des vaccins de dernières générations est indéniable ; son programme ID2020 visant à attribuer à tout être humain une identité digitale à travers les tatouages quantiques est indéniable ; ses projets visant à transformer les activités corporelles en propriétés brevetables sont indéniables ; tout aussi indéniable sont ses « prophéties » – qui sont en réalité des *travaux en cours* – qui ressemblent étonnamment aux mesures « anti-Covid » prises par les États membres de l'OTAN.

Ce sont des vérités, au sens d'Orwell ($2+2 = 4$), quoi qu'affirment à ce propos les technocrates de l'Est et de l'Ouest.

Quand est-ce que ces vérités partielles deviennent des mensonges totaux ? Quand on sépare l'intentionnalité de *certaines* centres de pouvoir de la fonctionnalité – pour *tous* les pouvoirs – de la fuite en avant technologique. Quand les États sont vus comme des pions de la technocratie, alors qu'ils en sont les incubateurs historiques ou les organisateurs politiques et militaires.

Ceux qui administrent l'Internet des choses gouvernent les hommes. Ceux qui gouvernent les hommes administrent l'Internet des choses.

XIII. PETITE NOUVEAUTÉ

Un chapitre en soi – que nous ne pouvons ici qu'ébaucher – concerne la théorie révolutionnaire en temps de Crise. Ceux qui avaient des grilles interprétatives « éthico-politique » radicales y ont fait rentrer, sans grands efforts, cette petite nouveauté qu'a été l'enfermement social de quelques milliards de personnes. Au fond, l'épidémie de Sars-CoV-2 n'a fait qu'exacerbé la crise du mode de production capitaliste et de son rapport anti-écologique avec la nature ; la gestion technocratique n'est qu'un épiphénomène de la guerre menée par le capital contre les salariés et l'écosystème... Pour un grand nombre de « gens lambda », qui n'ont pas de filtres théoriques préconstruits, cette expérience a au contraire été un choc – et pas uniquement à cause des préoccupations liées à la survie économique. Tout le monde n'a pas intériorisé sans résistance les mesures imposées par la « dure nécessité ». Pour des milliers de personnes, le fait que l'État les empêche de sortir de chez eux et de voir leurs amis et leurs proches, le fait qu'il impose de

Une partie de la théorie révolutionnaire, en principe préparée au désastre, a agi en tranquillisant (les causes structurelles de l'épidémie, la crise du capital... tout était prévu) plutôt qu'en détonateur de la vie offensée et diminuée.

justifier bureaucratiquement des gestes quotidiens ou qu'il prescrive à travers des décrets d'urgence à combien on pouvait déjeuner et dans quelle maison entrer, a été une preuve de « fascisme », une dictature sanitaire. Que l'usage des catégories dépende de la mesure dans laquelle ces personnes sont exposées à la propagande politico-médiatique ou bien qu'elles sont plus orientées vers les « contre-narrations » diffuses sur internet, cela semble assez évident. Tout comme il est clair que la manière de réagir à une situation inédite dépend de différents facteurs : position de classe, instruments culturels à disposition, expériences précédentes de protestations, réseau relationnel etc. Ce que l'on peut observer, c'est que ce sont surtout les personnes de culture moyenne et de gauche qui se sont adaptées avec le plus de convictions aux mesures gouvernementales. Probablement parce qu'elles sont plus sensibles aux appels institutionnels au sens de la responsabilité et à l'argument martelé du « faisons-le pour les plus fragiles ». Mais aussi à cause de l'idée intériorisée selon laquelle l'État exprime l'intérêt général, ou qu'en tout cas c'est l'unique force – bien qu'affaiblie et entravée par les intérêts économiques de certains – en mesure de l'imposer. La peur – de tomber malade ou de prendre une amende – n'explique qu'en partie ce qui est arrivé, tant et si bien que les divergences et les conflits n'ont pas épargné les milieux habitués à la lutte et à la répression. Face à la vaccination, la fracture ouverte avec le premier confinement s'est élargie, plus ou moins suivant les mêmes lignes. Pour certains, le sillon était déjà tracé. De nombreuses familles – souvent de classe moyenne et de culture moyenne, attentives à l'alimentation de leurs enfants et à la médecine alternative, écologiste, adhérents au modèle de pensée non-violents etc. –, demandaient simplement à l'État, dans le fond, de ne pas s'immiscer dans le domaine de l'éducation et du soin. La « loi Lorenzin », qui en 2017 a introduit l'obligation vaccinale pour le compte de Glaxo, a été pour eux une sorte de cours accéléré de la doctrine de l'État. Ou bien ils ont capitulé face à la logique du fait accompli (c'est-à-dire de la force), ou bien ils ont donné vie à des écoles alternatives, consolidant des liens aux marges de leurs contemporains désormais intégrés. La Crise du Covid-19 a élargi

ces sillons. Le refus de l'École à Distance a fourni une occasion supplémentaire de protestation et de création de microcommunauté. Le paradoxe, c'est que ces personnes, plutôt informées sur les vaccins, sur les OGM, sur les soins à domiciles refusés et sur les impacts sanitaires du réseau 5G, trouvent les milieux radicaux bien trop alignés sur la médecine dominante, et ils considèrent que ceux qui n'ont pas pris parti contre le confinement et contre la nouvelle obligation vaccinale sont soumis au « fascisme sanitaire ». Justement parce que les mesures gouvernementales ont exploité à leurs avantages cet « imaginaire apocalyptique qui repose dans l'inconscient social depuis des décennies » – le sentiment de *quelque chose qui plane* est la manière dont les corps réagissent au désastre écologique en cours –, l'expérience de cette année et demi a tenu lieu de *ligne de démarcation*.

Des milliers de prolétaires et de pauvres sont en train de se rebeller contre un monde dans lequel il n'y a pas de place pour eux. D'autres, plus privilégiés et aux prétentions plutôt modestes jusqu'à hier, ne veulent plus être à la place qui leur a été assignée dans le monde. Une partie de la théorie révolutionnaire, en principe préparée au désastre, a agi en *tranquillisant* (les causes structurelles de l'épidémie, la crise du capital... tout était prévu) plutôt qu'en détonateur de la vie offensée et diminuée.

Les technocrates ont raison sur un point : demain on ne recommencera pas à zéro.

XIV. MESURES ÉCOLOGIQUES

Reprenons à notre manière l'heureuse intuition de Chesterton. Quand « rien ne fonctionne », l'inventaire des solutions les plus efficaces ne sert à rien. Il faut changer la définition même des problèmes. L'utopie est nécessaire.

Ainsi, face à la Crise, des groupes et des mouvements ont commencé à déclarer leurs *programmes*, auparavant laissés en arrière-plan des luttes intermédiaires. Et c'est là qu'a émergé la question : la question de l'État.

Étant donné que le capitalisme ne changera jamais son cap ouvertement écocide, que faire ?

Employer la puissance de l'État pour arrêter cet extractivisme que la transition énergétique et « écologique »

ne pourra qu'aggraver. Voilà vers quel point programmatique convergent les staliniens, les décroissants et les léninistes dès que les circonstances les obligent à *parler clairement*. Tandis que les moins radicaux se bercent dans l'illusion qu'il est possible, par le bas, d'insuffler une direction « bien commun » à la planification étatique – arrivé là les tendances se divisent : le développement doit-il être arrêté ou nationalisé ? –, les plus conséquents visent le « léninisme écologique ». La puissance de l'État ne peut interrompre le profit privé et imposer des plans réellement écologiques que si l'État est intégralement dépouillé de sa nature capitaliste. Laissons tomber ce petit détail qu'est la conquête révolutionnaire du pouvoir politique (armement prolétaire, insurrection, lien entre les mouvements révolutionnaires de différents pays etc.) ; omettons d'imaginer quelles mesures auraient pris ces révolutionnaires s'ils avaient été au pouvoir pendant l'épidémie actuelle... et allons directement au nœud de la question. Ceux qui veulent la puissance, veulent les moyens de la puissance. La machine technologique – concentration du savoir, division hiérarchique et fonctionnelle des rôles, efficacité comme valeur en soi, compétition dans la recherche des solutions les plus efficaces etc. – se développe parce que la force coercitive de ceux qui gouvernent la société augmente. Cette force, comme l'illustre généreusement l'histoire du XXe siècle, exploite les humains dans la mesure où elle pille la nature, et inversement. Cela ne sert à rien de se déclarer anticolonialistes et de reprendre des slogans indigènes parce que c'est à la mode, si l'on ne démonte pas dans son esprit l'histoire du colonialisme. Les communautés indigènes qui vivent dans un rapport d'équilibre avec ce qui les entoure ont été et sont des communautés sans État.

De la même manière que la fable de l'utilisation temporaire et transitoire du pouvoir politique ne s'est jamais réalisée, une révolution qui ne détruit pas *dans son déroulement même* les causes du désastre écologique confierait à l'État aussi bien les moyens pour interrompre l'élan révolutionnaire que les leviers d'une machine extractiviste nécessaire pour assurer la nouvelle division sociale entre

dirigeants et exécuteurs. Résultat : une technocratie teinte en vert.

La destruction de l'État est la mesure écologique qui rend possible toutes les autres.

[...] une révolution qui ne détruit pas dans son déroulement même les causes du désastre écologique confierait à l'État aussi bien les moyens pour interrompre l'élan révolutionnaire que les leviers d'une machine extractiviste nécessaire pour assurer la nouvelle division sociale entre dirigeants et exécuteurs

XV. LIGNE DE PRINCIPE

Probablement, l'inadéquation théorique dans la compréhension de la transformation historique en cours – dans laquelle prend place l'accélération appelée Crise – dépend autant de schémas interprétatifs obsolètes que d'un reste de croyances que la conscience théorique ne parvient pas toute seule à franchir. Nous savons – en observant l'action de l'État au cours de l'histoire ou dans les scénarios actuels de guerre et de domination néocoloniale – qu'il n'existe aucune limite éthique, politique ou juridique à sa politique de puissance (aujourd'hui technocratique). Certaines conclusions nous semblent pourtant *exagérées*. Est-il possible qu'ils soient en train de sacrifier dans l'immédiat tant d'intérêts économiques pour préparer les conditions de la Grande Transition ? Est-il possible qu'ils aient laissé mourir tant de personnes pour imposer la conviction publique que le Covid-19 est incurable, conditionnant alors les « réouvertures », la « reprise » et le « retour à la normalité » à la vaccination biotechnologique de masse ? Les pratiques d'ingénierie sociale et d'extermination que les États ont réalisées au cours du XXe siècle (moyenne des assassinés : 30 mille personnes par jour) n'ont-elles pas déjà répondu : « Oui, c'est possible » ? Et les moyens à leur disposition n'ont fait que se multiplier et se radicaliser.

Si, dans les années quatre-vingt, un groupe comme les Rote Zora⁵ – expression d'un mouvement révolutionnaire et féministe radicale plus large – attaquait, entre autres objectifs, les centres scientifiques et les laboratoires d'ingénierie génétique, c'est parce qu'il voyait dans ces chercheurs et dans ces instituts la continuation de l'eugénisme nazie. Continuité qui n'était pas seulement biographique (parmi les dirigeants se trouvaient des figures de pointe des programmes scientifiques national-socialistes), mais aussi projectuelle. Cependant, pour saisir la continuité des projets, l'antifascisme était une arme émoussée. Il fallait prêter attention, en plus de l'histoire, aux dynamiques géographiques de la domination. Il n'y a que comme ça que l'on pouvait saisir le lien entre les biotechnologies

appliquées à l'agriculture et l'ingénierie génétique appliquée aux êtres humains, entre les programmes de stérilisation forcée des femmes pauvres à Porto Rico au Brésil, ou en Afrique, et la Procréation Médicalement Assistée pour les femmes des pays à capitalisme avancé, entre l'impérialisme des bombes et l'impérialisme des vaccins. La conviction que ces projets inhumains étaient bien réels ne dépendait pas seulement de la documentation recueillie, mais aussi du fait que les Mengele et le programme Aktion T4 étaient des exemples scientifico-étatiques encore dans les esprits. L'attaque et le sabotage d'une ingénierie génétique qui avançait alors au nom du bien-être démocratique et de la santé des populations étaient une résistance concrète contre les nouvelles horreurs en préparation, et à la fois une prise de position éthique contre *les ordres qui avaient déjà été exécutés* : c'est-à-dire un acte de rupture avec les grands-pères et les grands-mères,

les mères et les pères qui y avaient collaboré ou qui les avaient laissés passer en silence. Le message de ces engins explosifs et de ces engins incendiaires était aussi : *Jamais plus*.

Pourquoi, aujourd'hui, la documentation sur le fait que les patrons des principales multinationales informatiques sont des transhumanistes déclarés et actifs nous semble à peine plus qu'un lemme du mot profit ? Pourquoi la nouvelle selon laquelle le développeur en chef du vaccin Oxford-AstraZeneca est un eugéniste connu, partisan de la stérilisation des femmes en Afrique, semble douteuse ou exagérée ? Sans doute parce que le déluge d'informations qui circulent en ligne nous a rendu, non seulement plus passifs encore, mais aussi plus méfiants. Mais surtout à cause du confort relatif dans lequel nous avons été élevés, anesthésique de toute conscience historique.

Moins anesthésiés à cause de leur expérience directe, voilà les mots extrêmes que sont parvenus à écrire, en 1980, deux historiens pas particulièrement extrémistes :

« À l'intérieur de certaines limites établies par des considérations de caractère politique ou militaire, l'État moderne peut faire tout ce qu'il veut de ceux qui sont soumis à son contrôle. Il n'existe aucune limite éthico-morale que l'État ne puisse dépasser s'il désire le faire, parce qu'il n'existe aucun pouvoir éthico-morale au-delà de l'État. Sur le plan de

⁵ A ce propos, nous suggérons la lecture de la brochure *Campagne d'attaques féministes contre les biotechnologies. Communiqué des Rote Zora 1982/1988*, paru au cours de l'été 2021.

l'éthique et de la moralité la situation de l'individu dans l'État moderne est, en ligne de principe, grosso modo équivalente à celle des internés d'Auschwitz » (George M. Krent, Leon Rappoport, *The Holocaust and the Crisis of Human Behavior*)

XVI. LÂCHER PRISE

« La médecine constitue un des moments d'attaque du corps humain les plus évidents. Le capital s'explicite à travers ses docteurs et ses savants, armée en première ligne dans la guerre, véritable ultime résolution, que le capital mène contre l'être vivant.

Une maladie, pour le coup, terminale.

Une fois encore, et nous ne nous fatiguerons jamais de le murmurer et de le crier, nous sommes face à un ultimatum : avec l'homme ou avec le capital.

Avec l'homme ou avec la médecine. »

Voilà ce qu'écrivaient, il y a trente ans, Simone Peruzzi et mon ami Riccardo d'Este dans *Medicina maledetta ed assassina* [*Médecine maudite et assassine*].

Médecine de guerre n'est pas seulement une métaphore guerrière avec laquelle on a justifié la militarisation sociale et la nomination d'un général de l'OTAN au *Commissario straordinario per l'Emergenza*, mais c'est la description d'une réalité effective.

Les métaphores avec lesquelles on représente les corps et les maladies ont toujours été un indicateur social important. Si elles ne nous disent pas ce qu'il arrive concrètement aux corps vivants, elles nous informent cependant assez bien sur comment changent les modes de production et les paradigmes scientifiques. À l'intérieur de certaines constantes – le virus-maladie comme ennemi, les corps comme forteresses en état de siège, le système immunitaire comme organe policier de contrôle et de répression ; dans une cosmogonie qui sépare l'être humain de la nature, l'homme de la femme, l'adulte de l'enfant, le corps de l'esprit, les représentations dominantes se mettent à jour et se stratifient. La vision

du corps comme machine, et de ses organes comme valves, pistons, pompes etc. etc. marque la montée du capitalisme industriel. L'idée selon laquelle les organes sont des bouts remplaçables accompagne aussi bien le fordisme que la naissance de la science des transplantations. Que deviendra le corps dans la société numérique, si ce n'est un flux d'informations ? Le paradigme fordiste ne disparaît pas dans le paradigme informatique : il se radicalise. Ce sont maintenant les tissus, les liquides, les molécules, les gènes et les cellules qui sont détachables, remplaçables et recombinaisons. Et puisque toute la réalité est un flux d'informations, le vivant peut non seulement être recombinaison (biotechnologies), mais aussi connecté (thérapies digitales) grâce à des ponts (nanotechnologies). L'objectif – poursuivi en 2004 déjà, à travers la captation techno-médicale, par le projet Ubimon de l'Imperial College de Londres – est vite dit : « le monitoring universel par l'assistance sanitaire de la communauté ». Des corps-machines dans une société-machine. Ou bien, si l'on préfère des métaphores plus organiques : des poulets à vacciner périodiquement pour qu'ils puissent survivre et produire dans un monde-élevage. Voilà le plus anti-programmatique des programmes : plutôt que de réaliser l'énième Grande Œuvre (politique, économique, technologique, médicale), lâcher prise. Sur nous-mêmes, sur nos semblables, sur les animaux, sur les plantes, sur la Terre.

Saboter les objectifs de la puissance pour ne pas succomber sous ses moyens.

Détruire la destruction de l'humain, en arrêtant ses avant-gardistes et en démasquant leurs serviteurs.

Planète Terre,
début juin 2020

Traduit de l'italien, paru dans *i giorni e le notti*,
n° 13, juillet 2021

LA DOMINATION MATÉRIELLE EN PÉRIODE D'ÉPIDÉMIE ET LA QUESTION ORGANISATIONNELLE

LE SENS D'UN DÉBAT

Comment aborder les réflexions variées qui concernent la période épidémique que nous traversons ? Des centaines de textes ont été écrits sur ce que nous avons vécu collectivement, mais que chacun a perçu et analysé d'un point de vue différent. Bien que certaines choses soient partagées et partageables entre les différents textes – ne serait-ce qu'en ce qui concerne le *milieu* anarchiste –, à l'inverse, de nombreuses autres positions semblent éloignées et non synthétisables.

Du concept de crise à la manière dont nous imaginons et décrivons la réalité, ce sont les sensibilités individuelles qui bien heureusement divergent et ouvrent parfois la possibilité d'une discussion et d'un débat. Mais quelle utilité accorder à un débat qui ne doit pas forcément aboutir à une synthèse ? Aucune, et ce n'est effectivement pas vers le critère d'utilité qu'il faut se tourner.

Raisonnement sur ce qui se passe, se confronter à d'autres perspectives et conceptions, voilà plutôt des manières pour nourrir sa curiosité et son indisposition à reproduire de manière acritique les schémas interprétatifs.

Comment l'affirmation de soi, de sa vision du monde et de ses analyses pourrait-elle se déployer si elle restait isolée du monde, et séparée de la manière dont elle est perçue, comprise et critiquée par d'autres sensibilités ?

ENTRE LE CONCEPT DE CRISE ET LA NATURE DE L'ÉTAT

Un des thèmes sur lequel il est possible d'approfondir les analyses et les réflexions c'est, comme on le disait plus haut, le concept de crise. Celui-ci est strictement lié à l'idée que nous nous faisons de la manière selon laquelle le monde est organisé, et de comment se déroule le processus de transformation : par exemple, que produit le *progress* ? Il y en a qui pense qu'il existe des processus guidés par une *main invisible*, qui d'une manière ou d'une

autre régulent et gèrent le processus de transformation, et d'autres qui pensent que les événements se déroulent de manière imprévisible suivant des lignes de moindre résistance : tout comme l'eau qui cherche la voie la plus rapide vers la mer, le *progress* glisserait à travers la réalité, en allant dans son sens sans dépendre d'aucune forme de gestion. Il y en a qui pense que des personnes précises et des groupes précis sont aux commandes, comme c'est souvent le cas dans les théories du complot, et d'autres qui pensent au contraire que la réalité est tissée de relations et de manières de vivre dont la caractéristique toujours plus évidente est qu'ils donnent sa forme au système social dans lequel nous vivons. Parfois, il y en a même qui soutiennent que c'est à partir des petits choix précis et individuels que le monde est influencé et change.

Évidemment, entre ces trois représentations différentes il y a d'innombrables nuances, des nuances qui quand elles ne sont pas clarifiées, rendent les distances apparentes et résolubles, alors qu'elles peuvent au contraire être insurmontables.

Par exemple, si on considère l'État comme un individu, c'est-à-dire comme un organisme vivant formellement défini, celui-ci aura des griffes (casernes, tribunaux, parlements) mais aussi un cœur à frapper pour le faire tomber ou un cerveau à pouvoir contrôler pour l'empêcher de bouger. Il en découle donc une théorisation sur le sens de l'attaque visant à identifier quels sont les centres de pouvoir ou le cœur même de l'*organisme-État*. À l'inverse, si l'on considère l'État comme un rapport social, acentrique et diffus dans la manière suivant laquelle les personnes-citoyens se relationnent entre eux (délégation de la gestion des conflits ou des décisions), la pensée à propos des formes de l'attaque sera par conséquent acentrique et éparpillée dans l'espace, dans la tentative de frapper ce qui, en faisant fonctionner les formes relationnelles, donne en même temps un caractère concret à l'existence de l'État. Et nous, dans notre tentative de donner une intelligibilité au monde qui nous entoure, que pensons-nous à propos de toutes ces questions ?

QUI EST NÉ EN PREMIER ?

Un autre thème de discussion concerne ce que l'on pourrait définir comme l'origine de l'oppression. Ce qui est à la base de l'exploitation, ou la cause première du désastre que nous voyons se perpétuer autour de nous chaque jour. Mais à quoi cela peut-il servir de connaître, ou de chercher à connaître, cet aspect de la réalité ? Par conséquent, le faire a-t-il un sens ?

Cette recherche ne peut pas avoir un sens pour tout le monde. Il y a des individus qui n'ont pas besoin de se poser de questions excessives, tandis que d'autres ont besoin de davantage de réponses. Et pour augmenter la complexité des choses, cette sensation n'est même pas constante à travers toutes les phases de la vie. Identifier une substance première, un centre du monde et de l'oppression, suffira à quelques-uns. Pour d'autres il faudra plutôt imaginer une complexité des choses qui les rendent différentes et interchangeables (sans aucune priorité entre elles). Pour d'autres encore, un uniforme suffit, sans trop d'interrogations, pour savoir où et comment frapper.

Qu'implique cette diversité ? Nous ne pourrions certainement pas nous en remettre à l'empirisme, en imaginant trouver la « meilleure » représentation du monde séparément de ce que nous sommes et de ce que nous pensons, comme si le monde était une réalité externe objective à décrire. Cette diversité dans la représentation et la réduction du monde comporte par contre une manière différente d'imaginer le projet révolutionnaire, et par conséquent la manière d'agir : c'est l'idée de la pensée et de l'action dans leur entrecroisement. À travers l'action, nous avons aussi bien la possibilité d'interroger le monde, sur la base des questions que nous pose notre pensée, que la possibilité d'en tirer des réflexions pouvant nous conduire à remodeler notre pensée.

En effet, s'interroger est un prélude au fait de penser. L'affinité peut être recherchée à partir de cette interrogation, tout comme on peut penser à la manière suivant laquelle nous voulons exister avec d'autres individus, ou comment nous voulons nous relationner avec eux. La pensée ouvre la possibilité de supposer ce qui est conséquent, ou pas, avec les fins que nous nous donnons. Le choix des moyens, parmi lesquels les formes organisationnelles que nous voulons essayer d'utiliser, ne sont rien d'autre que cela : des conséquences en devenir de notre manière de penser le monde ou les causes/origines de l'oppression.

En ce qui concerne l'agir, l'idée d'un monde ne peut pas se cristalliser : dans l'agir, nous nous transformons, nous percevons de manière différente notre rapport avec les autres ainsi que nous-mêmes, et par conséquent nous comprenons de manière différente la substance qui, unifiant le monde, nous imprègne à notre tour.

LE CONCEPT DE DOMINATION ET SES FRAC- TURES

Cette idée part d'un constat : la Domination, c'est-à-dire l'abstraction idéaliste utilisée pour décrire le système d'oppression dans lequel nous vivons, s'articule bien au-delà du Capital à lui seul, de l'État à lui seul, ou du Système Technique à lui seul. C'est plutôt une articulation dynamique, dans l'espace-temps, de leur influence et transformation réciproque. À l'origine, les domaines particuliers de la Domination sont rassemblés par des logiques liées à la dimension quantitative d'accumulation, et ils agissent sur l'abstraction analytique de ce qui nous entoure matériellement : l'*existant*.

Quelqu'un pourrait aussi définir cette tripartition comme un jugement analytique a priori, c'est-à-dire une affirmation aussi universelle (car a priori) que vide, puisqu'elle n'ajouterait rien à la conscience de l'objet de sa recherche. Pourtant, nous avons vu que si elle fait partie d'un agir et d'une projectualité révolutionnaire, la représentation du monde n'est ni superflu ni a priori : la représentation naît des expériences de l'action et de la pensée passée, et elle se transforme en action à travers l'expérimentation perpétuelle des manières d'attaquer et des manières que nous utilisons d'habitude pour nous organiser.

Dans le concept de Domination, il ne va pas de soi qu'il existe une coexistence de ces trois expressions de la logique quantitative, au contraire. Pour le marxisme, la seule question c'est celle qui tourne autour du Capital, pour l'anarchisme on ajoute l'État, et ainsi de suite. Si une telle description de la Domination semble aller de soi dans notre perception, cela ne veut cependant pas dire qu'elle est implicite. Comment une affirmation sur le monde pourrait-elle être universelle, si nous avons dit

que la manière dont nous interprétons ce monde ne sert pas à affirmer des concepts de vérités universels mais pour accompagner individuellement notre agir, notre projectualité et la recherche de l'affinité ?

Les domaines particuliers de la domination pourraient être ramenés au débat antique entre Platon et Aristote sur les Universels Abstraits et sur l'Universel Concret. Selon Platon une multiplicité d'universels abstraits (l'Idée de Domination, l'Idée d'État, l'Idée de l'existant) vivent ensemble sur un même niveau, et en se mélangeant ils génèrent la réalité. À l'inverse, selon Aristote, seul un universel concret existe, la *Substance Première*, qui précède toutes les autres. À partir de cette perspective, hiérarchiquement orientée, en identifiant une Substance Première et une hiérarchie de Substances dérivées, on pourrait arriver à construire des priorités d'intervention – objective – selon lesquelles, par exemple, la lutte de classe et donc l'oppression de classe seraient prééminentes par rapport à d'autres, et il serait donc possible d'évaluer la centralité relative de certaines interventions sur la base de ce qu'est la réalité.

Cette interprétation aristotélicienne, présente toutefois de profondes différences avec le contexte spécifique de cette idée de la Domination. D'abord, si la représentation du monde que nous adoptons est liée à notre agir et à notre sensibilité, et non pas à une réalité objective externe que nous décrivons empiriquement, il ne peut pas exister de priorité d'intervention détachée de la sensibilité et de la projectualité individuelle. Ensuite, le concept de domination n'étant qu'une abstraction idéale de la réalité, produite par une sensibilité anarchiste pour alimenter une projectualité anarchiste, celui-ci n'est absolument pas une représentation statique que nous nous donnons sur le monde, mais une réflexion vivante et insérée dans une conception personnelle de la vie et de la réalité. Qui trouverons-nous sur notre chemin, qui saura la comprendre ?

Si nous voulions vraiment chercher un parallèle avec les cosmogonies antiques autres que Platon et Aristote, fils de Socrate et premiers philosophes du pouvoir, mieux vaut alors s'orienter vers les présocratiques et vers les écoles philosophiques comme celle ionienne. En effet, les présocratiques ne cherchaient pas à décrire le monde et à développer des représentations du cosmos qui soient dialectiques ou physiques/mécaniques, mais ils utilisaient plutôt une poétique de la nature et du monde. Une description non scientifique ou l'observateur tient

encore un rôle important pour expliquer la causalité et la nature de la réalité.

Dans ces représentations, l'être humain n'est pas encore quelque chose de séparé, un problème en soi, mais c'était une partie et un élément de la nature même. Les principes mêmes qui expliquent la nature du monde physique sont celles qui expliquent aussi l'être humain. La recherche concernant ces principes vise à retracer et à reconnaître, au-delà des apparences multiples et perpétuellement changeantes, l'unité qui fait de la nature un monde et non pas une simple juxtaposition d'éléments : quel est donc, se demande les présocratiques, la *substance* qui, en constituant l'être, l'unifie et en régit le devenir ? Qu'est-ce qui permet au monde d'être quelque chose de plus que la simple juxtaposition d'éléments impurs ? Cette *substance* c'est la matière dont toutes les choses sont composées, mais c'est aussi la *force* expliquant la forme qu'elles prennent et la raison de leur perpétuelle transformation. La *substance* est l'origine du monde, mais c'est surtout le principe qui ordonne, c'est-à-dire celui qui rend intelligible et ramène à l'unité la multiplicité et le changement, qui semble autrement si difficile à considérer d'une manière unitaire.

Comme pour l'agir anarchiste, la représentation du monde et le développement de la projectualité révolutionnaire ne sont pas quelque chose de définitivement et d'objectivement établi, et ce ne sont absolument pas quelque chose qui ne prend pas en compte la transformation perpétuelle de ce qui nous entoure. Ainsi l'étude du monde imaginée par l'école ionienne n'a aucune prétention à l'objectivité étant donné que l'enquêteur, en reconnaissant le monde comme autre que *soi*, recherche et reconnaît à la fois son *soi* comme un *Je* – et vice versa. L'unité des phénomènes externes doit donc aussi être recherchée dans la vie même et dans le rapport avec les autres êtres humains : si nous supposons une *Substance Première* qui ordonne le monde dans lequel nous vivons, celle-ci nous imprégnera et nous transformera nous aussi, ainsi que notre manière de vivre et de nous relationner. Et c'est justement dans le fait de se rendre compte que cette *Substance Première* régit notre vie, que nous pouvons essayer de pressentir ce qui régit ce qui nous entoure, ce qui est hors de nous : la recherche orientée vers le monde extérieur est toujours reliée avec la recherche dirigée vers le monde intérieur. Voilà pourquoi, en ce qui concerne l'agir, l'idée d'un monde ne peut pas se cristalliser : dans l'agir, nous nous transformons, nous percevons de manière différente notre rapport avec les autres ainsi que nous-mêmes, et par conséquent nous comprenons de manière différente la *substance* qui, unifiant le

monde, nous imprègne à notre tour. D'ailleurs, c'est justement Héraclite, affirmant s'être d'abord cherché lui-même, qui unifiait le problème du *Je* avec le problème du monde extérieur.

ARCHÉ ET ANARCHIE

À partir d'Anaximandre, réfléchissons donc à la relation qui existe entre l'observation du monde et l'action sur le monde. Si ce philosophe recherchait l'essence intime du monde, l'origine même des choses, quant à nous, dans une perspective de destruction nous devons plutôt nous interroger sur la nature de l'oppression et sur la manière dont elle s'approfondit et façonne la réalité. Ce qui nous intéresse c'est donc une méthode, une approche de la réalité, une manière de concevoir l'enquête et la recherche d'une vérité subjective sur le monde plutôt qu'un *corpus* déterminé de connaissances et d'assertions sur le réel et sur ce que le monde *est* ontologiquement.

On pourrait imaginer l'*archè*, le principe duquel naissent les domaines particuliers de la Domination, comme la logique quantitative, la logique de l'accumulation. Et c'est une logique de la qualité, de l'unicité, qui s'oppose à celle-ci. La logique quantitative n'a en elle ni distinction ni détermination : ce n'est que plus tard qu'elle prend les caractéristiques propres à la Domination, qu'elle précise et détermine : c'est en effet dans sa mise en contexte que nous pouvons, à partir d'une logique quantitative indéterminée, distinguer dans leurs spécificités une organisation politique de l'existence qui se fait État, un mode de production qui se fait capitaliste ou un discours à propos de la possibilité de transformer le monde qui se constitue en Système Technique.

Cette logique quantitative, qui se précise et se fait monde, est dans tous les cas en dehors et au-delà de ce qu'elle modifie et qu'elle gouverne, c'est-à-dire les objets du réel : cette logique en est distincte et le transcende car elle ne fait pas partie de la description de l'origine du monde mais fait partie de la description de comment le monde s'organise. La profondeur avec laquelle cette logique parvient à transformer et à influencer la vie des individus est variable, et il est possible de la relier à la forme de la domination qu'elle arrive à assumer de manière différente dans l'espace-temps : nous sommes face à la domination formelle, réelle ou matérielle, en fonction de combien celle-ci est profonde et capable de transformer, voire de recréer elle-même le monde. En effet, jusque-là simple force organisatrice et façonneuse, la dimension quantitative pré-

tend devenir, dans la domination matérielle, une force ontologique capable de recréer elle-même la matérialité du monde.

LE VIRUS DE LA DOMINATION MATÉRIELLE

En revenant au problème de la contemporanéité et des transformations que nous voyons arriver autour de nous, une réflexion que nous devrions nous poser c'est celle qui concerne le *quoi* et le *pourquoi* du changement. Dans quel domaine de notre vie avons-nous vu un accroissement de la dépendance, par exemple, au Système Technique ? Pratiquement tous. Au cours des derniers mois, chaque rapport social s'est déroulé dans sa quasi-totalité à travers un moyen technique. La protestation existe car il y a des plateformes informatiques qui l'hébergent, et la présence de corps dans la rue, même si leur intention est de protester « civilement », inspire la terreur et l'indignation pour l'unique et seule raison que cette présence viole le précepte sanitaire de la distanciation sociale et de l'interdiction de se rassembler. Comme si l'hygiène des idées défendue par les fascismes, par les inquisitions et par les juntes militaires, et l'hygiène des corps, démocratique et progressiste, n'avait pas un noyau commun. Dans celles-ci, la prétention du contrôle et de la sélection absolue de ce qui est bon et de ce qui est mauvais – que ce soit une pensée, un micro-organisme ou un virus – guide les choix législatifs et répressifs. Certes, nos habitudes changent, le smartphone sera toujours plus indispensable pour la vie sociale, le couvre-feu est désormais une restriction de la liberté comme une autre, supportable pour le bien commun. L'idéologie sanitaire dominante a ainsi envahi en profondeur les corps et les esprits, véritable masque sur nos bouches limitant l'expression indicible de nos pensées, et même la soi-disant critique radicale a accepté et reproduite, *in toto* ou en partie, la ritournelle du pouvoir, ou alors elle s'est faite entraîner sur son terrain discursif. Dans un monde où la conscience est assoupie pour ne pas devenir folle face au caractère monolithique de ce qui existe et à sa justification logique, chercher à se rendre compréhensible à tout prix implique souvent de brader sa perspective. Mais sommes-nous vraiment sûrs qu'il en est forcément ainsi, ou bien cette fausse perspective est due au fait que nous sous-évaluons le fait qu'il existe encore quelqu'un d'intéressé à nous écouter, et que nous percevons combien il est fatigant, avec ce que nous avons aujourd'hui à disposition, d'affirmer et de construire une pensée singulière complètement autre ? Le salut est en nous, non pas dans le pouvoir et dans ses solutions ; car le salut devrait être, du moins pour ceux qui soutiennent l'idée d'une révolte radicale contre ce monde, dans

la vision qualitative et non pas quantitative de la vie. Au contraire, tout le rapport avec le corps et avec son existence est mené vers une vision complètement opposée de l'existence.

En effet, notre corps est lui aussi en train de subir une nouvelle forme de domination, à partir du moment où, pour certains des principaux vaccins utilisés en Europe, la tentative de créer une réponse immunitaire « adéquate » se base sur une

Comment transformer, face à la sagesse apparente et à l'accumulation rance et poussiéreuse des connaissances, le savoir et l'intelligence ? Comment les reverser dans les pensées et dans les actions, en vivant une vie d'éveil et non pas un sommeil de la conscience ?

technique d'ingénierie génétique impliquant le fait que nos cellules, après avoir reçu les instructions précises directement de l'industrie (m-RNA synthétique), produisent les particules contre lesquelles s'immuniser : la domination matérielle.

Comparé à la variole de Jenner, recueillie dans les pustules infectées des animaux et directement injectée, ou presque, il y a une très nette différence dans la manière selon laquelle est menée la pratique médicale. Ce que les plants de maïs OGM subissaient jusqu'à quelques années auparavant, c'est-à-dire être « programmés » pour fournir un rendement et des caractéristiques désirables, ils le font désormais faire directement à nos corps : des protéines sont inventées sur le papier pour chercher à provoquer une réaction immunitaire spécifique. Avant novembre 2020, aucune utilisation sur les êtres humains de vaccin, de médicament et de plateforme technologique à mRNA n'avait jamais été approuvée, et avant 2020, le m-RNA n'était considéré que comme une hypothèse théorique ou expérimentale pour l'être humain. Cette technique d'intervention radicale sur le corps sera désormais massivement appliquée.

Interférer avec les processus cellulaires n'est pas tellement un problème pour la santé, c'est plutôt un problème parce que cela crée un précédent en ce qui concerne la possibilité d'intervenir directe-

ment et artificiellement sur la duplication cellulaire et sur la synthèse protéinique humaine. Entretemps, fin janvier 2021, un appel à cartographier les différentes formes tumorales est lancé dans la revue Nature : « *Les technologies dont nous disposons, de l'editing du génome grâce à la technologie Crisp-Cas9 jusqu'à l'informatique, rendent finalement ce défi possible* ». Alors que les estimations soutiennent que le marché de la Crisp approchera les 10 milliards de dollars par an en 2030 (à l'heure actuelle, ils ne dépassent pas les 850 millions), et alors que grâce à elle les premières thérapies génétiques anti-âge commercialisables sont déjà étudiées, tout l'étonnement et la problématisation éthique qui eut lieu en novembre 2018 au sujet de cette technique, quand sont nées en Chine les deux premières filles à l'ADN modifié artificiellement, ne sont qu'un lointain souvenir.

Le développement des techniques d'editing génétique humain, et plus généralement l'objectif d'interférer toujours plus profondément avec l'organisme cellulaire de tous les organismes vivants, est l'élément qui au cours de cette pandémie (et d'autres récentes, si l'on pense au fait que pour combattre le virus Zika, des millions et des millions de moustiques génétiquement modifiés ont été lâchés dans la nature,) est peut-être en train de marquer la profonde discontinuité des formes de la domination, bien au-delà de la question de la 5G et du développement numérique de la société et/ou du mode de production.

L'ÊTRE EST LA MESURE DE TOUTES CHOSES

Héraclite, le dernier représentant de l'école ionienne selon la périodisation philosophique communément admise, en plus d'avoir construit sa représentation du monde, s'interrogeait sur le sens à lui attribuer dans la vie. Comment transformer, face à la sagesse apparente et à l'accumulation rance et poussiéreuse des connaissances, le savoir et l'intelligence ? Comment les reverser dans les pensées et dans les actions, en vivant une vie d'éveil et non pas un sommeil de la conscience ? Comment agir sur l'unité du monde que l'on arrive à cerner avec notre observation ? Il suffit de penser qu'au cours des dernières semaines, les premiers embryons humains totalement artificiels ont été produits. Face à quel scénario nous trouvons-nous ?

Il faut enquêter sur soi-même, comme Héraclite avait l'habitude de l'affirmer. Car c'est à partir de comment nous nous percevons que nous pouvons comprendre le monde : la recherche menée sur le monde naturel est conditionnée par la clarté que

nous pouvons atteindre concernant notre être. Cela signifie bien sûr se connaître, comprendre comment on est fait, mais certainement pas se limiter à la recherche intérieure, à l'autoanalyse, à l'élévation ascétique de son être et de son existence. La recherche intérieure, la découverte de l'élan vers l'agir – la source de notre sensibilité –, est le point de départ d'où se projeter à l'assaut du monde extérieur : le connaître et, en le connaissant, le transformer.

Une autre condition pour pouvoir enquêter sur le monde, c'est effectivement de comprendre que la recherche sur le monde ne peut pas faire abstraction de la communication et de la réflexion à propos de ce qui nous lie aux autres êtres humains : s'ouvrir, à travers la recherche, à la communication interindividuelle qui nous permet de nous représenter l'unité du monde ou de nous enfermer dans notre pensée isolée, dans un monde fictif, auto-évident et récursif sans aucune tentative de se relationner avec les autres.

De la recherche sur soi-même au rapport avec les autres, la pensée s'enrichit et s'unit à l'action, en transformant notre *ethos* et notre manière d'exister. Après avoir pensé le monde, et nous être persuadé de l'avoir compris, la recherche ne peut que se transformer en action, et en se transformant en recherche ultérieure, l'action nous interroge en nous demandant si nous agissons en conformité avec ce que nous pensons du monde, ou bien sur la base des intérêts particuliers qui n'ont qu'un lointain reflet de notre idée.

ANARCHISME ET ORGANISATION

Au moment où l'on veut sortir de son cocon, voilà que se présente le problème atavique. Comment se relationner avec les autres individus ? Si l'on prétend à une cohérence entre les moyens et les fins, par exemple si l'on considère que pour détruire le pouvoir, il faut refuser de s'organiser hiérarchiquement, nous devons forcément nous interroger au sujet de l'organisation. Et il serait bien superficiel de penser que le refus de l'organisation n'est pas un choix organisationnel précis. Il serait d'autant plus absurde de penser que ce qui meut la

réflexion sur l'affinité ou sur les noyaux de base, c'est la recherche d'une plus grande efficacité. L'affinité est l'exact opposé de l'efficacité. Elle est bien trop sélective et excluante. Elle ne laisse pas la possibilité de faire marche arrière. Elle brûle les rapports en laissant les cendres derrière elle. Il serait sûrement plus facile et plus simple de s'organiser sur la base de l'efficacité, du calcul, de la capacité à influencer les masses : des années et des années de sociologie et d'expérience d'assujettissement de la volonté individuelle se présenteraient à nous. L'histoire humaine dans son entier serait un livre ouvert d'où tirer des suggestions et des leçons. Mais la qualité doit se contenter des entrefilets moqueurs écrits par les vainqueurs, par les tranches de liberté arrachées de force au pouvoir.

Nous avons une énorme gamme de possibilités relationnelles à explorer. Et il ne s'agit toujours pas de trouver la forme organisationnelle du moment qui soit la plus efficace, mais de se demander comment la Domination est en train de nous changer, comment elle est en train de limiter notre conception de l'existence, et par conséquent comment nous pouvons donc être avec d'autres personnes sans reproduire des hiérarchies et des pouvoirs.

Les seuls qui peuvent s'extraire du débat sur l'organisation sont ceux qui décident de ne s'organiser avec aucun autre individu. Pourtant, même ce choix est de fait, *en soi*, un choix organisationnel. De l'écriture d'une revue à l'attaque d'une structure de la Domination, la question de la relation avec les autres se pose de manière prépondérante. Elle est même souvent plus importante que les questions strictement pratiques ou que la raison pour laquelle on veut faire des choses ensemble : la fin ne justifie pas les moyens.

Bien sûr, le sujet peut effrayer. Dans notre esprit, l'organisation va de pair avec des concepts comme le pouvoir, le parti, la limitation de l'initiative individuelle. Pourtant, dans les faits, c'est précisément en discutant d'organisation, c'est-à-dire de comment

[...] il ne s'agit toujours pas de trouver la forme organisationnelle du moment qui soit la plus efficace, mais de se demander comment la Domination est en train de nous changer, comment elle est en train de limiter notre conception de l'existence

nous nous relationnons aux autres, que nous pouvons chercher à ne pas reproduire certaines dynamiques. Et si nous nous retrouvons par la suite entraînés dans des organisations de synthèses déguisées, que nous confondons l'amitié

et l'affinité, et que nous nous retrouvons à exprimer notre tension anarchiste exclusivement au bar, cela peut aussi dépendre des personnes que nous décidons d'avoir comme complices. D'ailleurs, autrefois on disait même qu'il valait mieux être seuls que mal accompagnés.

ANTI-HEGEL : CONTRE LA SYNTHÈSE

Comment conclure ces notes ? Quel est le sens des débats, des critiques réciproques, de l'exposition des différents points de vue ? Sûrement la recherche de la clarté avec soi-même, et la révision critique permanente de sa pensée. Une analyse anti-réaliste met au centre de sa raison la recherche de ce qui pour l'individu est important pour son agir.

Par ailleurs, la possibilité de l'affinité naît justement du fait d'affronter les questions, de les fouiller, d'en discuter, de comprendre les approches de l'autre face à ce qui arrive. L'affinité ne saurait être réduite à une simple convergence d'idées ou de manières de faire, mais c'est une idée en armes, une idée qui brûle d'impatience d'être approfondie et explorée.

Car au fond, nous savons que c'est le conflit, l'opposition entre les choses et entre les individus, qui fait tourner le monde. Quantité et qualité s'opposent et donnent lieu à la vie, sans qu'aucun des deux concepts ne puisse simplement et définitivement disparaître, et être ainsi simplement et définitivement dépassé. Sans que l'on ne puisse, d'une manière ou d'une autre, parvenir à une paix éternelle où la synthèse comporterait la fin de l'univers :

toutes les choses seraient annulées dans l'homogénéité de l'identique. La tension est le rapport qui existe entre les choses opposées, entre ce qui n'est pas irréductible à une unicité et qui s'affronte avec l'opposé pour exister. Voilà le fleuve de la lutte perpétuelle en devenir permanent, et qui ne peut pas nous offrir de points de repère fixes. Nous devons toujours redécouvrir ce que nous sommes. Nous ne sommes pas au bord du fleuve dans l'attente que le cadavre de l'ennemi passe paisiblement entre les nénuphars. Nous vivons dans les rapides de la vie, entre les rochers pointus et les tourbillons qui nous entraînent au fond en un clin d'œil.

Voilà pourquoi il faut donc trouver la force de l'utopie, la force d'un monde qui ne peut pas être la conclusion du conflit, une vision eschatologique, la fin de la douleur et de la mort. En même temps, la connaissance de l'impossibilité de la pacification des conflits ne peut pas nous faire abandonner la perspective de l'ouverture vers les autres, de la recherche de l'affinité, ou la notion fondamentale d'après laquelle notre liberté individuelle n'est rien si elle n'est pas augmentée par la liberté de ceux qui nous entourent. Dans ce sens, bien que les temps soient difficiles, on ne peut pas arrêter de donner de la force à une pensée et à une action radicalement opposée à ce monde. Et s'interroger sur l'époque peut être une manière comme une autre de commencer à le faire.

Traduit de l'italien, paru dans *Chrysaora*,
n° 1, février 2021

LA PROXIMITÉ EN PÉRIODE D'ÉPIDÉMIE

Le désormais célèbre « TED Talk » de Bill Gates de 2015 – comme d'autres interventions du *tycoon* de l'informatique –, véritable source de plaisir et de souffrance pour tous ceux qui voient dans l'épidémie du virus Sars-Cov2 (ou du moins dans sa gestion) un véritable complot tramé par les oligarchies capitalistes mondiales, mérite quelques réflexions, ne serait-ce que pour son caractère indubitablement prophétique (au sens d'anticipateur). Dans cette conférence, non seulement Gates prévoyait que la population et l'économie mondiale seraient mises à genoux par la propagation d'une grippe respiratoire, mais il préconisait et « suggérait » exactement les mêmes instruments que ceux avec lesquels les différents gouvernements l'affrontent actuellement : du traçage technologique des contacts aux vaccins, en passant par une synergie toujours plus étroite entre le monde médical et celui militaire. Si en 2005 déjà, à l'occasion de la grippe aviaire, l'Organisation Mondiale de la Santé (dont la *Melinda and Bill Gates Foundation* est actuellement le principal financeur) prophétisait un scénario très proche du scénario actuel, dans un post d'avril 2020 (analysé par Bianca Bonavita dans le récent ouvrage *Bill Gates et la nemesis techno-médiacale*) le patron de Microsoft en arrive à une véritable mise au pas de l'agenda politico-sanitaire aux gouvernements, mettant cette fois comme premier point un radical « changement de nos habitudes ». Si tout cela ne suffisait pas, en 2019 l'Université John Hopkins a organisé une simulation de l'épidémie – évidemment avec l'intervention de virologues et épidémiologistes – financée par la même fondation et intitulée « Événement 201 ».

Si de telles anticipations sont inquiétantes – et devraient être écoutées avec la juste dose de consternation –, ce n'est pas pour cela que nous devons nous laisser aller à la linéarité mécanique d'un certain « complotisme » (une expression qui réunit des positions différentes, parfois plutôt lucides et d'autrefois tout simplement délirantes, mais ayant toutes en commun de déplacer plus ou moins le centre du raisonnement des rapports sociaux aux manœuvres d'une caste de crapules). Ceux qui possèdent le pouvoir politique et économique détiennent malheureusement aussi une grande partie du « cerveau social », y compris des myriades d'experts salariés capables aussi bien d'anticiper des scénarios dramatiques que d'éla-

borer promptement les solutions (et de les présenter comme incontestables). Etant données les conditions sociales et les instruments matériels et humains pour les interpréter, il n'est pas trop difficile ni de prévoir les événements, ni d'imaginer toutes les conséquences.

De ce point de vue, le Covid19 apparaît comme la *tempête parfaite* qui s'annonçait depuis longtemps, chargée des nuages les plus sombres. Un virus *pas suffisamment mortel* pour pouvoir être, pour le dire ainsi, ignoré (« si l'on ne peut rien y faire, mieux vaut continuer à vivre comme avant, jusqu'à ce que l'on trouve une solution »), mais suffisamment *léthal et surtout très contagieux* pour justifier cet état d'urgence que nous nous trouvons tous à subir malgré nous. Non seulement le capitalisme, à travers ses innombrables dévastations (de la déforestation aux élevages intensifs, en passant par l'ingénierie génétique), ses métropoles bondées, sa production *just-in-time* et ses déplacements *last minute* d'un bout à l'autre du monde, provoque et provoquera toujours plus le saut d'espèces de virus et de bactéries, et la propagation de maladies (comme nous le montre l'abattage récent, dans les cages d'animaux à fourrures au Danemark, de 17 millions de visons contaminés par une forme de Sars-Cov2 déjà mutée) ; mais les rapports sociaux actuels, avec leur logique de profit toujours plus excessive, se montrent même incapables de contenir et d'affronter une menace somme toute banale. Fondant à l'improviste sur notre société, le coronavirus en a révélé une multiplicité d'aspects. Si dans le fond, suite à des décennies d'abondance consumériste, un rapport différent à la douleur et une immense peur de la mort apparaît (dans le contexte d'un fondé dévasté par la Première Guerre mondiale, la grippe espagnole, bien plus meurtrière, ne provoqua absolument pas la fièvre sécuritaire que nous vivons ces derniers mois), ce qui ressort en premier plan c'est l'inefficacité et le caractère dément du système sanitaire de la moitié du globe (et en premier lieu, contrairement aux « fastes » du passé, de notre vieille Europe). Alors que le démantèlement de la santé ambulatoire et de proximité, menée au bénéfice des cliniques privées (le cas de la Lombardie faisant figure d'exemple), a empêché un traçage opportun (et non technologique) des contaminations et une extinction tout aussi opportune des foyers (pour lesquels des médecins de base

auraient été largement plus efficaces que n'importe quelle *app* futuriste), les coupures budgétaires dans le domaine de la santé ont entraîné un manque dramatique non seulement des machines pour les thérapies intensives et sub-intensives, mais aussi de médecins et de lits en général. En effet, en Italie, les places de lit à l'hôpital sont passées de 8 pour 100 personnes dans les années quatre-vingt-dix à 3,1 aujourd'hui. Alors que l'Espagne se situe environ au même niveau, la Grande-Bretagne en dispose d'encore moins (2,5) et la France n'atteint pas les 6. Le seul pays européen qui en maintient encore 8 est l'Allemagne, et ce n'est pas un hasard si face à un nombre à peine inférieur de malades du Covid que dans notre péninsule, on a enregistré moins d'un tiers des décès survenus en Italie. Encore insatisfaite de cette hécatombe, dans un document significativement intitulé *Le courage du futur. Italie 2030-2050*, Confindustria¹ exhorte à opérer une coupure supplémentaire dans les prochaines décennies.

Ce sont des données à regarder bien en face. Quelles conclusions pouvons-nous en tirer ?

S'il ne nous est pas permis de nous prononcer sur l'inefficacité *au sens absolu* du capitalisme (puisque celle d'un autre mode de vie reste pour nous un pari sur l'inconnu), il faudrait bien cerner la dynamique sociale qui est mise en lumière par cette inefficacité. Nous vivons dans un monde où le mouvement même du profit finit par déterminer une efficacité *réelle* des techniques totalement inférieure à leur potentialité abstraite. En d'autres termes, en dépit des magnifiques destinées et évolutions promises par le capital à l'humanité (et qu'il fait goûter à sa composante la plus « développée » et privilégiée), nous nous retrouvons à mourir d'une grippe alors qu'*existeraient* – le conditionnel est de rigueur – aussi bien les savoirs que les techniques pour l'affronter : mais ces dernières ne sont pas employées. Cela ressemble un peu – et la comparaison, à mon avis, n'est pas chimérique – à quand des zones entières se sont retrouvées récemment inondées après quelques jours de pluie. Derrière, c'est bien de le rappeler, il y a des décennies de bétonnages immodérés et insouciant du territoire. C'est-à-dire un système entier qui se retrouve à ne même pas savoir affronter un événement climatique banal, alors qu'il développe des technologies toujours plus sophistiquées et que des montagnes d'argent s'accumulent dans les poches de toujours moins d'individus.

Peut-être que, en plus d'être ramené à des projets

¹ Confindustria est l'équivalent italien du MEDEF. (NdT)

d'ingénierie sociale précis – comme nous le suggère le tristement célèbre *Rapport OTAN 2020*, autre exemple de « prophétisme de l'ennemi – l'affrontement militaire et sécuritaire du Covid par les États devrait aussi être lu ainsi : non seulement comme le produit d'une classe dominante qui a tout intérêt à résoudre chaque question avec le poids lourd des soldats, mais aussi d'une organisation sociale qui ne *sait* pas générer autre chose que cela, et d'un capitalisme toujours plus vissé sur lui-même. Quelques esprits lucides (les rédacteurs du site *pungolorosso.wordpress.com*) ont eu bien raison d'affirmer, l'état d'urgence à peine proclamé, que tout le poids de décennies de coupures budgétaires a été déchargé sur la population *sous la forme* d'une militarisation grimpante et d'un contrôle socio-policiers. C'est un poids qui nous tombe dessus chaque fois que l'on nous demande de présenter nos papiers d'identité, et auquel nous devrions penser quand nous remplissons l'énième auto-certification (en plus de le considérer avec rage si nous finissons à l'hôpital à cause du Covid, ou si nous sommes contaminés alors que nous nous rendons à l'hôpital pour une autre raison, ou si un rendez-vous médical tout aussi important est reporté parce que les services sont au bord de l'effondrement). Relever cela semble utile, avant tout pour dénoncer combien la gestion militaire de l'épidémie est à la fois autant une conséquence de dynamiques purement capitalistes qu'un *choix* politique en parfaite continuité avec ces dernières ; et puis, en second lieu, pour nous trouver prêt à intervenir quand ces problèmes finiront par éclater. Si les médecins, les infirmiers ou les malades commençaient à s'organiser pour présenter à ces Messieurs leurs responsabilités, par exemple, aurions-nous des propositions radicales à avancer et avec lesquelles prendre part à ces conflits ? Que ferons-nous et que dirons-nous si les protestations d'étudiants et de professeurs contre l'éducation à distance augmentent en étendue et en intensité ? L'absence ou bien la faiblesse de ces luttes purement revendicatives (et absolument pas subversives) nous montre à quel point les exploités sont actuellement mis au coin. Pour sortir de ce coin, l'exercice de l'intelligence critique, rien qu'avec la formulation de quelques *jugements de fait*, est vraiment le minimum. Pensons par exemple au fait que le virus se propage énormément – sinon principalement – à l'intérieur des transports publics bondés. Le fait que pour limiter la contagion, un plus grand nombre d'autobus et de train serait bien plus utile qu'un plus grand nombre de flics et de militaires, est une banalité qui n'est cependant dite par *personne*. Par ailleurs, aucune proposition n'est possible – ni théorique ni pratique, ni réformiste ni radicale – si l'on ne brise pas la *propagande de la peur et du chantage morale* qui, tandis qu'elle paralyse toute capacité de raisonner

(même dans les sphères subversives), est en train de mettre hors-jeu toute possibilité de protester. Il s'agit, à mon avis, de repartir de là, et de pousser afin que les raisons et les pratiques s'aiguisent en chemin.

La *responsabilité collective* avec laquelle ils nous ont martelés ces derniers mois, avec laquelle on justifie une mesure *militaire* comme le couvre-feu, avec laquelle on cherche à empêcher les rassemblements (et donc aussi bien la « socialité » que les protestations) et au nom de laquelle nous devrions carrément éviter les baisers et les enlâçades, est la forme et le point idéologique d'un capitalisme qui veut nous faire payer (au sens financier aussi, mais surtout en termes de *raisons de vivre*) la catastrophe qu'il a provoquée. Et c'est aussi ainsi qu'il tente de nous amener bien en rangs vers son « saut d'espèces » : le monde à *distance* informatique dans lequel un dispositif technologique est toujours placé entre deux individus ; et dans lequel l'interaction en face-à-face est strictement limitée à ce qui est considéré *nécessaire* (nécessaire, bien entendu, aux exigences du capital). Le « confinement du temps libre » auxquels nous sommes actuellement soumis est aujourd'hui l'emblème d'une logique qui nous contraint à risquer notre santé pour travailler, alors que l'on nous interdit de faire ce que nous voulons de nous-même et du temps que nous ne dédions pas à notre simple reproduction. Si, au nom du profit, tout ce que l'État pourrait réellement faire pour limiter l'épidémie n'est pas réalisé, tout ce que l'on peut faire pour poursuivre la production est transformé en un impératif, tandis qu'il n'y a aucune place pour tout ce qui procure du plaisir et du sens à l'existence. Ceux qui ont de l'argent pour se payer le temps de non-reproduction devront se contenter de son ersatz *digital*.

Alors que cette distinction purement économique entre ce qui est *nécessaire* et ce qui est *sacrifiable* atteint des niveaux grotesques, et que l'on prépare un Noël dans lequel – comme l'a explicitement théorisé ce culotté de Conte – la consommation est encouragée tandis qu'en parallèle chaque rencontre est interdite, toujours plus de personnes commencent à flairer la tromperie et à exprimer un certain ras-le-bol. En effet, en plus des affrontements dans les villes à la fin octobre, la ministre de l'intérieur Lamorgese a compté près de 700 manifestations protestataires depuis le début de

l'état d'urgence. L'impression générale c'est qu'une rage, peinant à trouver ses propres raisons, risque non seulement de se répandre dans un fatras de demandes hétérogènes, et de s'épuiser dans des flammes improvisées, mais surtout de rester loin d'*effleurer* l'enjeu authentique. C'est un paradoxe qui nous pousse à constater ceci : ceux qui saisissent la portée de la transformation en cours sont précisément ceux qui l'interprètent de la manière la plus déformée, à savoir certains « complotistes » qui, alors qu'ils saisissent le lien entre saut technologique et contrôle social, le ramènent dans les schémas d'une propagande toxique principalement apprise *par internet* ; et ils sont de plus en plus souvent organisés – d'une manière tout sauf casuelle – par des fascistes. Si certains ne s'en sont pas rendu compte, en parallèle aux manifestations

des prétendus « no mask » ou d'un mouvement comme *Qanon*, des chaînes, des sites et des blogs sont en train de pousser comme des champignons. Sur ceux-ci, une critique même correcte et profonde du « monde 5G » peut carrément se trouver à côté de théories racistes comme celles de Piano Kalergi, ou de l'éloge fantasmagorique d'un Trump présenté comme « ennemi du système ». À bien y penser, ce mélange est un danger énorme. Dans cette phase historique, nous risquons entre autres que naisse une *parodie réactionnaire de la révolution* – ce qu'a été historiquement le fascisme – *en absence d'un mouvement révolutionnaire*. Prenons aussi en compte le fait que la gestion de l'épidémie, avec le saut technologique dont elle n'est pas séparable, est en train de frapper, voire de saper, justement ces capitalistes de petits et moyens cabotages – « petit-bourgeois », pour le dire à l'ancienne – qui sont depuis toujours la classe d'élection des fascistes. Comme l'écrivait Simone Weil en 1934 : « *les classes moyennes ne sont séduites par la révolution que quand elle est évoquée, à des fins démagogiques, par des apprentis dictateurs* ». Voilà pourquoi il est si important de comprendre le virage technologique en acte sans céder et en restant fermes face à des diétrologies indémontrables (attribuant tour à tour la faute aux « chinois », aux « américains », aux « français » et, dans le cas de *QAnon*, entre les lignes mais pas trop, aux immanquables « juifs »...). L'unique moyen pour déjouer ces scénarios cauchemardesques – de la « Matrix » du capital à la naissance d'une *fausse opposition fasciste* – c'est de chercher à faire un pas plus loin et à mordre le cœur du problème, prenant en compte le rapport entre

Dans cette phase historique, nous risquons entre autres que naisse une parodie réactionnaire de la révolution – ce qu'a été historiquement le fascisme – en absence d'un mouvement révolutionnaire.

besoins matériels et tension vers la liberté. S'il y a eu des manifestations dès la fin du « premier confinement », la rage n'a explosé que quand la « dictature sanitaire » a trouvé une première accointance avec la matérialité du réel. Le fait que Naples se soit révoltée à partir d'une mobilisation des commerçants, *mais que ce soient des centaines de jeunes prolétaires qui aient lancé les affrontements*, nous indique aussi bien qui prend l'initiative, et qui peut faire la différence. Si nous voulons que l'initiative soit prise par notre classe, nous devons renouer à

Si nous n'affirmons pas notre autonomie non seulement concernant quoi faire, mais aussi comment le faire, nous finirons par être assujettis par l'État jusque dans nos mouvements les plus intimes et, attention, pour une durée indéfinie.

notre manière le fil entre besoins et liberté, déterminant de manière autonome pour quoi vivre et pour quoi *risquer* de mourir. On peut et *on doit* se refuser d'aller travailler quand on risque d'être c o n t a m i n é , n'en déplaise au patron et au petit patron qui veut rester

ouvert en risquant la peau des autres ; on peut et *on doit* descendre dans la rue, si l'on ne veut pas que ce soit le capital qui écrive le scénario de notre histoire. Au-delà du courage physique, toujours nécessaire pour donner corps à n'importe quelle tension vers le changement, il s'agit de se doter d'un paquet de courage intellectuel et moral. Que voulons-nous dire par là ?

Depuis le début de l'état d'urgence, c'est avec plaisir que j'ai remarqué que parmi les compagnons et compagnonnes que je fréquente – « dans notre milieu », pour le dire ainsi – assez peu de choses ont changé au niveau des attitudes et des comportements quotidiens : malgré la peur – plus à cause du sort des autres que du sien –, on continue à s'échanger plus ou moins comme avant des bisous et des accolades, des bouteilles et des joints (pour ne rien dire de la juste allergie aux contrôles et aux uniformes). Pour certains, cela pourrait être d'une légèreté aveugle ; pour moi, c'est le refus instinctif de renoncer à ce qui fait de nous des humains et rend la vie digne d'être vécue. Il s'agit de donner à ce refus ses raisons, de le préciser et de le remplir de contenu, gardant à l'esprit que nous ne sommes pas les seuls à le ressentir et que le manifester ne signifie pas forcément être « négationnistes », ni éviter toute précaution et attention. Il s'agit aussi

de penser un concept de responsabilité différent, et de trouver un équilibre.

Si nous partons du présupposé que nous devons nous rencontrer et interagir pour survivre – en tout cas tant que nous ne serons pas réduits à des « cerveaux enfermés dans un bocal » pour le dire avec Orwell –, il n'existe par conséquent pas de précaution qui puisse *dans l'absolu* nous protéger et protéger les autres de la contagion ; tandis que d'un autre côté n'importe quelle précaution que nous adoptons correspond à une renonciation précise, dont la portée pourrait s'avérer à terme bien plus grave et importante que ce que nous imaginons actuellement. Prenons simplement la question du masque, désormais devenu le « symbole » de la nouvelle ère, à propos duquel se divisent régulièrement les « préoccupés » et les « excédés ». S'il s'agit au fond d'une banale protection sanitaire qui, en limitant la charge virale avec laquelle on rentre en contact, pourrait être judicieusement utilisée dans certaines situations, il faut aussi avouer que le masque est gênant (bien que léger), en plus d'être une limitation sensorielle. Quand on le porte, le simple fait de se parler, et de ne pas pouvoir voir l'expression du visage de l'interlocuteur, *n'est pas la même chose*. Laissons de côté ce que cela signifierait d'être conséquent avec son port permanent, et rester toujours à distance avec le visage couvert alors que nous sommes en compagnie de personnes que nous apprécions et que nous aimons ; ou encore sa détestable imposition même à l'air libre (imposition qui devient permanente) avec son lot de discipline sociale et policière. Si par peur de la contagion – et je parle surtout de la peur de contaminer *les autres* – nous reproduisons de manière acritique certaines restrictions (par ailleurs impossibles à observer à la lettre), alors ces restrictions n'auront aucune limite. Pour être conséquent, nous devrions renoncer à lutter, à aller à la mer en compagnie, à faire la fête, à aimer (*mais aussi* à travailler ? À prendre l'autobus ? À aller à l'école ?). Si nous n'affirmons pas notre autonomie non seulement concernant *quoi* faire, mais aussi *comment* le faire, nous finirons par être assujettis par l'État jusque dans nos mouvements les plus intimes et, attention, *pour une durée indéfinie*. Gardons bien à l'esprit ce dernier aspect : le facteur temps. Si la ligne des différents gouvernements est déjà que la crise durera jusqu'en 2022 et que l'on ne pourra en sortir qu'avec des vaccinations plus ou moins forcées (sur ce sujet aussi nous devrions nous doter de raisonnements, et rapidement), il faut considérer que l'on ne sortira pas indemnes de deux années passées ainsi, que ce soit au niveau social ou émotif (d'après l'Ordre des psychologues italiens, 7 % de la population risquerait actuellement de tomber dans

la dépression, tandis que le nombre de suicides augmente déjà). Il est par ailleurs hautement prévisible que le Covid n'est que la mise en bouche d'une sorte de « siècle viral » : entre les sauts d'espèces et la fonte des glaciers – qui libère dans l'atmosphère des virus et des bactéries enterrés depuis des millénaires – nous allons être confrontés à des milliers de maladies inconnues (selon une recherche commandée par l'ONU, ces dernières pourraient s'élever à 900 000 au cours des prochaines années).

Que faire alors ? Ne prendre aucunes précautions et risquer de contaminer ceux que nous aimons, ou des inconnus ? Ou se répéter, avec une bonne dose de cynisme, que de toute façon seuls les vieux ou les personnes déjà malades meurent (ce qui semble être la ligne des pires réactionnaires, de Trump à Johnson jusqu'à divers membres de la Ligue du Nord chez nous) ? Je crois que la seule réponse possible est un *début* de réponse, à partir duquel commencer à vraiment raisonner : face à un problème si compliqué, quand on ne peut vraiment pas obtenir quelque chose sans renoncer à quelque chose d'autre, *chacun doit tracer sa propre ligne là où il estime que c'est le mieux, à partir de raisonnements*. Il en découle que, quand nous sommes ensemble, nous devons décider où la tracer, selon le principe du consensus. Je ne peux évidemment faire à ce propos que quelques hypothèses, étant donné que ce sont les individus concrètement impliqués qui font la différence. Pour ma part, je ne serais par exemple pas forcément opposé à l'usage du masque, voire à des distances de sécurité, dans le cas de rencontres dans des lieux clos, s'il y a des personnes plus âgées, à la santé déjà compromises ou simplement des personnes plus préoccupées ayant ces exigences. Mais pourquoi s'imposer ces restrictions quand on est à l'air libre, et que chacun peut librement décider de se rapprocher ou de se tenir à distance ? C'est ensuite à chacun de reproduire ces attentions dans des situations analogues. Il va de soi que cela implique un effort individuel non seulement pour expliciter sa « position » – les autres devraient plus ou moins savoir quel est mon comportement, quelles précautions je prends ou ne prend pas – mais aussi une attention pour saisir et respecter les positions d'autrui (personne ne devrait se sentir tenu de justifier ses choix, par exemple de garder une distance ou de porter un masque). Effectivement, nous ne savons pas qui a ou n'a pas certains problèmes de santé, qui est ou qui n'est pas en contact avec des personnes âgées etc ; et personne ne devrait être obligé d'expliquer ses affaires). Je sais très bien que cela ne peut pas limiter la contagion dans l'absolu, mais *rien* ne peut le faire. Pourquoi alors se sentir si « responsables » face à la menace inédite du Covid et ne pas l'être

face à la létalité de tant de comportements plus habituels ? Pour n'en donner qu'un, l'utilisation de l'automobile, comme source d'accidents de la route et de pollution de l'environnement, est peut-être la première cause de mort au monde, et n'y a pas de respect des limites de vitesse ou d'alcoolémie qui nous mettent *totalemment* à l'abri du fait de devenir des assassins. Malgré cela, combien de nous renoncent à l'utiliser ? Et combien rêveraient de décourager les autres de le faire ? Mais on ne peut pas s'en passer, dira-t-on. « C'est la normalité ».

Voilà, la normalité. On a aussi beaucoup parlé de cela, dernièrement. Voyons ça d'un peu plus près.

Il m'est récemment arrivé de voir une émission télévisée sur une protestation dans un restaurant, avec le restaurateur qui refusait de fermer son local et les clients qui refusaient de se lever de tables face à l'intervention de la police. À la fin, entre les sifflements et les cris, les flics s'en vont, les clients continuent à manger et le propriétaire à tenir la caisse. Je peux peut-être m'imaginer ce qui lui passait par la tête (probablement que sa recette et sa survie en occupaient une grande partie), alors que je ne saurais pas dire ce que pouvaient penser les clients : s'ils étaient « négationnistes », subversifs, exaspérés ou simplement je-m'en-foutistes. Mais cette scène m'a laissé échapper un sourire. Quand on dit que « nous ne devons pas revenir à la normalité, parce que la normalité était le problème », il faudrait bien réfléchir à ce que l'on est en train de dire. La « normalité » d'un restaurant est celle d'une entreprise capitaliste qui ne devrait pas exister, comme n'importe quelle autre entreprise capitaliste. Mais dans cet endroit il y avait aussi *une autre* normalité, que les êtres humains vivent depuis l'âge de pierre. Celle de manger coude à coude, et d'être *proches*. La *proximité* est précisément la clé de voûte de toute la situation. La mobilisation nationale du « *andrà tutto bene* », du « nous sommes tous dans le même

La mobilisation nationale du « andrà tutto bene », du « nous sommes tous dans le même bateau », du « distants mais unis », nous connecte en une unité grégaire et policière alors qu'en même temps elle nous isole, nous empêchant aussi bien d'affronter côte à côte une situation de chute des conditions de vie, que de nous opposer aux différents plans de la domination.

bateau », du « distants mais unis », nous *connecte* en une unité grégaire et policière alors qu'en même temps elle nous isole, nous empêchant aussi bien d'affronter côte à côte une situation de chute des conditions de vie, que de nous opposer aux différents plans de la domination. Ce n'est certainement pas un hasard si cette période voit une accélération des principaux projets capitalistes (du TAV au réseau 5G) accompagnée d'une attaque directe de toute forme de sociabilité – avec de nombreux décrets qui permettent aux préfets de clôturer et de militariser selon leur bon vouloir n'importe quelle rue et place. Qui n'a pas encore compris que, désormais, toutes les mesures pour la maîtrise de la propagation du virus se concentrent sur les rassemblements sans permis et sans argent ? Que si pour les petites activités (néanmoins durement touchées) « on trouvera des solutions » (favoriser la livraison à domicile ou pousser tout le monde à s'adapter aux nouvelles horaires), il n'y a aucune pitié pour ceux qui se rencontrent dans la rue ? Nous devons bien cerner le jeu que mène l'État, et commencer à le démasquer, à partir du constat que ces politiques de contrôle n'ont bien sûr par commencées cette année : elles se sont simplement radicalisées. Si contrairement au passé, dans cette phase, il n'hésite pas à sacrifier certains petits intérêts qui étaient autrefois protégés, cela ne veut absolument pas dire que « nous sommes tous dans le même bateau », mais que ceux qui sont réellement en bas vont être frappés avec encore plus de férocité. Il est évident que la contre-attaque face à cet assaut capitaliste sans précédents ne pourra que commencer depuis des lieux où on recommencera à être proches, sans nous faire engluier dans des règles que nous n'avons pas librement établies et en faisant bien attention à la *qualité* des accords que nous prenons (accords qui ne sont pas du tout un cadre extérieur aux luttes, mais un enjeu terriblement central). Si dans tout cela une logique de la *responsabilité individuelle*, du respect mutuel et du libre accord, pourrait être le fil d'Ariane qui nous mènera hors du labyrinthe, celle de la *responsabilité collective* est justement le labyrinthe qu'ils ont construit autour de nous. Que certains compagnons et compagnonnes réfléchissent donc bien, avant de prêcher cette logique paranoïaque, de la reproduire ou de la mordre comme à un hameçon dans diverses mesures. D'un côté il y a le Covid, à savoir un des nombreux malheurs (et loin d'être le plus grave)

Si dans tout cela une logique de la responsabilité individuelle, du respect mutuel et du libre accord, pourrait être le fil d'Ariane qui nous mènera hors du labyrinthe, celle de la responsabilité collective est justement le labyrinthe qu'ils ont construit autour de nous.

provoqué par le capitalisme, avec lequel on peut cohabiter tant bien que mal (évidemment plutôt mal que bien). De l'autre côté il y a l'appareillage d'une vie littéralement *invivable*. Le vol de nos données, le passage à un travail dirigé par des algorithmes, la virtualisation de l'argent, la traçabilité permanente ; enfin la *rentabilisation* du moindre instant de l'existence – ce que Shoshana Zuboff résume dans la formule de *capitalisme de la surveillance* – ne font qu'un avec la mise en place d'un monde où se rencontrer devient un acte criminel.

Observons comment la propagation du virus est gérée par l'État et tentons de mettre en relation les deux choses. Passé le premier *confinement* total, les gouvernements sont maintenant en train de faire passer un modèle selon lequel un peu plus ou un peu moins de liberté nous est concédée selon la courbe des contagions. Un modèle qui fonctionne comme un pendule, dont les tintements passent alternativement d'un *c'est entièrement de votre faute* quand les contaminations grimpent, à un *c'est grâce aux mesures prises* quand elles chutent. Comment ne pas en voir tout le ridicule ? Pensons-nous réellement que se voir avant ou après dix heures du soir puisse faire la différence ? Mon impression est plutôt que l'épidémie poursuit simplement ses cycles, comme toute autre maladie. La grippe espagnole, par ailleurs, a connu trois vagues principales (au printemps et à en automne 1918, et en hiver 1919) qui semblent correspondre exactement à celles d'aujourd'hui (la « troisième vague » est en effet prévue par les prétendus experts pour février 2021). Le résultat de ce modèle, pris comme il est, c'est que la laisse qui nous tient sera plus ou moins rallongée selon des estimations arbitraires, tandis que le reste dépend et dépendra des rapports de force

(si actuellement les derniers décrets ne sont pas appliqués à la lettre, ou que des plus restrictifs ne sont pas mis en place, c'est grâce aux protestations des derniers mois). Pour changer et renverser ces rapports de force, il sera aussi bien nécessaire de défier les lois que

de construire des raisonnements qui accompagnent et qui fortifient ce défi. *Revendiquer la faculté de se rencontrer et d'être ensemble* en sera une partie fondamentale. Si nous savons construire un discours à la hauteur du défi, même les initiatives les plus ludiques et modiques – comme des concerts et des soirées dansantes – pourront avoir une valeur fondamentale dans la guerre qui nous attend ; tout

comme pourra en avoir plus encore l'occupation de bâtiments (comme réponse à la vie chère et à la faim, comme lieux où s'organiser, comme espaces où *prendre soin les uns des autres*). Pensons aussi au fait que prendre un lieu après ou à cheval entre certaines journées et nuits de rage pourrait être une des hypothèses d'intervention pour donner de la continuité à ces révoltes, offrant à beaucoup l'occasion de *trouver ses propres raisons et les mots pour les exprimer* (je pense surtout à cette composante juvénile et « métisse » qui dans certaines villes – au moins Naples, Turin et Florence – a fait la différence dans la teneur des protestations).

Revenons un moment aux tables de ce restaurant. Je crois que l'exigence qui rapprochait toutes ces personnes présentes, au-delà de leurs positions sûrement différentes, c'est au fond l'exigence de *rester humains* ; ou bien si l'on préfère, de rester simplement *vivants*. Et que voilà, tant bien que mal, l'enjeu qui d'un côté enflamme les places de la moitié du globe, et de l'autre implique une confrontation avec la peur de la douleur et de la mort. Si chercher à se défendre de ces éternels fléaux est sans aucun doute légitime, nous ne pouvons pas permettre que ce soit réalisé au détriment de ce qui rend la vie digne d'être vécu : pour vivre, il faut aussi courir le risque de souffrir et de mourir. Sinon, ce qui est certain c'est que nous nous laisse-

rons conduire en rangs serrés dans le gouffre.

Günther Anders avait raison quand il affirmait que pour être révolutionnaires, dans un monde soumis au despotisme d'un changement technologique perpétuel, il faut aussi être un peu *conservateurs*. Bien sûr, non pas vis-à-vis de traditions plus ou moins imaginées et oppressives, mais vis-à-vis de ces pulsions *élémentaires* et un peu animales qui nous différencient des *choses*. Laisser ces exigences et ces pulsions dans les mains de prophètes à quatre sous, ufologues et fascistes pourrait se révéler une erreur tragique. Alors qu'un futur de catastrophes gérées militairement se prépare, nous devons nous préparer à défendre une partie de ce qui a toujours été et qui sera toujours tant qu'ils ne nous le retirent pas, et de là prendre de l'élan vers notre utopie.

Début décembre 2020

D.G.

Traduit de l'italien, paru dans *i giorni e le notti*,
n° 12, janvier 2021

LA DESTRUCTION NÉCESSAIRE

Réussir à exprimer une part de soi, par exemple à travers l'art, n'est une chose ni facile ni évidente. Quand ce qu'on voudrait représenter d'une certaine manière en prend une autre différente, on éprouve parfois de la frustration et de l'inconfort.

Écrire sur le papier ce qu'on a en tête est tout aussi complexe, sans parler de s'aventurer dans la création d'une revue. Les images de nos désirs et tensions doivent se contenter de mots qui semblent souvent inadéquats.

La peur de la critique, qui parfois peut être aussi dure et âpre, peut mettre certains en difficulté et conduire à un quasi-refus d'écrire. Beaucoup d'idées et d'intuitions restent alors perdues dans son esprit, tandis qu'on attend qu'écrive quelqu'un doté d'expérience et de capacités qu'on présume meilleures que les nôtres.

Renoncer à se mettre en jeu est un raccourci commode qui ne va certainement pas contre un système social qui tente à tout prix d'éliminer en chaque individu singulier la conscience de ses propres potentialités.

On reste alors scrupuleusement dans les limites des compétences qui nous ont été assignées, et pourquoi devrait-on jamais tenter de les dépasser à partir du moment où personne ne peut faire plus que ce qu'il peut ?

Pourtant, la critique des hiérarchies et des spécialisations, issue de cette société, signifie aussi aller à couteaux tirés avec soi-même en se dépouillant de ses propres incertitudes et insécurités pour se mettre enfin à nu. Cela peut être douloureux, mais c'est la seule façon de nous rendre compte que nos renoncements ne sont dans la plupart des cas pas dictés par notre incapacité, mais plutôt par une manière de vivre et de se penser qui voudrait nous habituer à accepter.

« Dépouillez-vous donc de votre singularité et de votre isolement, qui est la racine de toute inégalité et de toute discorde, et consacrez-vous pleinement à l'Homme véritable, à la Nation et à l'État » : c'est ainsi qu'ils nous ont appris à exister dans ce monde.

La vie, en plus d'avoir été privée de la dimension de l'aventure et de l'inconnu – parce que nous faisons tous ce que nous savons et ce que nous sommes nés pour faire –, a en outre été transformée par le progrès technologique en une avilissante série de nombres et de données, recréant

une réalité toujours plus virtuelle et aliénante. Notre existence est devenue toujours plus smart, et nous sommes désormais presque inconscients de ce qu'était la vie avant cet État des choses. Son histoire, que nous étudions sur les bancs de l'école, voudrait nous faire croire que le chemin entrepris est le seul possible. Pourtant ce chemin est pavé de mensonges et d'atrocités. De ravages écologiques dépeints à travers la rhétorique de l'économie verte et du développement durable pendant que les forêts sont abattues. On ne compte plus les espèces de plantes et d'animaux éteintes ou forcées de vivre en cage dans des élevages intensifs ou pour l'expérimentation scientifique. Les habitats naturels sont détruits pour faire place aux lignes à haute tension, aux usines et aux autoroutes. Même les abysses des océans n'échappent pas à la contamination, traversés par les dorsales de fibre optique et minés par les forages. Tout cela pour alimenter la bétonisation forcenée et la croissance cancérigène de mégapoles qui crée et satisfait des besoins et des modes de vie complètement nouveaux et fonctionnels à la Domination.

Tout est ainsi pollué : l'air, la mer, la terre. Les équilibres de la nature, comme les saisons, sont désormais bouleversés. Les précipitations augmentent avec des phénomènes extrêmes dévastateurs tandis qu'ailleurs le désert avance.

La vision productiviste et anthropocentrique a fait que le sauvage devienne domestiqué : forêts impénétrables violées par des sentiers tracés pour l'excursion du dimanche après-midi en dehors de la ville, plages privatisées et pomponnées pour le tourisme estival, qu'ont-elles encore en commun avec les dunes grouillantes de vie sauvage ?

Pour défendre les intérêts de ceux qui souhaitent un monde de frontières tracées par des fils barbelés, la guerre a été une source permanente de massacres, de tragédies et de tueries. L'idée de la défense de la Nation et de l'État a justifié génocides et atrocités, alimentant un développement technique et scientifique qui a produit des monstruosités comme le nucléaire et les camps d'extermination nazis, où l'organisation technique de l'anéantissement a ensuite marqué l'organisation de la vie sociale pour la suite du siècle et jusqu'à nos jours.

Cette société crée son propre désastre. Nous n'aurons rien à perdre de sa destruction que notre misère.

Néanmoins, c'est la réalité dans laquelle nous

vivons au quotidien. Une réalité profondément nuisible et insoutenable conçue comme intouchable et indestructible par ceux qui défendent encore que cette façon de vivre peut être partiellement améliorée et réformée, par ceux qui ne réussissent et ne veulent pas imaginer quelque chose de radicalement différent pour cette existence, parce que les mots comme destruction et inconnu sonnent encore faux à leurs oreilles.

Pour d'autres, en revanche, ces mots évoquent la curiosité d'une aventure et ouvrent à la possibilité qu'il puisse exister une manière différente de vivre. Nous savons que la nécessité de la destruction ne porte pas en soi de certitudes pour demain, et ce ne sera pas nous qui ferons des promesses sur un futur prévisible et calculable, parce que cela ne nous intéresse pas. Nous préférons plutôt nous interroger sur comment faire éclater le feu de la révolte, parce que la seule chose que nous pouvons souhaiter à cette civilisation qui nous étouffe est sa fin. Voilà les questions que nous voulons nous poser avec la revue *Chrysaora*.

Chrysaora est le nom de quelques espèces de méduses. Nous nous sommes inspirés de ces animaux pour la particularité de leur comportement et de la forme de leur corps. Du grec épée dorée, elles sont appelées en langue aborigène *fleuve de feu* pour la dangerosité des cellules de leurs tentacules, qui peuvent injecter un poison extrêmement douloureux.

Certaines de ces cellules urticantes sont activées par un système nerveux tandis que d'autres déchargent leur poison de manière indépendante. Les scientifiques, qui essaient tellement de formuler, quantifier, déterminer et donner une explication rationnelle de la vie, n'ont pas encore réussi à comprendre avec certitude le fonctionnement de ces cellules. De même, celui qui tente de déterminer quelle est la cause et quel est l'effet entre pensée et action ne pourra jamais en comprendre la complexité. Pensée et action coexistent et ne s'excluent pas l'une l'autre, au contraire. La pensée donne vie à l'action mais l'inverse arrive aussi, lorsque c'est l'action qui amorce des pensées et des réflexions qui ne seraient peut-être jamais nées en ouvrant un livre.

Pour nous, l'agir anarchiste ne devrait jamais être un schéma fixe ni une accumulation d'expériences

qui rendent les individus plus ou moins purs et révolutionnaires, ou la quête forcenée de points de militants pour obtenir la petite médaille de laquelle se gargariser lors des concerts ou des initiatives du mouvement.

Cela pourrait plutôt signifier partir entièrement de soi-même, abandonnant tout modèle, la logique du faire et du consensus, en s'évertuant à comprendre ce qu'on veut faire de sa propre vie. Bien que cela puisse être difficile, il faut se regarder dans le miroir et chercher la cohérence entre ce qu'on pense, ce qu'on sent et comment on désire agir dans une recherche permanente de manières de détruire ce monde. Car comment ne pas partir de l'initiative individuelle et autonome si on s'ingénie à approfondir et à affiner les idées et l'action ?

Partir de l'individu n'exclut évidemment pas l'importance de l'union et de la confrontation avec les autres. Les *chrysaora* préfèrent par exemple nager seules à certains moments de leur vie, tandis qu'à d'autres elles se retrouvent dans de grands bancs qui comptent plusieurs milliers d'individus. Comme ces animaux qui réussissent à vivre aussi bien seuls qu'à beaucoup, le choix de nous associer ne change pas le fait que

l'individu existe avant tout parce qu'il est lui-même et non parce qu'il appartient à un groupe.

Réussir à se penser comme une cause n'est pas chose bien vue dans cette société. Cela a déjà été dit, mais l'anarchisme a encore beaucoup à s'interroger sur cette pensée incroyable, en approfondissant la complexité du rapport entre l'individu et les autres, tant au niveau relationnel qu'organisationnel.

En premier lieu parce qu'il ne doit pas nécessairement exister de centre : il existe différentes formes organisationnelles possibles. La *chrysaora* n'a pas un cerveau mais un réseau de neurones acentrique. Cependant, elle parvient quand même à se mouvoir et à capturer ses proies.

Et donc, pourquoi y a-t-il besoin de la politique, de quelqu'un qui nous dise, au parlement, en assemblée ou dans la rue, pourquoi et quoi faire ? Ce devraient être les individus qui décident comment, avec qui et pourquoi s'organiser et agir, faisant en sorte que les décisions naissent de la rencontre des réflexions et des idées de chaque individu singulier de manière non hiérarchique.

En partant de ces prémisses, certains ont proposé

[...] l'attaque n'a pas d'endroit privilégié duquel partir, vu que le pouvoir, avec ses structures et ses pantins, est éparpillé tout autour de nous. La question n'est pas le lieu où l'on vit, ville ou campagne, mais comment nous choisissons de le faire : en quête de notre coin tranquille ou en suivant sa propre tension vers la destruction.

une autre façon de s'organiser. Une idée d'organisation sans liens *formels* qui, au-delà de nos limites du fait que nous soyons nés et avons grandi dans cette société, ne devrait avoir ni chefs ni rôles mais plutôt être fluide et sans statuts auxquels adhérer. Cette *organisation informelle* n'aurait de prétention ni de durée ni d'accumulation quantitative de forces et ne se baserait pas sur l'adhésion à un programme a priori.

Pourquoi ne pas s'aventurer dans ce maquis de possibilités ? Pour ceux qui vivent à l'ombre de l'efficacité, expérimenter cette façon de s'organiser serait tout simplement absurde. La valeur de la qualité a été perdue de vue afin de réussir à écouter le langage froid de la quantité et de la machine qui tourne. De plus, en regardant autour de nous, on peut apercevoir presque partout des formes de Liberté et d'autonomie être annihilées. Être spectateurs de ce désastre semble justifier le choix de rester passifs dans son petit coin à l'abri de tout, bien que comprenant à quel point ce monde est insupportable.

Certes, il s'agit du choix de ne pas risquer, de ne pas mettre en danger son quotidien afin de rester dans son propre espace sûr, délimité et circonscrit. C'est le choix d'une magnifique prison, mais qui reste tout de même une prison. C'est ainsi que le rêve d'une maison à la campagne, loin de la course frénétique de la ville, où on mange « bien » et où on respire l'air pur, devient en fin de compte ce qu'il est : pure illusion de pouvoir coexister avec la Domination dans une trêve armée pacifiée. Les pylônes et les lignes à haute-tension que nous apercevons lorsque nous observons ravis un beau pay-

sage champêtre ou lors d'une promenade en forêt, nous rappellent constamment que la civilisation n'a laissé presque aucun coin sauvage sur cette Planète. C'est pour cela que l'attaque n'a pas d'endroit privilégié duquel partir, vu que le pouvoir, avec ses structures et ses pantins, est éparpillé tout autour de nous. La question n'est pas le lieu où l'on vit, ville ou campagne, mais comment nous choisissons de le faire : en quête de notre coin tranquille ou en suivant sa propre tension vers la destruction. Sans oublier, pourtant, que pour se laisser aller à la destruction errante, pour ne pas risquer de se noyer dans le militantisme, il faut aussi se laisser emporter par ses propres rêves.

Pour commencer, on pourrait se demander : comment peut-on continuer à rester indifférents face au désastre qui nous environne ? Qu'est-ce qui nous retient d'essayer de faire dérailler le train du progrès ? Jusqu'à quand accepterons-nous la misère existentielle dans laquelle on nous force à survivre, sans tenter de devenir un fleuve de feu et de rage ?

Première partie de l'éditorial de la revue anarchiste bimestrielle *Chrysaora*, n° 1, février 2021 (traduit de l'italien et publié dans le n° 37 d'*Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale*, 15 janvier 2021)

IMAGINER LE FUTUR

Quand l'être humain imagine son futur, très souvent il crée un monde dans lequel de grandes machines permettent des choses (im)pensables : les bateaux se dressent hors de la mer et commencent à traverser le ciel, les automobiles elles aussi se lèvent dans les airs, et le temps et l'espace peuvent être parcourus à volonté dans toutes les directions grâce à la téléportation ou aux machines à voyager dans le temps. Ce qu'il manque dans les scénarios futuristes, ce sont les petits détails, les fragments de la vie quotidienne. Cela se remarque surtout dans les vieux films de science-fiction : Le monde est totalement différent, mais c'est toujours un vieux téléphone accroché au mur qui sonne, les plats ont toujours la même forme, tout comme les lits ou les horloges.

À l'inverse c'est plutôt dans le petit, dans le quotidien, que la transformation de la vie se produit de manière plus explosive : des dizaines et des dizaines d'objets remplacés par un petit smartphone. Qui aurait pensé qu'une chose du genre était possible ? En comparaison, les vaisseaux spatiaux semblent vieux.

En dix ans, trente maximums en considérant l'arrivée des premiers téléphones portables, la vitesse de la vie s'est multipliée à la même vitesse que celle avec laquelle elle s'est banalisée. La médiation technique dans la perception de la réalité et dans la manière de se relationner a conquis des espaces de vie qui lui était auparavant fermés.

Comme dans le Dick, nous nous trouvons à devoir accepter un certain type de vie, nous demandant comment nous pourrions faire pour revenir à l'époque de nos grands-parents. Le coût social de la production et de l'utilisation du smartphone est immense, mais à notre époque le seul compte que nous sommes tenus de régler c'est celui économique avec nos

créanciers. Les conséquences écologiques de notre manière de vivre, l'héritage du style de vie que nous laissons aux générations futures, voilà des questions qui, à l'inverse, resteront ouvertes. Ils s'indignent d'un vol au supermarché, ou de quelqu'un qui s'échappe d'un restaurant sans payer, puis laissent des déchets dangereux à devoir gérer pendant des centaines de milliers d'années.

Nous sommes dépendants, et la dépendance est pouvoir. Ceux qui contrôlent la source de la dépendance contrôlent tous ceux qui ne peuvent pas vivre sans elle : en Mésopotamie les rois étaient ceux qui contrôlaient l'eau, aujourd'hui ce sont ceux qui contrôlent bien d'autres choses. Aujourd'hui, avec l'augmentation de l'interconnexion réciproque et la diminution de l'autonomie individuelle, nous ne nous posons plus seulement le problème de trouver de l'eau et de la nourriture, mais le réseau internet devient lui aussi un droit naturel.

Prenons le cas de la cartographie : Les flux de marchandises dépendent de la possibilité d'arriver d'un point A à un point B en toute sécurité. Dans la grande majorité des cas, cela se fait grâce à l'utilisation d'un navigateur GPS. GPS n'est pas un acronyme technique, comme pourraient l'être RFID ou LED. GPS indique un système de géo-positionnement américain précis, d'origine militaire, le NAVSTAR GPS. D'autres systèmes existent comme le

russe GLONASS, aussi utilisé par de nombreux smartphones, le chinois BEIDOU et l'indien IRNSS. Et depuis 2016, le système Galileo a été construit par l'Union Européenne et l'Agence Spatiale Européenne. Quand les bombes, les avions et toute l'économie fonctionnent

grâce au fait qu'il est possible de calculer sa position et son parcours grâce à des satellites, avoir son propre système de géo-positionnement signifie renforcer son pouvoir.

À l'inverse c'est plutôt dans le petit, dans le quotidien, que la transformation de la vie se produit de manière plus explosive : des dizaines et des dizaines d'objets remplacés par un petit smartphone. Qui aurait pensé qu'une chose du genre était possible ? En comparaison, les vaisseaux spatiaux semblent vieux.

De la même manière, nous avons vu ces dernières années des accrochages diplomatiques concernant la présence de technologies chinoises à l'intérieur de l'infrastructure radio de la 5G (mais pas seulement). Si d'un côté la technologie chinoise est plus économique, de l'autre elle subordonne le système productif aux fournitures chinoises. Il serait toutefois superficiel de penser que seul l'amour de la patrie est derrière ces affaires : des fonds étatiques pour la production de composants électroniques sont en même temps une affaire juteuse et une source de prébendes électorales considérables.

En dix ans, trente maximums en considérant l'arrivée des premiers téléphones portables, la vitesse de la vie s'est multipliée à la même vitesse que celle avec laquelle elle s'est banalisée. La médiation technique dans la perception de la réalité et dans la manière de se relationner a conquis des espaces de vie qui lui était auparavant fermés.

Le problème est cependant assez simple : à la modification du mode de vie correspond la modification, d'une importance relative pour l'ordre social, de certaines de ses infrastructures. Quand l'électricité n'allumait que quelques ampoules et que les lampadaires dans les rues tournaient encore à l'huile de baleine, le réseau électrique n'avait certainement pas l'importance qu'il a aujourd'hui. Pour donner un exemple plus récent, avant la multiplication du tristement célèbre *smart working*, une interruption de la fibre électrique aurait causé quelques préjudices au visionnage de film à domicile. Pour protester, dans la tentative d'arrêter le monde, on bloque les routes et les voies ferrées. Maintenant que les trains sont vides, que le travail se trouve tout autour de nous, comme le soutenait une vieille publicité Vodafone, le constructeur de bombes pourrait être notre voisin de palier, travaillant confortablement depuis son salon. En France, la coupure de quelques dorsales de fibre optique a laissé des milliers de personnes sans internet ni téléphone pendant des jours et des jours. En Grande-Bretagne, vers le printemps, incendier les antennes téléphoniques s'était répandu – toujours trop peu – comme une coutume. Pouvait-on mieux penser dans le silence ?

Le téléphone portable et le smartphone remplissent chaque seconde de notre vie, indépendamment de notre état d'âme. Si nous sommes heureux

nous pouvons partager notre état d'âme sur les réseaux sociaux, si nous sommes tristes nous pouvons chercher sur internet quelque chose qui nous égaye. Si nous sommes seuls nous pouvons trouver quelqu'un avec qui discuter, si nous nous ennuyons le web offre mille possibilités de distraction. La porosité du temps de vie et de travail, ces moments qui ne sont pas strictement productifs, et qui pouvaient laisser l'esprit errer sans buts, sont inexorablement remplis, colmatés, aplanis. À ce stade, il ne manque qu'une légère touche de vernis pour que l'individualité, la singularité et l'unicité se perdent dans la chaîne de montage des morceaux produits en série.

Prenons aussi la relation entre information et pandémie : l'expérience que nous avons du monde est toujours et en permanence médiée par les nouvelles et par les informations qui nous parviennent à travers une source journalistique, une source sûre, contrôlée, garantie. Le contact avec d'autres expériences humaines est en déclin, tout comme la possibilité de remonter à la source des situations, de s'en faire son propre cadre interprétatif : le comptage des morts de COVID est un exemple assez éclairant.

À quel point l'information massive, terrorisante et envahissante influe sur notre état d'âme et sur ce que nous considérons être les priorités de notre existence dans le monde ? De même, dans quelle mesure l'infrastructure de l'information a-t-elle permis le maintien de ce contexte social d'isolement physique et de connexion « informative » ? Entre le travail et la restauration, les amitiés et les amours, si la virtualité n'existait pas, aurait-il vraiment été possible de supporter l'idée de rester enfermé chez soi avec un couvre-feu à respecter ?

Une dernière considération sur l'école. Du point de vue technique, il est possible de la réduire au simple visionnage de leçons préenregistrées. Les protestations ont pourtant été affligées : le corps ne peut pas être décomposé en pixel, ni la voix en bit, sans que l'on perde alors quelque chose communément considéré comme précieux. À présent, pourquoi s'entêter sur l'école quand c'est la vie dans son ensemble qui s'engouffre dans cette direction ? Ce n'est pas que l'école soit quelque chose de précieux, bien au contraire. Nous savons pertinemment combien l'institution scolaire, en présentiel ou à distance, a toujours eu comme objectif la normalisation et l'éducation des individus, sacrifiant la spontanéité et les connaissances différentes du programme scolaire. Pourtant, il y a eu un lever de bouclier concernant l'école, alors que des condamnations à la perpétuité étaient infligées sur Skype et que des personnes chères expirées en direct

sur Instagram. Tristesse de la critique partielle de la digitalisation ? Restes de sacralité venue des Lumières vis-à-vis de l'école et de l'instruction sous l'enseigne de l'État ? Voilà des questions à part, qui mériteraient un plus ample approfondissement.

Pour en revenir à la question du smartphone, comment s'opposer à sa diffusion dans la société ? Une utilisation « consciente » ne peut évidemment pas influencer la direction d'un usage toujours plus vaste de cet instrument à l'intérieur de nos relations. Si en outre quelques individus vivent sans smartphone, parallèlement presque aucun ne vit sans un téléphone portable. Avec l'amplification des applications qui gèrent les paiements et l'utilisation à l'avenir toujours plus obligatoire d'une identité digitale pour la réservation de services (rendez-vous avec la Sécurité sociale, à la Poste) à travers l'accès à Internet, les marges de résistance se réduisent peu à peu. Pour ne pas parler du fait que la virtualité résume à elle seule le monde relationnel : des colocataires qui parlent entre eux via téléphone, des luttes politiques qui se déroulent sur les réseaux sociaux et qui trouvent une résonance grâce à des applications uniquement utilisables sur smartphone.

Peut-être faudrait-il en revenir à la question de l'imagination : comment imaginer si nous sommes toujours concentrés et avec l'esprit ailleurs ? Alors bien sûr qu'un moment d'interruption pourrait redonner un sens au concept de perspective, dans le silence de l'espace vide. D'ailleurs, dans les récits sur le smartphone il existe un dénominateur commun : selon Dick, la conscience de l'impasse ne

suffit pas pour avoir la force de s'y opposer ; dans le *Dispositif Fantôme* il n'y a même pas la conception de ce que le personnage principal perdait en utilisant son système de communication avant que la maladie ne le lui retire. Dans les deux cas, c'est un événement extérieur qui ramène à la réalité : les conséquences sociales de l'exploitation interplanétaire et la maladie. Le réveil, l'abandon d'un certain type de vie ne sont pas des choix conscients, mais les résultats de la situation contingente. Comme quand Walter Benjamin suggérait que les révolutions, plutôt que d'être des locomotives tractant l'histoire vers son accomplissement, seraient au contraire un frein d'urgence face au gouffre.

L'interruption peut-elle être une pratique de la liberté ? Et comment donner de l'espace à une possibilité sans que la tristesse de la récrimination face au dysfonctionnement à l'absence de « réseau » n'étouffe les idées bien plus suggestives ? Est-il possible qu'en l'absence de terrain, parce qu'il n'y a plus d'antennes à côté de chez soi, le smartphone se montre pour ce qu'il est, à savoir un filtre devant notre regard nous empêchant de voir que nous vivons depuis de nombreuses années dans un monde mort, sans aucune perspective de vie désirable ?

Traduit depuis l'italien, paru dans *Chrysaora*,
n° 1, mars 2021

L'AUTONOMIE IMPOSSIBLE

Ce qu'il y a d'abasourdissant dans cette époque, c'est de voir combien nous sommes peu sensibles vis-à-vis de ce qui nous entoure, et en même temps combien nous en sommes matériellement dépendants. Si les souffrances, l'oppression, la privation de la liberté d'autrui nous laissent désormais indifférents, l'idée de ce qu'est notre existence découle directement des résultats du massacre. Serions-nous capables de nous concevoir encore comme des êtres humains sans avoir, par exemple, un ordinateur comme appendice inorganique de notre corporéité ?

Le cœur de la question est que nous vivons dans un monde de relations qui se dénouent à l'intérieur d'un espace et d'un temps profondément colonisé par le pouvoir, par l'économie et par la technologie. Nous vivons dans un monde basé sur des logiques quantitatives et d'accumulation qui ont créé une Domination cherchant à anéantir ou à assimiler tout ce qui n'existe pas grâce à elle ni à cause d'elle. De quelle liberté disposons-nous pour inventer notre manière d'être et de nous relationner avec d'autres individus, en ayant devant nous un monde établi ? Et que dire de tous les autres êtres vivants non-humains, contraints de vivre en fuyant un monde qui jusqu'à hier n'appartenait à personne, et qui est désormais sillonné de frontières, de mur et d'enceintes, de centrales et de chemins de fer, empoisonné jusque dans les coins les plus reculés ?

Ce processus s'est peu à peu approfondi historiquement. L'omniprésence de l'organisation sociale et de ses trouvailles dans notre vie a augmenté de manière démesurée. L'être humain, désormais obsolète, ne sait plus comment vivre sans ses produits, de telle sorte que s'il se maintient en vie, c'est désormais grâce aux produits et au mode de vie et de travail qui les rendent de fait réalisables. Il y a un décalage entre nos possibilités humaines de comprendre les effets de ce que nous produisons, en tant qu'éléments organisés d'un certain système social, et ce que nous provoquons réellement en nous-même et dans le monde qui nous entoure avec ce que nous avons rendu possible par notre travail. Nous sommes le fruit de notre marchandise, dépendants de la forme de vie qui nous a été imposée au cours des millénaires par ceux qui, attirés par le monde de la quantité, ont voulu consolider petit à petit leur pouvoir ou le conquérir à ceux qui les précédait.

En parallèle au développement du Système Technique et à la dévastation du monde naturel, se dessine une perspective de gestion administrée de

l'existant, dans laquelle la spécialisation devient le fondement de la division sociale du travail et de la manière selon laquelle la vie se déroule. D'un côté le contrôle capillaire des comportements et des formes de consommation dans les territoires plus développés, de l'autre la matraque et la menace militaire dans les lieux de production ou d'extraction des matières premières : il en résulte que partout, la distance s'approfondit entre les inclus – qui, sachant encore utiliser le langage et la pensée, parviennent encore à comprendre comment le monde fonctionne et ce que certains concepts ou expériences signifient – et les exclus, qui se livrent à la consommation de masse d'opinions et de pacotilles offrant leur sueur pour produire et consommer ce qui est vomé par les machines.

S'ouvrir à d'autres connaissances, refuser la spécialisation, ne signifie pas pour nous accumuler des savoirs et des notions. Rien ne prend vie en ajoutant de la poussière sur de la poussière. La qualité se trouve ailleurs, dans la fragmentation de soi, dans la recherche de ce qui échappe aux classifications, dans le fait d'alimenter nos capacités dans mille directions différentes, renforçant alors notre habilité, en tant qu'individu, à penser et à agir de manière toujours plus originale et hors des logiques de ce monde. Tant que nous ne commencerons pas à abandonner les certitudes du calcul et de la quantité, nous resterons des individus incapables de mettre le monde à feu et à sang.

Si nous existons aujourd'hui en tant qu'être humain puisque nous vivons dans ce système social, valorisant les potentialités qu'il nous offre et nous nourrissant de son fiel, que reste-t-il enfin de notre savoir être, triturés entre le devoir d'exister socialement et l'accoutumance à l'État de choses actuel ? Toutefois, même si l'évasion de la magnifique prison de la consommation et de l'abondance semble difficile, sinon impossible, nous pouvons toujours agir et sur nos relations – les transformant sur la base de nos réflexions et de nos tensions – et sur le monde qui nous entoure, en alimentant la conflictualité permanente contre celui-ci, l'attaque et l'autonomie vis-à-vis des partis, des mouvements et des syndicats. Nous pensons qu'il n'y a que comme cela que notre désir d'utopie puisse être satisfait.

Si l'utopie est par définition irréelle, puisque c'est un lieu qui n'existe pas, ce n'est pas pour cela qu'elle ne peut pas se matérialiser pendant des instants infinitésimaux, en transformant et en affectant les chairs de la réalité. Que le réalisme se rende à l'irréalité de la passion et du désir !

De la même manière qu'un mirage permet aux voyageurs égarés d'accomplir quelques pas en plus avant de crouler sous le besoin, l'utopie nous rend sensibles vers une possibilité qui ne peut pas voir le jour, car elle est irréalisable. Comme une illusion provoquée par la chaleur, elle ne garantit rien et ne promet pas de satisfaction aux nécessités des besoins : la responsabilité de chaque pas revient à l'assoiffé qui s'aventure dans le voyage vers une source qu'il imagine rafraîchissante, et non pas vers ce qu'il pense ou qu'il est convaincu de pouvoir atteindre. Voilà pourquoi nous ressentons le besoin d'imaginer une revue comme *Chrysaora* : une revue qui essaie d'offrir un espace au désir de ce qui n'existe pas. Une revue à laquelle il ne faut pas demander comment construire des mondes, mais quelques syllabes diffuses, sèches comme une branche. Parce qu'aujourd'hui nous ne pouvons que dire ce que nous ne sommes pas, ce que nous ne voulons pas. Parce que l'individu qui poursuit l'utopie, comme la chrysaora, sait sans pouvoir réellement savoir. Ces méduses ont un cycle de vie très particulier. À peine née, la larve rampe au fond de la mer jusqu'à ce qu'elle trouve un lieu sûr et tranquille avec de la nourriture en abondance : c'est là que la planula commence à grandir et se transforme en un petit animal sédentaire. Avec le temps, sa forme évolue encore, et de nombreuses méduses commencent à se développer à partir de la larve, les unes attachées aux autres, finissant par se détacher du vieux corps unique pour commencer à nager dans l'océan. Le vieux meurt avec le nouveau et rien de ce qui était ne reste alors dans ce qui sera. Nous y voyons une forme d'individualité particulière : un seul animal génère de nombreux animaux. Le désir inexprimé et inconnu d'une dimension de vie future, dont il n'a encore jamais fait l'expérience, existe-t-il sous une forme immobile ? Un organisme qui vit sur le fond de la mer peut-il désirer, sans savoir comment ni quand se libérer de la boue pour découvrir les immensités océaniques inconnues en se laissant porter par le courant ? Se rend-il compte que ce n'est alors qu'à ce moment qu'il pourra rencontrer d'autres êtres libres avec lesquels nager ?

Nous ne nous sentons pas si éloignés de cette hypothétique sensation. Nous avons le sentiment d'un manque, un désir inexprimé, le rêve d'une autre manière d'exister. À l'inverse de la chrysaora, qui si elle ne meurt pas, traverse toutes ses phases, nous savons que pour l'être humain il n'existe pas d'historicisme ni de prédétermination. Nous ne deviendrons pas, tôt ou tard, des êtres libres grâce à un processus évolutif intrinsèque à l'espèce humaine ou à ses formes sociales. Seule existe la volonté de commencer, autant que possible, à goûter ici et maintenant cette sensation.

Pour cela il faut commencer à savoir être à partir

de soi-même, pour soi-même. Désirer la liberté de tous parce que nous savons qu'au fond nous serions incapables de l'expérimenter véritablement en étant entourés d'esclaves. Redécouvrir son autonomie, en la trempant dans la rencontre et dans l'affrontement égoïste des Uniques. L'autonomie, dégustée dans l'aventure de sa reconnaissance, est le seul cordon ombilical qui puisse nous donner la force de nous abandonner à la légèreté du négatif. Sans elle, nous serions perdus dans la peur de nier notre existence dans la radicalité du refus de ce monde et de ses relations. En effet, ici, il faut élargir la distance entre ceux qui nous font vivre comme si c'était le seul monde possible, et ceux qui sont disposés à le fracasser sur les lames déferlantes, aspirant à libérer la phalène humaine des lumières réfléchies par les parois de la caverne de sang dans laquelle elle est enfermée. Coûte que coûte, les freins d'urgence n'admettent pas de changement d'avis.

Que cela soit clair, l'expérimentation des relations et de la manière dont nous vivons ne devrait en aucun cas avoir de but : ni démonstratif ni d'anticipation de la vie future. Dans le premier cas, on tomberait dans une sorte d'expérimentalisme visant à démontrer la faisabilité, le bien-fondé et le réalisme à propos de comment réinventer la vie. Dans le second, on refuserait le confort et l'affrontement avec ce qui du simple fait d'exister, détruit la seule et authentique possibilité de réinventer notre existence, déformant une recherche de bien-être, de pacification et de tranquillité, expressions de la logique du petit à petit, derrière un voile de radicalité et de pureté de sa conduite et de son monde relationnel. Les possibilités de vivre ce que nous désirons sont tellement lointaines et incongrues par rapport à l'univers actuel, qu'elles défient toute tentative de savoir les expliquer avec les idées de l'univers existant. Tout comme il est peut-être impossible, pour une chrysaora à peine née, de parvenir à décrire la sensation de la nage dans l'eau limpide à travers l'expérience de la boue molle du fond marin.

Notre désir d'être cherche une langue aux sons désormais oubliés pour pouvoir s'exprimer pleinement. Une langue appartenant aux mondes désormais disparus, n'ayant peut-être jamais vu le jour. Il n'existe pas de mots qui puissent évoquer des ponts entre le présent et le futur. Il faut savoir affronter la peur, une appréhension presque paralysante, qui nous saisit face à l'énormité de l'effort que comporte le fait de s'aventurer sur la voie de l'art de la destruction.

Deuxième partie de l'éditorial de la revue anarchiste bimestrielle *Chrysaora*, n° 1er février 2021

SILENCE ASSOURDISSANT

Que ferez-vous si l'écran éclate?

Que ferez-vous si l'écran tombe?

Quand il passera à mille morceaux

Et ne pouvez-vous compter que sur vous-même ?

(Kina)

Vivre dans la société de la technique implique d'interagir avec les machines pendant une grande partie de son existence : du distributeur de billets pour retirer de l'argent aux caisses automatiques des supermarchés, de l'appareil pour prendre un billet de train aux tourniquets dans lesquels l'insérer, des services de *sharing* (vélos, trottinettes, voitures) aux postes de péages autoroutiers.

Dans les trains, aux arrêts de bus et dans les salles d'attente : tout autour de nous, nous croisons des regards fixés sur des écrans où faire défiler, sur lesquels un simple geste du doigt fait défiler une immense réalité virtuelle. Pour disparaître dedans. Pour remplir les espaces vides, les moments de pause et les silences qui, en général, occupent une grande partie de notre vie. Aucun échange verbal, aucun échange de regards. À l'ère digitale, il semble que la vie n'est jamais ici, mais qu'elle est perpétuellement différée, déplacée dans une réalité intangible, uniquement apparente.

Nous menons plus conversations simultanées entre un message sur WhatsApp ou un commentaire sur notre profil Facebook. Nous nous sentons irrémédiablement loin des autres et isolés alors que nous faisons défiler nos vitrines digitales. Nous sortons toujours de chez nous avec le *smartphone* en poche pour être en permanence « connectés », toujours prêts à répondre à un message, un courriel ou un appel. Nous interrompons souvent nos conversations, ou ce que nous sommes en train de faire à un moment précis, pour tourner le regard vers notre téléphone à la recherche d'une notification, et cela ne nous dérange même pas plus que ça. C'est désormais une habitude.

C'est dans l'immatérialité de notre rapport avec le monde extérieur que se (et nous) consomme, jour après jour, l'existence dans cette société.

Et, dès lors que nous vivons justement dans une sorte de vitrine qui nous sépare, nous éloigne et nous protège de la réalité, saurions-nous encore en imaginer une sans l'utilisation du *smartphone* ? Ce serait probablement possible pour ceux qui ont vécu à l'époque où il n'existait même pas l'ombre des téléphones portables. Et pourtant, peut-être

que pour quelqu'un qui a connu cette époque cela serait néanmoins absurde et insensé de renoncer à cet objet et à ses prétendus avantages. Et qu'en est-il de ce que nous avons perdu ?

Cet instrument en polycarbonate occupe toujours plus d'espace dans nos vies : *il donne forme à nos perceptions, conditionne les choix dont nous disposons et reconstitue notre expérience de l'espace et du temps.*

Pensons, par exemple, à la communication verbale et corporelle entre les individus. Un ensemble de gestes, d'expressions, de tons et de postures tendent à disparaître de nos yeux et de notre pensée. La « vieille » écriture sur papier, qui contient l'authenticité de la calligraphie et les moments de pause, quand on pense à ce que l'on veut dire, est désormais remplacée par des messages instantanés de WhatsApp avec leurs émoticônes qui, dans notre imaginaire, symboliseraient nos émotions et nos sentiments. Nous oublions soudainement nos rapports interpersonnels en *vis-à-vis*, portant avec eux tout un condensé de gestes, de tons et d'expressions, qui créent une multiplicité de formes dialogues.

Se rencontrer dans un lieu donné et à un horaire précise, où savoir s'orienter là où nous nous trouvons, voilà des fragments d'un type de vie et d'approche de l'existence qui sont profondément transformés. Quel sens cela aurait-il, pour quelqu'un, de développer et de garder active sa capacité d'orientation ?

Quand on ne parvient pas à trouver son chemin pour rejoindre un lieu donné, on sort alors Google Maps, prêt à montrer la route à suivre. En perdant toujours plus la capacité à s'orienter et à se souvenir, puisque l'on s'en remet de toute façon toujours à son *smartphone*, on évite de perdre une seule minute pour s'arrêter et demander à des passants une indication. On préfère la recherche en ligne – le rapport homme-machine – plutôt que le contact entre individus.

Même le fait de se donner un rendez-vous a changé profondément : le lieu et l'horaire où se rencontrer

changent continuellement, au fil de la journée, il est à tout moment possible de communiquer une mise à jour par texto.

D'autres aspects de la vie ne sont eux aussi plus les mêmes : comme le rapport et la conscience de son corps, médiés par ces prothèses technologiques. Des applications qui tracent en permanence les changements physiques, d'émotions et d'humeurs ont été créées ; comme Clue, l'application utilisée pour tracer les cycles menstruels, proposant un service « scientifiquement solide » pour se décider à tenter, ou non, une grossesse. Ou bien Borapp2, l'application permettant aux smartphones de reconnaître les moments d'ennui grâce à 35 paramètres, parmi lesquels la fréquence de consultation d'Instagram ou de sa boîte mail.

Pour ceux qui décident de télécharger cette application, Borapp2 les informe de leur état émotif par une notification et leur envoie des « stimulants » : une nouvelle, un *gif* (image en mouvement) ou bien un conseil pour mieux remplir son temps. Car selon les chercheurs, l'ennui serait l'absence de stimulants, un espace à remplir : « *une occasion – écrivent-ils – pour les entreprises digitales de capter notre attention fugace en ligne* ».

Mais nous pouvons aussi nous faire conseiller, par une application, des personnes que nous pourrions avoir envie de connaître : un algorithme examine nos profils Facebook, les posts partager et les « J'aime », en sélectionnant pour nous des personnes qui pourraient potentiellement nous intéresser.

Serait-il beau de parcourir le monde sans bouger de chez soi, pour s'évader de la réalité et se distraire un peu ? Avec Google Street View, c'est possible ! Comme Jacqui Kenny qui, à cause de son agoraphobie qui l'empêche de visiter des lieux bondés, à décider d'utiliser Google Maps pour visiter des pays entiers, du Mexique au Sénégal, jusqu'au Kirghistan. Un voyage virtuel où tout ce qu'elle verra sera prédéterminé par Google, une réalité virtuelle où l'on ne rencontre personne et où l'on peut échapper à sa peur. Peut-être aussi que le fait de vivre en ligne est une manière de fuir quelque chose : nous-même peut-être ?

Ce qui autrefois aurait conservé le caractère insaisissable de l'instant, devient aujourd'hui, grâce à nos habitudes digitales, une donnée. Le lieu où nous nous trouvons, les recherches que nous faisons, les sites web que nous consultons, la musique que nous écoutons, les nouvelles que nous lisons, les personnes que nous connaissons, les photos que nous avons sur notre smartphone : tout

Et étant donné que l'usage du téléphone portable nous est imposé, tout banalement pour trouver un travail et sembler « normaux », il est clair que parler du smartphone ne peut que signifier parler du monde qui le rend nécessaire.

reste pris au piège dans le réseau, devenant ainsi une information digitale qui enregistre des détails qui sont recueillis, archivés et analysés. L'existence est réduite à un ensemble d'algorithmes et de statistiques dans le but de créer des stratégies de business fantasmagoriques pour un futur qu'ils voudraient prévisible et radieux.

Quand nous nous rendrons compte que la virtualité occupe une grande partie de notre vie quotidienne, que nous avons besoin d'un *smartphone* qui nous aide à « comprendre » comment fonctionne notre corps, qui nous guide dans le monde et à travers les moments d'ennui pour en remplir les silences avec l'immanence des rapports télématiques environnants, et qui choisit à notre place les personnes avec qui interagir, la question se posera à nouveau : sommes-nous capables d'imaginer une réalité dans laquelle le *smartphone* n'existe pas ?

En conséquence, nous devons nous demander s'il est possible de séparer le *smartphone* du monde qui l'a pensé, projeté, construit et imposé.

Nous sommes profondément dépendants de cet instrument, pourtant une critique de celui-ci impliquerait aussi une mise en discussion du monde et de la manière dont nous vivons dans leur ensemble. Et étant donné que l'usage du téléphone portable nous est imposé, tout banalement pour trouver un travail et sembler « normaux », il est clair que parler du *smartphone* ne peut que signifier parler du monde qui le rend nécessaire.

Si la question ne peut se réduire à une simple autoconscience de l'usage que nous en faisons, d'où partir pour redécouvrir ce qui nous a été soustrait par le *smartphone* et par la société qui l'a créé ?

Si nous avons peur du silence, comment pourrions-nous le désirer ?

Traduit depuis l'italien, paru dans *Chrysaora*, n° 1, mars 2021

D'OU ON REGARDE LE MONDE

RÉFLEXIONS SUR L'INDIVIDU ET L'OPPRESSION SOCIALE

Mais l'union ou l'association sont la dissolution de la société. Il est vrai qu'une association peut dégénérer en société, comme une pensée peut dégénérer en idée fixe. (...)

S'il peut m'être utile, je consens à m'entendre avec lui, à m'associer avec lui pour que cet accord augmente ma force, pour que nos puissances réunies produisent plus que l'une d'elles ne pourrait faire isolément.

Max Stirner

Les vitesses du progrès technique sont toujours moins prévisibles, jour après jour, y compris pour les structures classiques du pouvoir. Les États semblent se jeter vers de nouveaux modes de production comme des sangsues affamées, ils en chantent les louanges, ils défendent militairement l'accaparement des matières premières, en garantissent les profits et répriment les dissensus à leur encontre. Ce n'est pas un hasard si pour se décrire, les gouvernements utilisent toujours plus l'expression *task force* – expression d'origine militaire désignant un « groupe destiné à accomplir en toute autonomie une mission précise » –, indiquant non seulement la manière par laquelle ils veulent gérer les « crises », mais aussi les temps et les transformations que se retrouve à affronter le pouvoir politique « classique ». C'est finalement dans cette direction que mènent les voies de la technoscience, se démêlant entre réel et virtuel, irrationnel et catastrophique, et constituant de fait des formes de pouvoir toujours moins à la recherche de consensus et toujours plus « aplaties ».

Les temps présents ne nous mettent pas uniquement face à des systèmes de pouvoir toujours plus imperceptibles, ils nous acculent à une condition dans laquelle les rapports sociaux mêmes, et avec eux l'action et le sens du possible, s'insèrent dans un chemin sans possibilité de retour en arrière. Un des principes fondamentaux de l'anarchisme, d'après lequel il est nécessaire d'utiliser ses énergies pour tenter d'abattre tout obstacle, matériel et moral, empêchant la libre croissance de l'individu, en arrive à devoir se déterminer sur un terrain nouveau. Moins l'on parvient à percevoir, non seulement les formes de l'organisation sociale, mais aussi *ce qui nous maintient en vie dans ce monde et comment*, plus s'éloigne ce processus de libération individuelle et collective qui se base sur l'opposition entre le *libéré* et le *libre* ; une distinction développée dans quelques pages sublimes de *L'Unique*¹ :

¹ « Partout autour de Nous, ce ne sont qu'appels à la « liberté ». Mais sent-on, sait-on bien ce que signifie une liberté donnée ou octroyée ? On ne reconnaît pas dans la pleine acception du mot que toute liberté est essentiellement libération de soi, c'est à-dire que Je ne puis avoir plus de liberté que Je ne M'en procure grâce à ma particularité. Que sert-il aux moutons que nul ne restreigne

seuls ceux qui s'auto-libèrent peuvent en même temps construire leur futur, dans la lutte. Si d'un côté cela ne signifie pas que la liberté est quelque chose d'atteignable uniquement grâce à la prétention d'être autosuffisants, de l'autre les changements en acte pourraient montrer que les manières de la méga-machine ne sont pas seulement quelque chose dont il est toujours plus difficile de s'émanciper, mais aussi ce qui est entré dans nos corps mêmes et dans la manière de regarder le monde.

À ce stade, l'étude des anticipations du futur du côté de la contrepartie pourrait s'avérer utile, en la transformant en méthode révolutionnaire. En considérant non seulement les projets opérationnels, et les méthodes répressives, mais en cherchant aussi à comprendre quels sont ses paradigmes.

Les classes dirigeantes savent elles aussi que les conditions objectives de la planète que nous habitons catapultent n'importe quelle pensée à propos du futur dans les oubliettes de l'incertitude – du

leur liberté de parole ? Ils ne feront jamais que bêler. Donnez à un croyant, qu'il soit musulman, juif ou chrétien, la permission de dire ce qu'il voudra : il n'aura jamais que des niaiseries bornées à raconter. Si certains, en revanche, Vous suppriment la liberté de parler et d'écouter, c'est qu'ils voient bien leur avantage provisoire, car Vous pourriez peut-être avoir quelque chose à dire ou à entendre qui ferait perdre leur crédit à ces « certaines » personnes.

S'ils Vous donnent malgré tout la liberté, ce sont des fourbes, qui donnent plus qu'ils n'ont. Ce n'est en effet là rien qui leur appartienne, mais une marchandise volée, votre propre liberté, que Vous auriez dû prendre vous-mêmes, et ils ne Vous la *donnent* qu'afin que Vous ne la preniez pas, en demandant par la même occasion des comptes aux voleurs et imposteurs. Ces rusés filous savent bien que la liberté donnée ou octroyée n'en est pas une, car seule celle que l'on *prend* – la liberté de l'égoïste – vogue toutes voiles dehors. Donnée en cadeau, elle amène la voile avec la tempête ou le calme plat : seule lui convient une brise toujours douce et modérée.

C'est là que réside la différence entre libération de soi et émancipation ou mise en liberté. L'opposition, aujourd'hui, aspire à l'émancipation et la réclame à tue-tête ; les princes doivent « déclarer les peuples majeurs », c'est-à-dire les émanciper ! Comportez-Vous en hommes majeurs, Vous le serez sans qu'il soit besoin d'un acte d'émancipation ; sinon, c'est que Vous n'en êtes pas dignes et que Vous ne serez jamais majeurs, même émancipés. Majeurs, les Grecs chassèrent leurs tyrans et le fils majeur se rend indépendant de son père. Si les premiers avaient attendu que les tyrans leur accordent gracieusement la majorité, ils auraient attendu longtemps ; quant au fils, qui ne veut pas devenir majeur, un père judicieux le jette hors de chez lui et garde la maison pour lui seul, le nigaud ne l'a pas volé ! », dans *L'unique et sa propriété*, Max Stirner, Editions L'Age d'Homme, 2012, p.219-220. (NdT)

cataclysme environnemental à la victoire de la machine sur l'humain – et c'est précisément pour cela qu'elles veulent en faire un tremplin : « Face à l'incertitude – écrit l'ingénieur informatique Alan Kay – la meilleure manière de prévoir le futur c'est de l'inventer ».

DÉCLARATIONS ET FAITS

En 2019, Roberto Cingolani – responsable de l'innovation technique chez Leonardo Sp – a livré un entretien qui fut par la suite publié dans le livre *L'autre espèce*. Au-delà du romantisme gaspillé, il établit dans ces pages un scénario du futur pouvant s'avérer utile à nos réflexions. Voilà ce que dit Cingolani : « *A un certain stade, la convergence entre les technologies de réseaux ultrarapides, les robots toujours plus sophistiqués et les algorithmes d'intelligence artificielle toujours plus avancés a conduit à la nécessité d'avoir des entités « mécaniques » privées d'une véritable intelligence individuelle, mais connectées à une intelligence unique privée de corps. De nombreux corps mobiles, dotés de formes différentes, et une seule âme immobile* » (c'est moi qui souligne). La première considération à faire, c'est que l'innovation technique ne se présente plus comme un processus de décisions visant à chercher des solutions, mais comme le produit inévitable de l'organisation sociale existante. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est de réfléchir sur un autre aspect : sur quels présupposés ces projets de domination se développent-ils afin que de se réaliser ?

Essayons de faire quelques pas en arrière.

Derrière presque toutes les expressions qui caractérisent la technicisation de la société, se trouve une idéologie. Une idée fixe, dirait Stirner : « *C'est la Société qui fait les individus, et non pas les individus qui font la Société* ». Plus ce principe s'approche de la vérité des rapports sociaux existants, plus les caractéristiques de ce que l'on appelle généralement totalitarisme, la plus haute expression de l'oppression sociale, deviennent évidentes. L'anarchisme informel sous-tend exactement la même chose, en renversant l'ordre des fins et des valeurs : seuls des individus libres de se développer et de se mettre d'accord peuvent créer, comme *produit* des relations, des formes de coexistence et de complicité sans le « besoin » de structures de pouvoir ; là où il n'y a pas d'expériences directes et de connaissance réciproque entre les individus, se formeront alors des structures à travers lesquelles le pouvoir émergera toujours, d'une manière ou d'une autre.

Le même présupposé est valide dans le domaine de l'intelligence artificielle, il suffit de remplacer le concept de Société par celui, techniquement

introduit dans le langage scientifique, d'« âme collective ». Bien loin du concept de *General Intellect* (entendu comme force de soumission de l'*individu social* au centre du développement du capital) d'origine marxienne, le *Big Mind* que mentionnent les techniciens est une méthode applicative, une déclaration qui devient immédiatement et « matériellement » effective. Non pas une idée, ni un principe : mais une technique. Pas seulement un ensemble de connaissances *dans lesquelles* puiser passivement, mais des manières opérationnelles et orientées par les mêmes dispositifs *avec lesquels* agir dans le monde. Certains affirment en toute franchise que « l'État et la bureaucratie sont les incarnations d'une transcendance. Même en démocratie, l'action de l'État sur les collectifs sociaux est grossière, imprécise et simplifiée : le vote et le référendum ne sont que des pis-aller ». Ce ne sera plus pareil demain, disent-ils, car les *valeurs* seront *incarnées* dans les dispositifs, et ils seront *partout*. Il est fondamental de lire certaines « prévisions » dans ce sens. S'il est vrai que les mots peuvent concevoir le monde, quand derrière certaines déclarations il y a une volonté de conquête (d'un territoire comme d'un habit, une manière de vivre), ce qui arrive c'est que les faits sont établis comme tels justement parce que les principes sur lesquels ils s'appuient sont représentés comme des faits.

COLONISER L'EXPÉRIENCE

« *Notre pouvoir s'exerce en réduisant les cerveaux humains en pièces puis en les recomposant selon la forme souhaitée. Commences-tu à voir, maintenant, quel type de monde nous créons ?* »

George Orwell, 1984

Pendant la conquête et l'asservissement des peuples natifs américains, la Couronne d'Espagne ordonnait aux *conquistadores* de lire aux indigènes une déclaration de souveraineté. Conséquences des lois de Burgos de 1512, le *Requerimiento* – presque jamais compris par les natifs puisqu'il était lu en espagnol ou en latin – servait à justifier une déclaration de guerre effective, souvent lue après que les natifs ont été emprisonnés. La conquête du Nouveau Monde prenait dans ce sens une valeur providentielle, comme le processus final de faits déjà accomplis.

Selon les thèses rapportées dans *Le capitalisme de la surveillance* (S. Zuboff), on trouve à la base d'un projet de conquête plus vaste ce que l'on nomme *Requerimiento* de Google : une série de six déclarations dont s'est par la suite emparé le monde des technologies digitales dans sa totalité. Le concept de base, ainsi qu'une partie de la première de ces

déclarations est « *la revendication de l'expérience humaine comme une matière première dont s'emparer librement* ».

Le but prioritaire des géants de la digitalisation est l'accumulation de profits sans précédents, grâce à la vente de données. Mais le produit qui en découle est une modification de la conception même du rapport entre individus et organisation sociale. Le principe du processus en cours est la collecte de données, et son but est leur réorganisation et restitution au monde qui les a concédées. Ce qui justifie de manière providentielle le raisonnement technique de base, c'est le fait selon lequel les expériences des individus seraient inévitablement dominées par une « *intelligence collective provenant des flux d'exemples et d'idées environnantes* », raison pour laquelle « *l'heure est venue de se débarasser de l'idée fautive selon laquelle les individus sont l'unité de la rationalité, et de reconnaître à l'inverse que celle-ci est principalement déterminée par le tissu social* » (Alex Pentland, auteur du livre au titre parlant *Physique Sociale* et professeur au MIT). Il n'y a bien sûr rien de nouveau à ce que le capitalisme soit aussi l'idéologie structurant les comportements et les rapports sociaux. Mais jusqu'à récemment, l'imposition pacificatrice de l'oppression sociale prétendait être déterminée, selon la profondeur des conflits en acte, par le consensus – ayant toujours été plus une rhétorique qu'une réalité – avant d'utiliser des moyens coercitifs (pour détruire la liberté et la dignité de l'individu, le pouvoir devait briser ses relations, ses possibilités, son existence, pour ensuite formaliser le rapport instauré comme étant voulu). On ne peut évidemment pas dire que la coercition des États est en train de s'affaiblir, c'est plutôt le principe de base qui est renversé par l'appareil technologique à travers cette idéologie qui présente quelque chose ayant été imposé comme un état de fait, et qui introduit les conditions de vie dans ce qui a été défini de manière suggestive comme *Utopie Appliquée*.

Les *Big-Data* sont la structure matérielle qui peut réaliser la prévision de Leibniz selon laquelle l'arithmétique binaire a « *le pouvoir de créer l'univers entier* », accomplissant un véritable saut du modèle de convention social à celui de nécessité matérielle. Dans la virtualité, où chacun a l'impression d'agir à la première personne, l'expérience

n'est pas seulement dérobée et transformée en données, elle s'affronte aussi à un nouveau système de valeurs selon lequel c'est sur le « *partage du témoignage* » que se fonde sa signification. Dans la « *Société guidée par des données* » que préparent les divers Pentland, c'est le monde numérique – avec sa direction algorithmique – qui suggère et formalise la signification de l'expérience. C'est lui qui donne une signification à l'expérience. En fin de compte, c'est cela qui fait de l'individualité quelque chose de *concrètement inconsistant*. Le futur en cours « d'invention » est soutenu par ce concept d'« *âme collective* » se proposant de restituer – au niveau de l'individu – les données réorganisées dans l'expérience qui a d'abord été vidée de sa signification.

DÉRACINEMENT ET PACIFICATION

« *Une partie des expériences désirables des riches pourra être synthétisée et répliquée pour une frange bien plus grande de la population* ». Cette phrase a été prononcée par John Carmack – développeur des technologies de Réalité Virtuelle – en 2016. Bien que cela ressemble à une déclaration allusive d'un politicien quelconque, il voulait au contraire exprimer une idée précise : nous ne pouvons pas faire autrement qu'accepter les plus grandes injustices de ce monde, mais nous aurons demain la possibilité d'utiliser de formidables palliatifs pour oublier, à certains moments, que nous en sommes les victimes ; pour anéantir les significations de la réalité.

Il n'est pas suffisant de constater le produit aliénant de la société digitale, il faut plutôt prêter attention au déracinement produit par la possibilité capillaire d'une décentralisation du langage, de la mémoire, des habitudes de la domination : à savoir la capacité d'être et d'arriver pratiquement partout. Dans ce sens, la comparaison effectuée par certains compagnons américains entre la digitalisation et la logique du panoptique est assez suggestive : « *Jeremy Bentham a conçu le panoptique comme modèle pour rendre les prisons et les lieux de travail plus efficaces ; il s'agit d'un édifice circulaire, dans lequel toutes les pièces donnent sur un couloir intérieur, de manière à pouvoir être vues par une tour d'observation centrale. Les détenus ne peuvent pas voir ce qu'il se passe dans la tour, mais ils savent qu'ils peuvent être observés depuis son intérieur à n'importe quel moment, de telle sorte*

Même en démocratie, l'action de l'État sur les collectifs sociaux est grossière, imprécise et simplifiée : le vote et le référendum ne sont que des pis-aller ». Ce ne sera plus pareil demain, disent-ils, car les valeurs seront incarnées dans les dispositifs, et ils seront partout. Il est fondamental de lire certaines « prévisions » dans ce sens.

qu'ils finissent par intérioriser cette forme de surveillance et de contrôle. En quelques mots, le pouvoir voit sans regarder, alors que l'observé regarde sans voir. Dans le panoptique le pouvoir siège en périphérie, plutôt qu'au centre, car le contrôle est principalement exercé par les détenus eux-mêmes ». Ainsi l'Information, comme une concentration de pouvoir décentralisée, ne se substitue pas seulement à la connaissance, mais bien plus profondément au « poids » de devoir inventer, contrôler et déterminer. En d'autres mots, à notre attention et au sens de responsabilité individuelle, qui permettent de se rendre compte du type de monde dans lequel nous vivons.

La vie en elle-même n'a pas un « sens éthique », mais celui-ci lui est donné, toujours. Les possibilités de notre agir dépendent des angles de perspective d'où faire émerger ce sens. Pour l'individualité, l'expérience n'est pas uniquement le champ d'essai sur lequel on apprend à discerner ; c'est l'enchevêtrement de pulsions et de tensions, des « révélations fulgurantes d'un être-ensemble » sans lesquelles le sens que l'on veut donner à ses choix ne peut qu'arriver de l'extérieur de ces projets de domination qui partent du présupposé de façonner et de contenir le sens de la vie. La délégation de l'agir commence par ce déracinement. Il y a quelques années, un texte intéressant cherchait à repérer la suppression de l'individualité dans la perte progressive de tous ces « ajustements et compromis » qui subsistent grâce à la perception des différents éléments faisant office de « médiateurs », d'où les contradictions se révèlent par la suite. Dans ce sens, l'action directe peut dépasser certaines médiations parce qu'elle les a affrontés au fur et à mesure. Un processus qui, à bien y regarder, sort aussi de nous-mêmes. C'est grâce à ce « réseau de médiations » que l'on atteint un certain degré d'immédiateté et de principe. L'immédiateté du monde digitale (ou mieux, l'impression d'immédiateté qu'il suscite), anéantit au contraire chaque partie de ce processus, finissant par la désintégrer comme rapport sensible. Tandis que le monde que nous partageons avec de possibles complices est en train de s'effondrer, il se présente à nouveau sous forme de mondes individuels et incompatibles entre eux – dans l'impossibilité de s'aligner sur une véritable réciprocité –

Ainsi l'Information, comme une concentration de pouvoir décentralisée, ne se substitue pas seulement à la connaissance, mais bien plus profondément au « poids » de devoir inventer, contrôler et déterminer. En d'autres mots, à notre attention et au sens de responsabilité individuelle, qui permettent de se rendre compte du type de monde dans lequel nous vivons.

et mêmes sous les habits de la plus grande liberté jamais atteinte.

L'épuisement progressif du penchant à s'exposer au choc de l'inconnu est le produit du déracinement. Une expérience, une sensation, indivisible de la lutte pour la liberté. Cette lente privation – qui a comme cause la sensation de sécurité donnée par un immense savoir disponible sans qu'on ne le possède, et comme effet l'incapacité d'agir – n'a

pas lieu dans le rêve, mais dans sa force.

LA FORCE DU RÊVE

Je cherche la force du rêve

Kina

On ne détruit pas un type d'organisation social comme celui qui nous fait face sans un profond sens de la vie pour laquelle on se bat. On ne peut bien sûr pas prévoir toutes les cordes que certaines actions pourront toucher, précisément parce que l'action directe ne se résume pas en elle-même, qu'elle est toujours le début d'un possible que l'on ne peut pas prévoir à l'avance ; mais l'on peut chercher à comprendre le type de contexte dans lequel ses effets se répandent.

Après tout, l'intention de ces réflexions n'est pas de s'enfoncer dans le terrain du droit, ni de hurler à l'injustice pour un futur inhumain ; mais plutôt de raisonner concrètement sur les possibilités d'attaque.

Et la qualité de l'attaque se mesure à la profondeur de la rupture, la plus irréversible possible.

Habiter le même monde, celui du réel dans lequel les événements ont des causes et des conséquences, signifie aussi établir le sens de l'action, de l'agir, de l'influence que ce que nous faisons peut avoir sur les éléments concrets qui déterminent l'état des choses. Il devient alors nécessaire de donner des *ici* à cet enracinement éthique que Simone Weil définissait « en absence de lieu ».

À l'intérieur de nous, en opposition à la « Société des données », peut advenir un renversement conceptuel : ce n'est peut-être pas la résistance à ce type de monde qui garantit la liberté, mais plutôt la liberté que nous conservons en tant qu'indivi-

des conscients qui peut produire cette résistance. C'est là où l'on se rencontre que les expériences produisent les forces nécessaires ; c'est là où l'on peut expérimenter que les armes s'affilent. L'enracinement est le noyau de la résistance, c'est le noyau de la liberté ; l'autonomie qui clarifie et met en lumière l'ennemi justement parce qu'il s'oppose à elle. Mais l'autonomie qui clarifie aussi les raisons pour se battre, « pour se lever le matin », quelque chose d'entrevu entre les sacro-saintes raisons qui « commencent par un Non ». Au fond, voilà ce que le pouvoir veut oblitérer.

Il est indubitable que ce sont l'informalité et l'affinité qui déterminent de telles possibilités. Tout comme la nécessité de la destruction ne fait aucun doute. Mais ici encore nous nous arrêtons à un « quelque chose », qui est justement l'objet de la destruction. Non pas parce que l'action destructive ne contient pas en elle-même sa justification, mais parce que la fragmentation de la vie est en train de lui enlever la possibilité d'être interaction, de contenir la modification du réel qui est l'absence de sa signification, son présumé en même temps que son objectif. Et même l'hypothèse de la *reproductibilité* risque de se disperser dans le flux sans fin des images et des sentences de la Société connectée. L'organisation sociale est en train de faire un saut qualitatif. Le lien transcendant qui est au fondement de la servitude volontaire est en train de se diriger vers quelque chose d'immanent, d'incorporé. On a écrit sur les pages de cette revue que « *sans l'autonomie disparaît non seulement la base sur laquelle s'appuyer, mais aussi l'horizon à convoiter* ». Nous risquons alors de rester enfermés dans le terrain de l'Information et de la dimension quantitative, si nous ne commençons pas à imaginer de nouvelles formes de « clandestinité » – entendue comme cette force qui se charge de donner de la solidité à l'expérience *en dehors du mesurage constant*. C'est de cette *réalité* que la

Nous risquons alors de rester enfermés dans le terrain de l'Information et de la dimension quantitative, si nous ne commençons pas à imaginer de nouvelles formes de « clandestinité » – entendue comme cette force qui se charge de donner de la solidité à l'expérience en dehors du mesurage constant.

dimension de l'attaque tire sa lymphe vitale. Une utopie en opposition à l'Utopie Appliquée de la Technique peut devenir un horizon en cherchant dans le rêve non seulement la tension nécessaire, mais aussi la force pour l'imaginer. Tout d'abord en renversant les présumés, à partir de l'individu, « *pour que nos puissances réunies produisent plus que l'une d'elles ne pourrait faire isolément* ».

Traduit depuis l'italien, paru dans *i giorni e le notti*, n° 12, janvier 2021

L'IDOLE DE LA RATIONALITÉ

Le but de ces réflexions est de tenter de mettre en discussion certaines des catégories de pensée que nous sommes habitués à utiliser pour décrire les différentes modalités possibles avec lesquelles l'individu se rapporte à la réalité et affronte les questions fondamentales de son existence, la diversité des conceptions du monde. Des catégories qui, selon moi, agissent souvent comme un frein ou un moteur moral/idéologique par rapport à une ouverture de nos sens et de nos facultés vers la complexité expérientielle du monde et vers les potentialités de notre agir en interaction avec cette complexité. Les interprétations conceptuelles a priori qui proviennent de la culture dominante influencent dans une large mesure notre agir et les choix déterminants de notre vie, y compris dans le domaine de la lutte contre la domination, raison pour laquelle elles ont besoin d'être en permanence réexaminées.

Le rationalisme est une de ces interprétations du monde : né dans l'Occident moderne, et aujourd'hui idéologie dominante, elle va de pair avec une conception humaniste qui considère que l'être humain est au sommet de la pyramide des êtres vivants habitant la planète, en vertu de la présumée supériorité de ses facultés intellectuelles, considérées dans leurs acceptations les plus logico-technico-mathématiques, productrices de concepts, de connexions logiques, d'idées abstraites qui auraient une prétention à la vérité et à l'objectivité vis-à-vis de la réalité.

Le rationalisme est l'expression du vieux binôme rationnel/irrationnel, binôme qui est souvent décliné dans d'autres termes, que je me limiterai ici à lister sans prétendre être exhaustif, et dont l'exploration mériterait un nombre de pages bien supérieur : d'un côté il y aurait la raison, l'intellect, la logique, la science, la matière, l'esprit, et de l'autre le sentiment, l'émotion, l'instinct, la volonté les passions, l'imagination, l'esprit et le corps.

Le rationalisme est la conviction que la *raison* humaine est l'instrument privilégié et supérieur de connaissance du monde, et que cette raison peut être le fondement de tout savoir, pour atteindre le bien moral, la justice et le bonheur. Des explications « logiques » de tous types ont été élaborées au cours de l'histoire de la pensée humaine pour motiver l'adhésion à certaines valeurs morales plutôt qu'à d'autres, pour démontrer l'existence ou l'inexis-

tence de Dieu, les causes des phénomènes naturels, la nécessité d'une forme d'organisation politique et sociale plutôt qu'une autre etc. Des concepts propres à la logique comme les concepts de *cause*, *d'effet*, *d'hypothèse*, *d'explication*, de *démonstration*, ont fortement déterminé l'approche rationaliste de la compréhension du monde. Mais avant l'époque moderne, l'idée selon laquelle la raison en soi n'est pas une faculté suffisante pour atteindre la connaissance d'une quelconque *vérité*, et qu'elle devait donc être accompagnée d'autres qualités comme l'intuition, était une opinion commune.

Des sciences comme les mathématiques, l'astronomie, la géométrie, la mécanique et la physique, et en général les méthodes de recherche scientifique, ont toujours été considérées comme un élément fondamental de l'approche rationaliste, qui considère que la réalité est gouvernée par une série de lois et de principes connaissables par la raison humaine. À l'époque moderne, on est arrivé toujours plus souvent à considérer la raison comme une faculté autonome et autosuffisante, seule guide valide pour échapper à tout type de superstition religieuse ou irrationnelle et aboutir à la *vérité* sur le monde. Dans les pays occidentaux, le mythe rationaliste a été poussé en avant par l'émergence de la science moderne, de l'industrialisme et du capitalisme, et il a connu son heure de gloire entre le XVIIIe et le XIXe siècle avec les Lumières et le Positivisme.

Par la suite, il a connu une période de repli dans la seconde moitié du XIXe siècle, en parallèle à l'émergence de courants artistiques, culturels et philosophiques qui exprimèrent une méfiance vis-à-vis du positivisme et de l'approche rationaliste de la vie avec sa logique froide et détachée, considérée incapable de donner des réponses satisfaisantes aux interrogations, aux désirs et aux besoins fondamentaux, plus particulièrement en ce qui concerne la sphère intérieure de l'humain. La confiance dans le progrès scientifique commença à faire l'objet de critique, et il y eut également une réévaluation des doctrines spirituelles ésotériques et occultes. Les philosophies anti-positivistes se multiplièrent, tout comme celles refusant l'idéalisme hégélien, leur préférant une empreinte spiritualiste et irrationnelle, bien qu'ayant de grandes différences les unes les autres : de l'existentialisme de Kierkegaard au mysticisme de Schopenhauer, du vitalisme de Nietzsche à l'intuitionnisme de Bergson. Divers courants artistiques comme le Romantisme, le Sym-

bolisme et l'Art Nouveau redécouvrirent et valorisèrent les impulsions les plus profondes de l'âme, l'intuition, le mystère, la créativité, la sexualité, le sentiment comme instrument de connaissance et d'exploration des différentes facettes de la réalité.

Après un sérieux reflux, aujourd'hui que l'autorité scientifique jouit d'une très forte légitimité sociale et que son pouvoir coïncide toujours plus avec le pouvoir étatique et économique, le rationalisme se détache comme l'idéologie dominante de la société à capitalisme avancée, et il en arrive à se superposer au scientisme. Ses instruments sont les distinctions, les définitions, les déductions et les classifications de tout ce qui bouge sur la terre, y compris de nos corps et de nos pensées, qui sont par conséquent susceptibles, après une période d'étude « scientifique », d'être mis à profit et/ou gouverné, géré, domestiqué.

Le progrès scientifique, tout comme l'existence de l'État et du système économique, obtiennent la reconnaissance sociale qui leur est nécessaire pour survivre pas tant grâce à l'usage de la force mais surtout en vertu du fait qu'ils sont considérés comme des modalités d'organisation valides et conformes à la raison (*rationnels*, logiques, ordonnés, fondés sur des bases scientifiques). La majeure partie des personnes sont convaincues que ce système, de domination est *raisonnable*, mais cela ne montre-t-il justement pas, comme une autre face de la médaille, son caractère totalement *contre-intuitif* ? Le processus de la raison qui amène à la conclusion que ce système est rationnellement juste traverse-t-il vraiment chacun des individus qui en font partie et le justifient, ou bien il est simplement négligé parce que sa conclusion a désormais été naturalisée ? Quelle influence le mythe de la raison continue-t-il à exercer dans la *forma mentis* de ceux qui en sont arrivés à critiquer, du moins en partie, ce système ?

Il est peut-être nécessaire de faire un pas en arrière, et de clarifier ensuite ce que l'on entend par rationnel et par irrationnel. La rationalité n'est pas autre chose que la faculté de mettre des concepts en relation, et d'édifier sur la base de ceux-ci une morale qui permette de juger ses actions et celles des autres (la distinction entre le vrai et le faux, le juste et le faux, le bien et le mal etc.) selon des critères qui sont considérés comme « objectifs ». La raison est donc vouée à dominer ce que l'on nomme les passions, les instincts, les pulsions, les réactions viscérales, les désirs irrésistibles, l'imagi-

nation fervente, les sensations brûlantes, les pensées créatives, le chaos cruel, insensé, merveilleux et insaisissable qui est un élément fondamental de l'existence. La rage et la rébellion font bien sûr partie de cette gamme de sentiments et de pulsions que

la raison, selon l'opinion commune, est tenue de maintenir sous son contrôle, en faveur d'approches plus raisonnables et modérées. Il semble évident combien cette logique est extrêmement fonctionnelle au pouvoir car elle pro-

duit la récupération de tout sentiment de revanche qui naît des perceptions d'un sentiment d'injustice, le canalisant dans les formes ordonnées du dissensus politique réformiste.

La rationalité existe par rapport à des valeurs qui sont variables historiquement. Les valeurs dominantes expriment ce que sont les dogmes assumés collectivement par une société donnée, historiquement déterminée, dans son rapport avec la forme de pouvoir qui prédomine dans cette situation historique, ainsi que l'idéologie qui l'accompagne. Ces valeurs changent au gré des époques, elles ne sont pas éternelles, mais tendent périodiquement à se dégrader en dogme, puis elles passent à travers des bouleversements sociaux et culturels, sont remises en question et finalement remplacées par d'autres valeurs (pas forcément nouvelles). L'individu qui ne se conforme pas aux valeurs assumées par la collectivité à un moment historique donné, et dans un contexte géographique précis, se voit assigné la dénomination de fou, d'irrationnel et de subversif pour son époque. Le rapport entre rationnel et irrationnel ressemble plus à une polarité qu'à une dichotomie. Ce qui semble aujourd'hui irrationnel peut aussi être la préfiguration du rationnel de demain, ou l'expression d'une question de la société pour laquelle il n'existe pas encore de réponse adaptée, ou bien, au contraire, ce qui aujourd'hui semble parfaitement rationnel pourrait être considéré demain comme une folie, une forme d'hallucination collective.

L'assignation de rationalité ou d'irrationalité à une certaine interprétation du monde et à ceux qui en sont les porteurs se fait à travers le critère de l'adhésion relative aux valeurs partagées par la collectivité, et comporte, aussi et nécessairement, l'accès ou pas à une part du pouvoir et du privilège social. Les discours méritant d'accéder au statut de discours publics, partagés par les élites au pouvoir et donc par la majorité de la société sont rationnels ; en revanche tout ce qui entrave la linéarité de ce

mécanisme de correspondance est irrationnel. En démocratie, plusieurs discours rationnels peuvent cohabiter ; dans les époques historiques où l'élite dominante s'est approprié le discours qui correspondait le plus à cette phase historique, et l'a désigné comme le seul rationnellement possible, l'ordre du discours est devenu un moyen d'exclusion et de censure, un pur instrument de pouvoir. Il s'est opéré un détachement entre le pouvoir et la communauté, détachement qui n'a pas nécessairement favorisé le pouvoir parce qu'un grand nombre d'individus, se sentant exclus de la possibilité d'exprimer en liberté leurs divergences avec la conception du monde dominante, ont commencé à s'organiser clandestinement en secte, en sociétés secrètes, en ordres religieux hérétiques etc. qui sont souvent devenu des foyers de conspiration contre l'ordre établi.

La tendance à la fermeture comme seule discours possible, et donc la tendance à produire des dogmes, est néanmoins une des caractéristiques prédominantes de l'approche rationaliste du monde, car celle-ci implique qu'il n'y a qu'une seule vérité sur le monde, et qu'elle est objective : s'il arrive que le dévoilement de cette vérité objective ne soit pas encore complet et que cela rende acceptable la coexistence temporaire d'interprétations légèrement discordantes, le rationalisme considère que ce n'est qu'une question de temps avant que n'émerge la seule interprétation exacte, qui arrivée à ce stade peut s'affirmer comme vérité absolue et ne plus tolérer aucune objection. La science moderne, bien que ses apologistes les plus sincères admettent être un type de savoir toujours partiel, reformulable et sujet à des erreurs (en vertu de la méthode expérimentale sur laquelle ils comptent), de fait, nous vend toute une série d'interprétations comme des vérités, comme des faits *objectifs*.

Mais si ce que nous considérons plus ou moins rationnel dépend de facteurs historiquement déterminés, et n'est donc ni objectif ni universel, mais variable dans le temps et dans l'espace, comme je vais désormais le démontrer grâce à certains exemples, le sens même de cette catégorie conceptuelle s'effondre alors complètement. Ce qui est considéré rationnel dans un contexte donné *n'est pas nécessairement plus vrai ou plus réel* que ce qui

n'est pas considéré comme tel. Loin d'être des spéculations philosophiques abstraites, la déconstruction du mythe rationaliste a de profondes implications sur la prétention à la validité de toute une série d'idéologies qui ont secoué les rangs de l'histoire humaine, avec des conséquences aux portées inimaginables.

Des régimes totalitaires que nous considérons aujourd'hui comme « irrationnels » ont, à leur époque, réuni un consensus social sur la base de mythologies, d'utopies et de superstitions que de nombreuses personnes considéraient comme parfaitement logiques et rationnelles, sinon parfaitement objectives. La conviction qu'il existerait quelque chose d'objectif comme la race, et que les différentes caractéristiques que celle-ci pouvait assumer détermineraient la supériorité de certains groupes d'individus sur d'autres, s'est basée plus souvent sur des explications scientifiques et historiographiques (qui s'avèrent aujourd'hui infondées, et que nous considérons comme motivées par des pulsions « irrationnelles ») que sur d'autres à caractère spiritualiste. En parallèle, le nazisme faisait levier sur des suggestions, des symbologies, des rituels, des traditions et des imaginaires qui se voulaient ésotériques et idéalistes, se proposant comme une doctrine qui exaltait les valeurs et les intérêts spirituels du peuple en opposition au libéralisme bourgeois et au matérialisme utilitariste caractéristique de l'époque moderne. Ces idéologies qu'aujourd'hui nous considérons folles, absurdes – irrationnelles – ont donné vie, en leur temps, à des machines totalitaires parfaitement matérialistes, technicisées et rationalisées vouées au génocide.

Mon objectif n'est pas de proposer un refus de la rationalité en soi, mais plutôt le refus de la séparation fictive entre les différentes sphères de notre existence. Les habiletés que nous possédons et avec lesquelles nous pouvons nous rapporter à la complexité du monde sont nombreuses et multiformes, ce sont des instruments dont nous sommes dotés naturellement et aucune d'elles n'est à écarter a priori.

De son côté, le marxisme avait postulé que l'histoire de l'humanité était sujette à des lois de développement (le fameux mouvement « dialectique » de l'histoire) qui auraient conduit à la chute du capitalisme et à l'émancipation de la classe ouvrière exploitée. Selon cette vision, l'histoire tendait

naturellement au communisme. À l'heure d'aujourd'hui je pense que, à part une poignée de nostalgique, les personnes qui croient encore à l'inévitabilité de cette trajectoire historique sont peu nombreuses. Pourtant cette vision du monde, cette philosophie politique, que nous pouvons

aujourd'hui presque considéré comme une eschatologie de type religieuse, se présentait comme matérialiste, rationnelle, « scientifique » même, et elle a mis en mouvement des millions de personnes exploitées et d'aspirants membres de la nouvelle classe dirigeante dans le monde entier.

J'ai déjà mentionné que différents mouvements artistiques sont partis d'un refus du rationalisme pour donner du souffle aux expressions les plus imaginatives et inexplorées de la psyché humaine et de la création artistique, à ses aspects les plus ésotériques, imprévisibles, hors de toute logique et de tout schéma. Si des courants comme le surréalisme et le dadaïsme ont exprimé de différentes manières cette tendance à exalter les caractères les plus « irrationnels » de l'existence, les accompagnant dans certains cas d'idées libertaires, en Italie un mouvement comme le futurisme est allé dans la direction opposée. Ce courant artistique d'avant-garde voulait promouvoir le primat de l'émotion contre la raison, de la nouveauté contre la tradition, de l'action et du dynamisme contre l'intellectualisme, de l'expérimentation contre la logique, de l'irrationnel contre la politique, et incarner une révolte contre les valeurs positivistes, libérales et bourgeoises... mais son irrationalisme s'est décliné bien vite en une adhésion au militarisme et au nationalisme, au mépris pour la femme et à l'éloge de la modernité mécanique, frénétique et technologique. Rationalité et irrationalité en arrivent alors à se confondre, les termes perdent leurs sens, et le refus de la raison, qui était le point de départ de ce mouvement, se confond dans l'éloge de la rationalité technoscientifique et de ses machines, sur laquelle se greffent des tons mystiques, dans lesquels ces mêmes machines paraissent presque magiques, comme dotées d'âme et de vie propre.

Puisque l'on évalue ce qui est plus ou moins rationnel sur la base des valeurs domi-

nantes, tout ce qui correspond aux valeurs du capitalisme, de l'État et de la technoscience peut aujourd'hui se doter d'un tel appellatif. Pour la science, l'irrationnel c'est ce qui ne peut pas faire l'objet d'étude, ce que l'on ne peut pas prévoir en partant de modèles scientifiques, lesquels présupposent un certain déterminisme, à savoir qu'à partir de certaines prémisses on peut déterminer un certain comportement. Quelque chose de complètement différent de l'interprétation du passé : pour Héraclite, par exemple, rien ne pouvait se dire irrationnel, car au même moment où « on dit » quelque chose, ce « dire » rentre dans un discours de relations et de nœuds, et les nœuds expriment nécessairement une rationalité, car l'irrationnel pur comporterait l'absence de tout nœud qui lie l'événement irrationnel à toute autre chose.

Aujourd'hui, la nouvelle idole est la Science (avec son bras armé, la technique) et le rationalisme scientifique est la nouvelle morale-esclave à laquelle la majorité se soumet avec vénération. On demande à l'être humain contemporain de se réfugier de la misère qui l'entoure dans la consommation de marchandises, en priorité technologiques, et dans les nobles aspirations de la science, qui promet encore d'expié les maux du monde à travers sa production de vérité. Rien de différent par rapport au paradis promis par le théologien, illusions d'une rédemption ultra-terrestre, débitée alors même que les institutions qui incarnent ces promesses sont précisément les responsables de la pauvreté et de la dévastation (matérielle et spirituelle) dont elles promettent de nous sauver.

Mais l'interprétation de la science n'est qu'une des interprétations possibles de la réalité, parmi d'autres, une interprétation qui, entre autres, fournit des résultats d'ordre inférieur par rapport à d'autres visions du monde, et qui de fait se traduit par une suspension de la volonté, car ce qu'elle prétend produire ne sont pas des interprétations mais des vérités indiscutables sur des phénomènes que nous observons et auxquels nous participons, des lois objectives auxquelles nous sommes tenus de nous plier. En réalité, chaque connaissance est une construction humaine, une interprétation subjective, et non pas le dévoilement d'une quelconque vérité essentielle cachée dans le monde. La science produit des concepts puis travaille grâce à eux, construisant sa propre vérité. Pensons aux définitions d'espèces, des catégories d'origine humaine ne faisant référence qu'à elles-mêmes, car elles ne disent rien de vrai en soi et pour soi mais ne prennent sens qu'à l'intérieur de notre cadre conceptuel. Une des nombreuses constructions humaines qui ne capturent rien d'« essentiel » dans un objet et dont la « vérité » dépend uniquement de ce que nous voulons considérer comme vrai en

Les formes de dominations actuelles visent à une capitulation totale de l'individu, en faveur de son adaptation au fait d'être un engrenage du mécanisme social. Un mécanisme manœuvré par des intérêts politiques, économiques et techniques, dont le fonctionnement dépend de l'activité conjointe de tous les membres de la société, dans leur répartition des rôles.

lui, avec bien souvent le renfort de l'habitude qui tend à naturaliser les concepts plus anciens ou plus fonctionnels au modèle de société dans laquelle ils s'insèrent.

Aujourd'hui, tous les discours qui contredisent ce que soutiennent les autorités scientifiques sont catalogués comme irrationnel, comme de la folie, de la superstition, le fruit de l'ignorance, de la misanthropie, de la paranoïa, ou du misonéisme. Les spectres de l'asile psychiatrique et de la prison sont toujours à l'affût pour ceux qui se hasardent à trop pousser sur la pédale de la folie lucide de leurs rêves plutôt que de s'adapter à la logique dominante et à devenir un engrenage volontaire de l'ordre social. Les valeurs capitalistes de la rationalité, de l'utilitarisme, de l'efficacité et du quantitatif sont érigées comme des objections face à toute idée ou interprétation de la réalité qui s'écarte de celles majoritaires. Nous avons souvent tendance à y répondre en nous plaçant sur le même plan, en nous alignant sur les mêmes valeurs et en les revendiquant comme étant nôtre (« non, c'est *notre* discours qui est rationnel, utile, efficace, celui qui attirera les gens, qui donnera des résultats etc.), mais en faisant ainsi nous n'en sortons pas. Pourquoi, à l'inverse, ne pas répondre en démontant le mythe de la rationalité et son contenu, en montrant sa nature historiquement située et donc non universelle, mais plutôt subjective et partielle ?

Le rationalisme est indubitablement l'idéologie dominante de l'époque moderne, la vision du monde prédominante dans les sociétés industrielles capitalistes. Les idéologies qui se consolident dans une position de domination passent toujours à travers une phase de naturalisation, et il en a été ainsi pour le rationalisme : ce fut d'abord une interprétation du monde parmi d'autres possibles, puis il est devenu la seule possible, dont la nature historiquement déterminée et subjective est désormais occultée. Ce qui est arrivé aux croyances spirituelles qui pendant une période de l'histoire ont dominé en occident, et qui sont encore prédominantes dans certaines parties du monde, arrive aujourd'hui à la vision rationaliste-scientifique dans ces mêmes sociétés. Nous tendons aujourd'hui à croire que la rationalité dominante n'est pas un type de croyance ou d'illusion mais la caractéristique fondamentale et universelle de la nature humaine, ce qui nous distingue des autres espèces animales en nous plaçant au-dessus du reste du monde naturel. Nous croyons que les concepts et les interprétations produites par la raison grâce l'observation de ce qui nous entoure (comme les concepts scientifiques) sont la révélation d'une quelconque « vérité ».

Une fois que certaines valeurs ont été naturalisées car imposées à la société, même la rationalité du jugement peut devenir un préjugé : car est raison-

nable ce qui nous semble raisonnable. Ce qui nous semble aujourd'hui irraisonnable est donc exclu à cause de son caractère que l'on présume irrationnel, même si à un moment donné l'irrationnel tend cependant, sous une certaine forme, à réémerger. La raison tend toujours à vouloir chercher la solution sur une voie cohérente, logique : elle peut fonctionner dans toutes les situations et pour des problèmes simples, mais quand il s'agit de grandes questions décisives, alors la raison ne suffit pas. Elle est incapable de créer l'image, le sens, la profondeur. Quand le chemin de la raison devient un obstacle – et il le devient toujours à un moment donné – alors la solution arrive de la manière la plus inattendue. Cela arrive parce que la réalité que nous interprétons est essentiellement non linéaire, complexe, chaotique : cela signifie qu'elle ne peut pas se communiquer avec un langage logique ou séquentiel et que, pour être comprise, il est nécessaire d'utiliser aussi d'autres facultés.

Mon objectif n'est pas de proposer un refus de la rationalité en soi, mais plutôt le refus de la séparation fictive entre les différentes sphères de notre existence. Les habiletés que nous possédons et avec lesquelles nous pouvons nous rapporter à la complexité du monde sont nombreuses et multiformes, ce sont des instruments dont nous sommes dotés naturellement et aucune d'elles n'est à écarter a priori. Notre domestication passe aussi à travers cette séparation et hiérarchisation des possibilités que nous avons de comprendre et de nous rapporter à la réalité, ainsi que la liquidation successive de tous ces aspects de notre personnalité qui ne sont pas fonctionnels à l'ordre social dominant. Le refus du primat de la raison n'est pas la même chose que le refus de la raison. Ce dernier peut se décliner de nombreuses manières, pas forcément libératrices, prenant parfois des tons réactionnaires, aboutissant d'autres fois dans de nouveaux mythes, dogmes, formes religieuses, dans l'éloge acritique de l'irrationalité, sans jamais se libérer totalement de ce qu'il voulait critiquer. On reste alors coincé dans le modèle dualiste, dans une vision de la réalité schématique et manichéenne, qui veut que l'un ou l'autre des deux pôles prévale, dans un réductionnisme préoccupant. À l'inverse, il est plus intéressant d'essayer de démonter le mythe de la raison, son primat absolu à l'époque moderne, la fausseté de cette polarité qui complique les choses au lieu de les simplifier.

Les formes de dominations actuelles visent à une capitulation totale de l'individu, en faveur de son adaptation au fait d'être un engrenage du mécanisme social. Un mécanisme manœuvré par des intérêts politiques, économiques et techniques, dont le fonctionnement dépend de l'activité conjointe de tous les membres de la société, dans leur réparti-

tion des rôles. La collaboration avec cet appareil social imposé par des institutions extérieures et adaptées à leurs intérêts nous est présentée comme une condition logique et rationnelle, de fait comme la seule modalité sensée de cohabitation entre êtres humains pour harmoniser une nature sociale que l'on suppose cannibale et conflictuelle. Cette illusion du caractère indispensable du pouvoir étatique (et scientifique, technique, religieux etc.) qui dure depuis des siècles avec la complaisance du plus grand nombre, réduit l'humanité entière à une masse d'esclaves au service d'un nombre restreint d'hyperprivilegiés, avec le paradoxe que la majeure partie des esclaves ne se rend même pas totalement compte de sa condition d'esclavage, en arrivant à épouser les valeurs qui protègent la caste dominante (autorité, légalité, science etc.)

Le dogme rationaliste révèle toute son absurdité dans le mythe du progrès, un mythe qui informe et justifie toute sa trajectoire dans l'espèce humaine des derniers siècles, et qu'en dépit de toutes les évidences, bien peu de personnes ont réellement commencé à mettre en discussion. La conviction selon laquelle le type de rationalité et d'habileté technique propre à l'espèce humaine est la démonstration de sa supériorité sur le reste du monde animal et végétal, et que son application grâce au développement technologico-industriel nous conduit nécessairement vers une amélioration de nos conditions de vie, est encore profondément enracinée.

Pourtant, avec un regard assez peu approfondi, le mythe du progrès se révèle bien vite être tout sauf rationnel et logique. Il ne passe pas le test de sa rationalité, pourtant, « irrationnellement » et contre toute évidence, la direction dans laquelle nous allons continue à être considérée comme absolument « rationnel ». Déforestation, désertification, extinction des espèces, pollution, changement climatique, colonialisme, destruction de la biodiversité, épuisement des matières premières, accidents industriels, malheur diffus, guerres pour les ressources et surpopulations ne sont que certains des symptômes les plus évidents de la probable auto-extinction et de l'effondrement écologique vers lesquels nous conduit ce fantomatique « progrès » technoscientifique.

Qu'y a-t-il de logique à opposer l'humain à l'ensemble des écosystèmes, plutôt que de le concevoir comme un des nombreux éléments qui en font partie, conception aujourd'hui uniquement associée à des conceptions religieuses du monde, superstitieuses, spiritualistes, passivistes ? L'excès de *logos* s'est transformé en *hybris*, en arrogance, perdant le phare de cette même raison, qu'il avait placé sur un autel. Que sont les courants comme le transhumanisme, qui exaltent le développement technologique jusqu'aux ultimes conséquences,

sinon de nouvelles formes religieuses travesties en rationalisme moderne ?

Tout comme les précurseurs anarchistes dévoilèrent les mensonges du pouvoir religieux de leur époque, tombant cependant, en réaction, dans une confiance mal placée pour le progrès scientifique/technologique, nous devons aujourd'hui anéantir ces dogmes oppressifs de notre temps, qui s'étaient initialement présentés comme émancipateurs par rapport aux maux précédents. Si la morale chrétienne (soumise, impuissante, culpabilisante, ennemie des passions et des instincts vitaux, productrices de compensations et d'illusions) ne s'est pas encore totalement éteinte dans les mentalités, ce qui la remplace toujours plus c'est une mentalité hypermatérialiste, utilitariste et rationaliste qui se révèle tout aussi servile. C'est une mentalité qui tend à l'intérêt personnel mesquin mais aussi à l'auto-annulation, qui délègue à d'autres l'assignation d'une explication logique de sa vie, qui amène à placer sa confiance une fois encore dans une vérité logico-rationnelle fournie par l'extérieur, plutôt qu'à la création de ses propres valeurs et interprétations du monde.

Une question importante que nous devrions nous poser est la suivante : de quelle manière le mythe rationaliste influence-t-il aussi la théorie et l'action anarchiste ? Comme cela a déjà été dit ailleurs, je considère qu'il apparaît dans la primauté accordée à des analyses qui se veulent logiques, matérialistes, objectives par rapport aux rapports sociaux et aux dynamiques politiques et économiques (un héritage du marxisme « scientifique »), mais aussi dans la quantité d'analyses produites sur le thème organisationnel le plus adapté à la lutte contre la domination, dans l'importance qui est attribuée à l'implication d'un grand nombre de personnes (comme dans la méthode scientifique, c'est ce qui est quantifiable qui compte), dans l'élaboration de projectualités politiques « logiques », basées sur l'étude de données « objectives » de la réalité et sur des prévisions à long terme, dans l'approche utilitariste (à caractère capitaliste) qui se manifeste dans certains discours sur l'implication des autres « catégories » sociales et dans certaines stratégies de lutte étudiées sur le papier – en deux mots, dans l'attention portée aux aspects « techniques » de la révolte au détriment de ceux plus viscéraux... comme si la rébellion était une question de logique, de calcul et de prévision.

Le pragmatisme et le matérialisme sont des valeurs produites par la société moderne industrielle, ce n'est pas un hasard s'ils sont aussi les piliers d'une doctrine comme le marxisme, qui voit le capitalisme industriel comme le prérequis historique fondamental pour que l'humanité puisse atteindre une société libérée. Ceux qui refusent ces

valeurs sont taxés de romantisme nostalgique du « primitif » préindustriel. Pourtant, une partie de notre projet de liberté individuelle devrait consister aussi dans l'émancipation des pouvoirs symboliques et des mensonges que nous nous racontons pour transformer nos aspirations en vérité et en dogmes à appliquer sur les autres personnes, que nous tendons à conceptualiser non pas comme des individus mais comme des classes ou des regroupements sociaux.

Comme l'a bien mis en évidence une récente brochure anarchiste individualiste, une certaine forme de positivisme se retrouve aussi dans certaines approches anarchistes pédagogiques, qui voient dans l'éducation libertaire de la communauté ou des enfants, dans la diffusion de la propagande anarchiste, ou dans les projets de diffusion de savoirs anciens, d'habiletés perdues et de manières de se relationner différentes, le chemin pour la réalisation du projet anarchiste de libération de la société de l'exploitation et de l'autorité. Il en ressort une vision optimiste de l'histoire humaine, selon laquelle si les personnes se chargeaient principalement de faire des enfants dans une approche anarchiste ainsi que d'intensifier l'effort pédagogique (libertaire) envers les nouvelles générations, le progrès social serait assuré.

L'article qui suit, « $2+2 = 7$ » [reproduit ci-dessous] (traduit du n.1 du journal anarchiste français *Sans Détour* sorti en novembre 2018), est une critique de l'hégémonie rationaliste de la pensée et de l'approche réaliste/matérialiste de nos luttes, avec une invitation à embrasser les aspects considérés « irrationnels » et anti-idéologiques dans nos choix de vie et dans la rébellion. Il nous met en garde face à un anarchisme qui se veut raisonnable et objectif, qui croit dans la linéarité de l'histoire et de la pensée plutôt que dans le mélange explosif de sentiment et de raisonnement qui pousse l'individu à l'action. Il nous montre comment la foi dans la raison n'est pas autre chose que la continuation de la foi religieuse sous d'autres formes, car toutes deux impliquent le besoin de croire en quelque chose pour conjurer l'incertain, l'indéterminé et le chaos, qui sont des éléments fondamentaux de l'existence.

En plus de s'associer au scientisme, cette idéologie qui veut détruire tout ce qu'il y a en nous d'impré-

visibles et de passionnels, la logique dominante est aussi celle qui nous fait accepter les conditions dans lesquelles nous vivons en nous les faisant passer pour parfaitement rationnelles. Même l'opposition

se meut sans s'écarter de cette logique, donc selon les valeurs de l'adaptation et du gradualisme, logique incarnée aussi bien par les progressistes que par les conservateurs. C'est le réalisme des petits pas, du changement graduel parce que plus « objectivement » atteignable.

« Lutter contre la logique dominante signifie tendre vers un refus « irraisonné », opposer à la modification partielle et graduelle la transformation

totale, à travers une destruction qui choisit d'anéantir plutôt que de se mettre en quête de remède face à l'irréversible » : au lieu de « chercher le sens [à nos vies] dans une contre-logique » qui se veut libératrice plutôt qu'oppressive, la proposition est de se laisser transporter « par le magma des suggestions que notre vie nous offre », car la révolte émane de la vitalité, et non de la logique.

Pour une vie pleine et en révolte nous avons besoin de tous les instruments à notre disposition, de notre rage comme de nos capacités d'élaboration abstraite, et puis d'intuition, d'analyses, de passions, de doute, de ruse, de peur, de jugement, d'imagination, de courage, de logique... d'élans irraisonnables mais aussi de la capacité à planifier et à organiser la poursuite de nos objectifs, d'ouverture à l'émotion et de conscience raisonnée dans le développement de nos relations et de nos projets avec d'autres personnes. Donc non pas d'un refus de la raison *tout court* mais son nécessaire croisement avec d'autres instruments de la même importance, avec l'attention requise pour éviter de reproduire ou d'édifier des absolutismes, des prétentions à la vérité, des moralismes anciens ou nouveaux.

Traduit depuis l'italien, paru dans *Caligine*, n° 2, printemps-été 2021

2+2=7

« N'oublie jamais que dans toute révolution, il y a trois quarts de fantaisie et un quart seulement de réalité ou, en d'autres termes – car je te vois d'ici froncer les sourcils en lisant ces lignes – la vie, mon ami, est toujours plus large que la doctrine ; on ne fera jamais entrer la vie dans une doctrine, fût-elle aussi universelle que notre doctrine anarchiste »
Michel Bakounine

Peut-être que cette secousse, la vie, mon ami est toujours plus large que la doctrine, gagne en intensité, une fois précisé que celui qui la prononça n'est autre que l'intrépide insurgé et agitateur anarchiste venu de la grande Russie, dont beaucoup vilipenderait aujourd'hui les écrits sans sourciller : trop vieux, trop philosophiques. Souvent évoqué pour avoir appelé, dans son âge mur, à la destruction de l'ordre public et au déchaînement des mauvaises passions, on oublie bien volontiers que dans son âge tendre, il était avant tout un féru de rationalisme, ayant professé par ailleurs – encore dans les jupes de Hegel – que « *la vérité n'est pas une abstraction ni le résultat d'une lubie personnelle, mais uniquement l'expression la plus logique des principes qui vivent et agissent au sein des masses* » ou encore que « *tout ce qui est naturel est logique, et tout ce qui est logique est réalisé ou doit se réaliser dans le monde réel: dans la nature proprement dite, et dans son développement postérieur – dans l'histoire naturelle de l'humaine société* ». Alors oui, cette confiance glissées dans une lettre à un ami, a quelque chose de puissant, et de précieux.

Au moment du passage de pouvoir de l'obscurantisme religieux dominant aux premières conquêtes de la pensée dite laïque, la responsabilité de tous les maux

de la société était renvoyée à la foi dans Dieu, et l'on se berçait alors dans l'illusion que les hommes pourraient se passer de croyance. C'était sans tenir compte de l'avertissement de Stirner qui montra par la suite comment Dieu peut très bien se transférer, avec armes et bagages, du ciel à la terre. La foi en Dieu devint la foi dans la Science, et par là même dans la Raison. Cela a beau avoir eu des conséquences considérables – et en partie positives – les hommes ont cependant maintenu leur besoin de croire dans quelque chose qu'ils estiment en mesure de conjurer l'incertain, l'indéterminé. Cette croyance, qu'ils aillent la chercher dans la foi, ou dans la raison (et la logique qui en découle), trahi dans les deux cas le besoin d'une certitude, l'une venant en détrôner une autre une fois celle-ci révélée infondée. Il n'aura alors pas fallu longtemps pour que le messianisme chrétien soit supplanté par le messianisme marxiste, faisant circuler dans les rangs des exploités une nouvelle croyance, qui y construisit alors une nouvelle espérance, celle de la révolution du travail, cette voie qui théoriquement passerait d'abord par l'organisation des forces productives, puis à travers l'expropriation violente des patrons, pour enfin se conclure dans la construction de la société débarrassée des classes et de l'exploitation.

En grossissant le trait, on pourrait dire que le mouvement anarchiste a lui aussi été, en bonne partie et pendant fort longtemps, certain que l'histoire avait un sens, que la société évoluait vers un Progrès, et que le rôle des révolutionnaires était, qui d'en accompagner l'évolution, qui d'en forcer la marche. Un certain anarchisme, l'anarchisme « raisonnant », s'est alors développé comme une grille de lecture et d'explication du monde et de la société, prétendant comprendre et expliquer l'ensemble des phénomènes terrestres et leurs interactions multiples. Si cela peut se déduire de l'impor-

tance qu'ont eu certains hommes de science sur le mouvement anarchiste de leur époque (pensons par exemple à Kropotkine ou à Élisée Reclus), c'est aussi cela qui permet à certains, aujourd'hui, de promouvoir l'anarchisme en vantant son *objectivité*, de débattre en toute quiétude, et d'en parler en faisant abstraction de ses réalisations pratiques et de sa viscéralité. En somme des idées absolument désincarnées : une activité cérébrale, les remous émotionnels en moins. Pour en revenir au passé, en opérant une sorte de mélange entre matérialisme historique et déterminisme (chaque cause produit son effet, et chaque effet étant le produit d'une cause), certains compagnons pensaient en toute sincérité que l'anarchisme, à force d'élaboration, pourrait être comme une petite clé en mesure de guider rationnellement leur action, et que la question révolutionnaire était alors, en partie, une affaire de logique.

Voilà donc plusieurs siècles que la Science cherche à mettre l'Univers en équation. Aujourd'hui, les recherches dans des domaines comme la prétendue « intelligence artificielle » cherchent à réduire l'« homme » à une série d'algorithmes et de lignes de codes, et dans un même mouvement, la rationalité de la machine, devenue notre lot quotidien, terrasse peu à peu ce qu'il y a en chacun d'entre nous d'absurde, d'imprévisible, de fantastique, de passionnant, d'irrationnel. Une véritable conquête (avec son lot de batailles) se livre sous nos yeux et en notre intérieur, tendant à bannir le risque, l'imprévu, l'aventure. Au fur et à mesure que nos existences sont augmentées, optimisées, assistées, ordonnées et enrégimentées dans un espace-temps fait de coordonnées géographiques et de relevés chronométriques saturé de prothèses, d'artifices, de normes, de symboles, de signes et de codes, la vie, fondamentalement *exubérante*

et démesurée, peinant à disposer d'un espace-temps où s'exprimer qui lui est propre, s'absente.

La science et son bras armé, la technologie, ont beau avoir acquis un pouvoir jusqu'alors sans précédent dans l'histoire des sociétés humaines, ils ne sont cependant pas en mesure de donner un sens à notre vie. Bien au contraire. La première est depuis belle lurette au service de projets mortifères, et ses débouchées éliminent, réduisent ou dégradent les conditions de perpétuation de la vie elle-même ; quant à la seconde, après avoir miné le sens, l'avoir érodé, déformé, brouillé, réduit, falsifié, elle nous conduit, progressivement mais sûrement, vers une perte de sens généralisée.

Voilà entre autres pourquoi nous rejetons la science et la technologie, et que nous les vouons aux Gémonies. Et avec celles-ci, qui conditionnent et structurent nos existences à tous et dans les grandes largeurs, nous rejetons les règles et les prémisses qui en sont à la racine, jusqu'à mettre en discussion la logique (c'est-à-dire l'ensemble des règles que fixe le travail de la raison) sur laquelle se base ce monde, et sur laquelle se base également la grande majorité de ses adversaires (même farouches).

Cette ambitieuse prétention n'a rien de nouveau. Souvenons-nous qu'il y a presque un siècle, un des animateurs du mouvement considéré comme un des plus subversifs de ce siècle, le mouvement surréaliste, en appelait à passer « *la tête, puis un bras entre les barreaux ainsi écartés de la logique, c'est-à-dire de la plus haïssable des prisons* ». Que l'on pense aussi à cet occulte poète, qui à la même période, tint ce dialogue avec le psychiatre de l'asile où il était enfermé :

« - Oui, mais regardez où elle [l'écriture automatique] vous a conduit. À une telle insociabilité que vous ne pouvez plus vous

entendre avec vos contemporains et que vous êtes prisonnier de vos images, de vos rêves.

- *Je préfère mes démarches spirituelles, angoissées et désespérées, aux démarches logiques et raisonnables de l'intelligence.* - Alors vous ne voulez pas guérir, devenir un homme normal, équilibré, maître de vos émotions et de vos impressions ?

- *J'ai horreur de cette espèce d'hommes. Je désire être possédé, dussé-je en être ébranlé d'une façon terrible, par ma pensée, mon désir et mon rêve* ».

Que l'on pense enfin à cet autre poète, Ramses Younane, qui en 1940 constatait que la société bourgeoise affrontait une crise plus importante que celle posée par la question de la consommation, de la subsistance (le problème du pain), à savoir « *une crise de cœurs avides et affamés, d'imagination devenue folle ; une crise de poésie, de joie et de délire : une crise de mouvement, de croissance et d'ouverture. Une crise de vie* ». (Un constat que n'aurait certainement pas démenti un poète maudit qui, presque un siècle auparavant, en pleine révolution industrielle, avertissait déjà que la ruine universelle - ou le progrès universel, *peu importe le nom* - se manifesterait par « *l'avitissement des cœurs* ».) Selon Younane, par le passé la bourgeoisie a œuvré pour que la logique rationnelle remplace la foi aveugle. La glorification de la rationalité a peu à peu modelé la vie en un système mécanique technologique ne permettant ni le caprice de l'imagination, ni le plaisir d'un esprit libre. Dès lors, les instincts et les sentiments profonds, qui tendent naturellement à rechercher le plaisir, furent exploités et déformés par la bataille commerciale, par la lutte compétitive ou par les hymnes militaires. Sa conclusion était claire : « *Les valeurs du rationalisme bourgeois sont incapables de nous guérir de la crise de la civilisation bourgeoise. Si nous voulons survivre*

et nous sauver, nous devons nous rebeller contre ces valeurs, nous rebeller contre le rationalisme et aller au-delà - non sans retourner à une croyance humble et servile, mais plutôt en confirmant le droit de l'esprit libre et rebelle à triompher sur les limites de la raison et sur les chaînes de la foi ».

Dans une perspective anarchiste, donc de libération totale, je pense, comme nombre de compagnons, que la destruction des structures de la domination doit aller de pair avec la subversion des rapports sociaux existants. Rapports sociaux qui en sont à la fois le produit et la condition nécessaire, et inversement. Mais je suis également intimement persuadé que nous devons chacun, individuellement, lutter contre l'absolutisme de la raison et l'empire de la logique qui nous ont été inculquées, façonnés par des siècles de culture et de civilisation. D'une part, il s'agit de cesser de considérer que la logique pourrait, de manière absolue, fixer les canons d'une rationalité (pas plus que les règles de la non-raison, c'est-à-dire l'irrationalité). D'autre part il s'agit de lutter contre la logique dominante, celle que l'on a intériorisée à notre insu et dont se libérer n'est pas une mince affaire. Cette logique qui s'avère profondément utile à la perpétuation du pouvoir et de l'ordre existant qui nous domine tous et que l'on reproduit, car c'est elle qui accorde à la majorité des gens acceptants, ou du moins supportant les conditions dans lesquelles ils vivent, de penser qu'ils raisonnent « bien », elle qui les accule à des choix « raisonnables ». C'est elle qui, au fil des ans, étiole cette vie qu'encore enfant on imaginait généralement riche de prodige, ou du moins pleine de possibilités, jusqu'à la rendre prisonnière de son apparence : une existence étriquée par la routine, les compromis, les calculs et les contraintes.

Quels sont alors les canons de cette logique dominante, pilier de l'ordre existant ?

L'accommodement et le gradualisme sont la clef de voûte de cette logique, incarnée autant par les progressistes et les réformistes, que par les conservateurs. Il en résulte qu'ils ne conçoivent que des *modifications partielles* de la réalité, permettant ainsi à cette organisation du monde, basée sur la domination et l'exploitation, de se perpétuer et de continuer à régner en échange de légers ajustements progressifs. Sous cet angle-là, on comprend alors que la dichotomie classique entre progressiste/conservateur est une fausse opposition : les premiers tentent de conserver le vieil état de choses en opérant quelques pieux embellissements, les seconds cherchent à maintenir l'état des choses dans le changement. À cela s'ajoute le despotisme raisonnable du *chaque chose à la fois*, qui approvisionne et entretient la source de la servitude volontaire et assure, grâce à la politique, la perpétuation de l'existence de maîtres et d'esclave, plus pérennément encore que par l'usage de la force dont ce monde n'est cependant pas avare. Face à cela, lutter contre la logique dominante signifie tendre vers un refus « irraisonné », *opposer à la modification partielle et graduelle la transformation totale*, à travers une destruction qui choisit d'anéantir plutôt que de se mettre en quête de remède face à l'irré-médiable.

Il est indéniable que cette logique dominante est indissociable de la reproduction de l'organisation du monde. Tout comme il est indéniable que cette logique se base sur l'*acceptation de ce qui est*, et qu'elle n'est en rien ré-appropriables par un anarchiste. Car toute révolte puise sa force et sa vivacité dans le refus des seules choses qui « sont », dans le rejet

de la seule possibilité de ce qui « est ». C'est à partir de là, que les anarchistes s'efforcent de tracer et d'emprunter des chemins, que nous pouvons montrer et incitons à suivre, pour accéder par effraction à ce qu'on prétendait qui « n'était pas » voire à ce qui prétendument « ne peut pas être ». Et cela devrait nous renforcer, car c'est à la fois un défi lancé à nous-même, et les premiers assauts dans notre combat contre la logique dominante.

Il nous faut donc aller au-delà des règles de l'existence, au-delà de ce qui est, au-delà de la rationalité en vigueur, pour chercher un sens à notre vie. Et ce sens, pouvons-nous le chercher dans une « contre-logique », une logique libératrice en lieu et place de la logique de la soumission, une logique plus « libre » ? Ou bien nous faut-il le chercher dans le magma des suggestions que notre vie nous offre, ces suggestions que nous tentons incessamment de négliger, de réprimer ou de refouler ?

La logique a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut vivre.

Franz Kafka

Le sens que nous cherchons à notre vie ne peut pas nous être donné par notre existence dans ce monde basé sur les règles de la logique dominante. Car l'existence est basée sur la réduction : réduction de la vie aux besoins matériels de la survie, réduction au minimum vital de nos désirs, de nos attentes, de nos rêves, de nos instincts, réduction de la vie à quelque chose de mesurable, de quantifiable.

L'existence est faite de raisonnement et de « bon sens », de petits calculs étriqués nous faisant renoncer à l'essentiel (l'aventure, la passion, le rêve), pour nous assurer le médiocre, le confort, l'ordre, la sécurité. La vie, et je le dis en pleine conscience de la

légèreté de ce propos, est expansive, elle est mouvement, énergie, attraction et élan, elle est diversité et création, et en cela, elle est chaotique. La vie est dépense, essentiellement, elle est affaire d'autodétermination, de découverte, de réalisation de soi, et est une ouverture sur la joie. Il y a en elle quelque chose de bouleversant, qui consiste à s'opposer au « cours des choses » et à l'ordre établi, qu'il soit naturel ou social, familial ou divin.

L'existence n'est qu'un fait aplati, sans profondeur et privé de sens, qui trouve sa raison d'être dans la conservation et la répétition de modèles. On l'évalue par la durée et la quantité, quand les critères de la vie sont l'intensité et la qualité. Plutôt que de prêter de l'importance à ce qui compose l'existence sur la seule base de la logique dominante, des conventions et des valeurs imposées par la société, nous devrions l'accorder à la vie quand elle émerge à la surface de notre être, la considérer et l'accueillir comme un événement, inquiet car c'est la seule et unique que nous possédons, mais follement excité car elle pourrait se révéler riche de prodiges. Soucieux donc, qu'elle puisse s'exprimer au mieux de ses potentialités.

Il y eut toujours, dans ma nature, un défaut capital : l'amour du fantastique, des aventures extraordinaires et inouïes, des entreprises ouvrant au regard des horizons illimités et dont personne ne peut prévoir l'aboutissement. Dans une existence ordinaire et calme, j'étouffais, je me sentais mal à mon aise. Les hommes recherchent ordinairement la tranquillité et la considèrent comme le bien suprême ; pour ma part, elle me mettait au désespoir ; mon âme était dans une agitation perpétuelle, exigeant de l'action, du mouvement et de la vie
Michel Bakounine

Qu'est-ce donc que ce besoin d'action, de mouvement et de vie ? Ne serait-ce pas un signe de... vitalité ?! La révolution anarchiste, telle que je peux la concevoir, en même temps qu'elle est lutte pour l'anéantissement de l'exploitation et de la domination et subversion des rapports sociaux existants, est aussi la profusion et la libération de cette vitalité aujourd'hui accablée. Cette vitalité, qui peut se manifester de mille et une manières, on la retrouve dans toute sa splendeur et chargée de sa puissance sauvage dans la révolte, cette disposition de la conscience et de la sensibilité, de la tête et des bras. Et c'est aussi dans cette vitalité que l'attaque et la destruction (qui reviennent si souvent dans, entre autres, le discours des anarchistes) plongent leurs racines, non pas dans la logique. Notre tension anarchiste émane de notre vitalité, de ce sentiment-sensation que la vie qui bout en nous doit surgir, et réciproquement, nous nous sentons vivant parce que nous nous révoltons, et parce que nous sommes disposés à quitter provisoirement le domaine des mots, de la pensée et de la réflexion, celui de l'explication rationnelle et de la construction rationnelle de nos existences, pour agir. Naturellement, du point de vue de la logique dominante cela est illogique, insensé, incompréhensible voire dément. Qu'il y ait des fondements logiques à la destruction, qu'il soit possible d'argumenter en sa faveur et d'en débattre au seul moyen de raisonnements, de réfléchir à ses différents aspects, cela reste indéniable et nécessaire. Mais si nous attendions de disposer d'un système logiquement irréprochable et détaillé pour commencer à agir, alors nous resterions éternellement prisonniers et paralyser par les lacunes et les incertitudes, car un tel système n'existe pas, il ne peut pas exister. Notre « logique personnelle » n'est pas capable de répondre de manière appropriée à la folie qu'est notre ten-

sion destructrice vers la liberté. Pas plus que nous n'avons de « logiques » achevées, détaillées et prêtes à l'emploi à proposer à qui perçoit et souffre de la distance qui sépare son existence de sa vie, et se décide alors à lutter.

Si nous nous battons pour un monde radicalement différent, nous devrions lutter aussi pour que s'établisse et circule des manières de *raisonner autrement*. Nous vivons une époque où les moyens asservissent les individus, plutôt que l'inverse, qui consisterait à adopter des moyens en fonction des fins visées. Et c'est ce même renversement, où l'instrument se fait maître, qui s'est opéré vis-à-vis de la raison. Qui plus est, cet instrument avec lequel on pensait à la fois lire, comprendre le monde et s'émanciper, n'a pas tenu ses promesses, et n'a jamais servi tel qu'il se présentait à l'aube de ses premières réalisations. Comme premier pas alors, il faudrait rompre avec cette idée mensongère et délétère dont nous héritons malgré nous, qu'il revient à la seule raison (et la logique qu'elle produit) de déterminer nos choix et les orientations que nous voudrions donner à notre vie. Prendre à bras-le-corps cette idée que notre vie est un espace traversé par d'innombrables puissances en conflit, et

considérer alors comme de la plus grande importance la volonté, la conscience, le désir, l'attraction, l'intuition, le sens du défi, le rêve, la curiosité, la sensibilité, le goût (pas seulement celui de l'aventure ou de la découverte, mais plus prosaïquement tout ce qui procure du plaisir à nos sens), la joie dans l'effort. Elle ne devrait pas être quelque chose qui nous contrôle, qui nous retient dans les limites du raisonnable, mais quelque chose qui permet de nous orienter au-delà de ce pré carré. Elle ne devrait pas non plus être la bride à nos pensées et nos élans les plus généreux, mais au contraire nous guider quand nous nous affranchissons du joug du réalisme et que nous parvenons à *penser périlleusement* : c'est-à-dire, entre autres, à ne plus tenir systématiquement pour suspects les fins (et les projets nécessaires pour les atteindre) qui ne sont pas en lien, ou qui dépassent, les possibilités immédiates et les moyens disponibles. La dichotomie entre ce qui prétendument relève du raisonnable et ce qui relève de la folie est bonne à jeter dès lors que nous nous faisons les aventuriers de notre Idée, bien décidés à créer et à suivre notre propre chemin.

*Sans détour. Journal anarchiste
apériodique, n° 1, novembre
2018.*

*Des rêves ! toujours des rêves ! et plus l'âme est
ambitieuse et délicate, plus les rêves l'éloignent
du possible. Chaque homme porte en lui sa dose
d'opium naturel, incessamment sécrétée et renou-
velée, et, de la naissance à la mort, combien comp-
tons-nous d'heures remplies par la jouissance posi-
tive, par l'action réussie et décidée ? Vivrons-nous
jamais, passerons-nous jamais dans ce tableau
qu'a peint mon esprit, ce tableau qui te ressemble ?*

Charles Baudelaire

LA FIN DE L'INSURRECTIONNALISME ?

Un débat nécessaire qui, ces derniers temps, a été stérile, et doit reprendre de la vitalité : la méthode insurrectionnelle, l'insurrectionnalisme, l'informalité anarchiste, les conflits sociaux et le rapport entre le mouvement anarchiste et la société. La projectualité insurrectionnelle et le développement technologique. Vers une réflexion plus féconde sur l'anarchisme révolutionnaire et sur ses méthodologies.

Au cours des dernières années quelques textes ont été publiés sur certaines questions, en vérité peu débattues actuellement entre les anarchistes et dans le mouvement anarchiste, à savoir la méthode insurrectionnelle, ce qui à plusieurs reprises a été qualifié d'insurrectionnalisme, l'organisation informelle, l'informalité et l'affinité, des textes et des articles, qui je le répète n'ont pas suscité le débat qu'ils comptaient susciter ou faire émerger. Cependant, avec le texte qui suit, je ne compte pas enflammer un débat alors qu'il n'y a même pas les braises, alors qu'il n'y a pas la moindre effervescence pour la discussion et la polémique, alors que « l'objet » du débat n'est même pas forcément clair et défini pour certains. Au contraire, en ce qui concerne les anarchistes non contaminés par la maladie grave de la politique, qui, en fonction de comment soufflent le vent, font flotter leurs drapeaux ou se retranchent farouchement dans leurs petits jardins, je vois la possibilité de contribuer au débat en cours, toujours entre ceux qui ne considèrent pas ce débat comme quelque chose d'inopportun (« mes amis, il y a autre chose à faire ! ») ou avorté par avance. À côté de la poussée vers un conflit – selon moi absolument positive –, donc aussi à un affrontement, franc et sans aucune sorte de médiation, et à côté des évidentes limites personnelles de chacun, des naïvetés et des obstinations légitimes qu'il peut y avoir, émergent aussi à mon avis, comme cela arrive dans certains textes que j'ai eu l'occasion de lire, des éléments d'ignorance et des équivoques par rapport à certaines des questions énumérées ci-dessus, plus particulièrement par rapport aux différentes conceptions possibles de la méthode insurrectionnelle, au rapport entre le mouvement spécifique (celui anarchiste) et la société, aux différentes conceptions concernant la question de l'organisation spécifique (formelle, de synthèse, structurée de manière stable, ou informelle), à la question de savoir si la méthode et la projectualité insurrectionnelle peuvent concerner d'une certaine manière la question écologique et pas seulement la « priorité de l'oppression économique et classiste » (comme cela a été récemment affirmé dans une revue anarchiste), et ainsi de suite.

Avant tout, je pose une considération d'après

moi basique et fondamentale. Je pense qu'il n'est pas souhaitable, pour débattre, de mélanger dans le même chaudron toutes ces expériences de lutte et de conflit ouvert contre le pouvoir, toutes ces luttes avec des intentions plus ou moins ouvertement anarchistes, tous ces contextes que les anarchistes ont eu l'occasion – selon eux – d'aborder de « manière » insurrectionnelle. Tout d'abord, ces innombrables expériences de conflit et de lutte comportent des différences essentielles et multiples. Et il faut avoir conscience de ces diversités. Celles-ci sont dues aux lieux, aux conditions sociales, politiques et économiques, en plus des différentes conceptions qu'il y a – chez les anarchistes des quatre coins du monde – autour des questions que nous abordons ici. Cela étant dit, je ne me propose pas de me lancer dans une critique serrée de chacune de ces expériences, il peut y avoir d'autres espaces pour ça, et pas non plus de me jeter la tête la première dans un litige à propos de qui détient la pensée selon moi la plus exacte sur l'informalité et sur la méthode insurrectionnelle (chose que, néanmoins, je pense que personne n'a complètement réalisé) ; je compte plutôt alimenter le conflit et l'affrontement, qui – plutôt que de générer une simple division entre les personnes – contribuent je pense de manière déterminante à la clarification des intentions et des perspectives, aidant à définir mieux encore sa pensée et celle des autres à propos de certaines idées, questions et faits.

Les conflits dans lesquels agissent les anarchistes, les luttes qu'ils entreprennent, ne doivent pas être un simple objet de critique, des aspects de la lutte antiautoritaire plus large sur laquelle disserter afin de repérer d'éventuels défauts ou, pire encore, d'en mesurer les dysfonctionnements ; il faut rappeler que certaines voies, certains choix d'attaque et de lutte entreprises, une fois accomplies, réalisées et vécues peuvent aussi être et devenir des éléments de réflexions et d'analyses pour d'autres anarchistes, subversifs et révolutionnaires plus ou moins lointains, et comme tels ils donnent la possibilité de réfléchir sur les contextes que nous traversons, sur les choix méthodologiques et organisationnels que nous entreprenons dans nos lieux et dans notre vie. Justement parce que, alors que nous poursuivons l'attaque de l'état des choses actuel, nous comptons aussi comprendre et analyser ce

qui nous entoure, et vice versa ; conscients que ces deux aspects ne sont pas séparés mais qu'ils s'alimentent l'un l'autre, étant donné que la projectualité organisationnelle informelle ne se réfère pas à des théories stériles à élaborer dans un premier temps et à appliquer dans un second temps, mais à un lien constant entre la théorie et l'action, à élaborer dans le vif du conflit et à réévaluer en permanence au cours de celui-ci. Et c'est selon moi un aspect véritablement important dans ce que nous pouvons appeler la dimension – extrêmement variée et complexe – de l'anarchisme.

POUBELLES ET ÉQUIVOQUES

Parmi les récents textes et articles de langue italienne qui ont été publiés, il y en a un en particulier qui a eu le mérite de « remettre à flot », bien que de manière superficielle sur certains aspects, la discussion et la question auprès d'individus et de groupes anarchistes, présentant cependant l'insurrectionnalisme comme une pratique et une méthodologie politique et, par conséquent, jetant l'ensemble dans les « ordures » ; il s'agit de l'article *En lutte permanente contre la société et les fantômes de la politique* (aux pages 49 – 56 de « Fenrir », publication anarchiste écologiste, n. 7, années 2016) et je compte m'arrêter sur certains passages de ce texte, pour que soit donnée la possibilité d'approfondir de manière critique certaines affirmations, donc de pouvoir voir plus nettement la question de la méthode insurrectionnelle (même telle a été décrite dans l'article même), mais aussi de réfléchir sur certaines équivoques désormais assez « communes » à propos de l'insurrectionnalisme et de l'informalité, qui, malheureusement dans le texte en question, sont longtemps tenus séparés, mais que selon moi on ne peut pas distancer d'une telle manière.

Que le lecteur attentif fasse attention au fait que cet article n'est pas, dans sa totalité, une critique de l'article cité plus haut, bien qu'il en tire des passages pour approfondir certaines questions épineuses. Je suis blessé de m'apercevoir à quel point on fait souvent si attention à calibrer les termes d'un discours, en proie à ses propres craintes, sans jamais rendre possible que le discours soit franc, privé de « personnalismes », pleinement compréhensible (je ne me réfère pas à l'article cité, qui au contraire s'exprime de manière compréhensible). Que l'on garde aussi en tête que je ne m'étends pas sur ce sujet par simple goût de la polémique, étant donné, au contraire, que je considère comme positif le fait que s'instaure une discussion (aussi à travers des articles et des contributions écrites) de cette manière.

En lutte permanente contre la société et les fantômes de la politique commence en affirmant que « l'approche insurrectionnaliste de l'anarchisme » ou « l'approche anarchiste de l'insurrection », trouve son origine au XIXe siècle et que par la suite « l'aspiration à provoquer des tentatives insurrectionnelles [...] a été reprise et revisitée entre la fin des années soixante-dix et le début des années quatre-vingt » dans les écrits de certains anarchistes « qui ont maintenu intact le corpus central tandis qu'ils ont voulu en revoir les structures organisationnelles ». Donc « entre les prémisses de base de l'approche insurrectionnaliste il y a le vieux mythe de *Révolution Sociale*, but idéal à travers lequel on peut parvenir à la transformation radicale des structures de la société dans un sens anarchiste », un but sur la base duquel les anarchistes « évaluent chacune de leur intervention dans la réalité ; une vision romantisée des classes les plus pauvres, selon laquelle leur position sociale marginalisée et leur familiarité avec la violence de la lutte quotidienne pour la survie leur donneraient un esprit de révolte potentiel et une complicité idéale avec ceux qui luttent contre l'autorité ; et par conséquent une *foi dans le réveil* des masses d'exclus et d'exploités, qui tient peu en compte les changements qui au cours des dernières décennies, ont transformé les sociétés humaines occidentales en une société de consommation spasmodique, toujours plus aliénée par le spectacle et par la technologie avancée... » (les italiques et les majuscules sont du texte original).

Avant tout, même de manière provocatrice, je me demande, tout comme je demande aussi au lecteur intéressé : depuis quand, chez les anarchistes, la possibilité ou « l'aspiration » à générer ou, au moins, à contribuer à des tentatives insurrectionnelles ou à de véritables insurrections, a-t-elle été abandonnée ? Je crois que le fait insurrectionnel, tel qu'il a souvent été défini (et que, selon comment on le conçoit, peut être une chose différente de l'insurrection véritable), n'a jamais cessé d'être présent parmi les aspirations de l'anarchisme révolutionnaire, tout comme l'insurrection, plus ou moins généralisée. Les faits (qui, attention, ne sont pas uniquement lisibles comme des « faits historiques » au sens strict, mais qui trouvent leur place bien au-delà des cages et des mises en boîte de ce que, par réduction, nous pouvons définir « histoire ») et certaines actions en témoignent largement. Je pense que nous savons bien comment certaines expériences, luttes et conflits sociaux ont toujours vu la présence et l'agir anarchiste révolutionnaire dans une optique véritablement insurrectionnelle, visant toujours à stimuler la modification permanente des situations et du conflit social vers le renversement violent de l'ordre constitué, vers l'insurrection, vers la démolition des institutions

(politiques, économiques, religieuses, morales) qu'impose la tyrannie de la survie perpétuelle. La pensée et l'action ont toujours servi « d'énergie alerte et menaçante qui gifle et secoue l'indifférence des masses, suscitant leur indignation et les contraignant à la réflexion, redéclenchant et ravivant le feu des discussions, la passion de la connaissance, la foi dans l'insurrection » (Luigi Galleani). Au-delà du fait qu'aujourd'hui, il faut y aller pour raviver le « feu des discussions » et au-delà aussi de la « foi » dont parle Galleani – à ne pas comprendre comme une véritable foi ou comme une sorte de croyance idéologique ou spirituelle, mais plutôt comme la tension constamment tournée vers une fin –, nous savons aussi comment toutes ces actions qui ont été, d'une fois à l'autre, définies et décrites comme des actes de révolte individuelle (et ils l'étaient aussi), comportaient dans leur déploiement destructeur et violent, dans leur essence la plus intime, la possibilité qu'elles feraient réfléchir les personnes exploitées, la nécessité et la volonté d'inciter une révolte contre certains appareils de domination et contre l'État et le capital. Cela se voit qu'elles étaient des expressions de la lutte anarchiste, de la lutte de classe, de la guerre sociale et du conflit ouvert contre l'autorité, son principe même et les raisons qui maintenaient et qui maintiennent encore aujourd'hui la domination et l'exploitation. Seulement, à un certain moment, assez récemment je dirais, c'est comme si une fracture s'était opérée dans la manière de concevoir le monde qui nous entoure – y compris la société et ses rapports – de la part des anarchistes, donc aussi des innombrables possibilités de se relationner avec tout cela, toujours plus éloigné des motifs de l'hostilité de ce dernier. À un certain moment, on a pensé qu'il valait mieux se retrancher, ou qu'un hypothétique « rapport » avec les exploités, les masses prolétaires (terme désuet, étant donné qu'une épaisse poussière idéologique l'a depuis longtemps recouvert) et subalternes était impossible, ou que la possibilité de s'insurger – exploités entre exploités – contre le pouvoir était en quelque sorte injoignable, une sorte de velléité romantique qui allait nécessairement se cogner contre l'écorce dure de la réalité. Évidemment au jour d'aujourd'hui un tel préjugé est plus que confirmé par l'invasion et l'omniprésence mastodonte de l'appareil technologique, en plus de l'abrutissement généralisé causé par une énorme perte de langage, de capacité cognitive et expressive. Et nous, tous petits, face à ce monstre, comment l'affrontons-nous ? L'autre s'éloigne toujours plus, et les révolutionnaires se retranchent et semblent garder pour eux-mêmes les idées et les pratiques révolutionnaires.

Un tel raisonnement, mon avis, se base sur une équivoque – en bref, cet ensemble de conceptions

qui font concevoir notre faire et notre agir comme nettement séparés des rapports entretenus dans la société – une équivoque, disais-je, très présent, qui tire sa consistance de deux aspects, parfois aussi présents de manière distincte.

RÉVOLTE OU INSURRECTION ? RÉVOLTE ET INSURRECTION !

Le premier aspect (que nous affrontons depuis longtemps dans ce journal) est relatif à la scission, à la dichotomie, entre *social* et *antisocial*, tels que ces concepts sont de plus en plus souvent définis dans les débats du mouvement anarchiste international au cours des dernières années. Selon cette dichotomie il existerait un anarchisme *social* et un anarchisme *antisocial*. Une dichotomie qui, en plus d'être traversée par une subtile résignation (je suis peut-être le seul à la voir ?) n'a fait que rompre le lien entre nous-même et tout ce qui se produit dans la société. Cette « fracture », ni libératrice ni subversive, enfonce ses racines dans la conviction que la révolte est à l'opposé du fait insurrectionnel, voire avec la révolution, puisque (pour le dire rapidement) ces derniers seraient exclusivement des mouvements de masse d'insurgés conduits ou guidés par quelqu'un, et donc, par exemple, en fin de compte la révolution se conclurait toujours et exclusivement par la succession de nouveaux dirigeants, de nouveaux pouvoirs. À une telle supposition viennent s'ajouter certaines interprétations de l'individualisme anarchiste et du communisme anarchiste. Le second aspect est relatif au mythe du quantitatif (duquel cette équivoque tire grandement sa substance), une véritable dictature arithmétique qui tarde à mourir et qui envisage le calcul comme la méthode principale pour rendre compte de la réalité. Nous affronterons ces aspects un peu plus loin.

« Quel espace a notre individualité », soutient-on dans l'article cité, « dans un projet *politique* comme l'insurrectionnalisme qui est basé sur le calcul ? » Vraiment peu. Nous devrions mettre de côté notre individualité pour nous rendre plus compréhensibles par les gens lambda, puisqu'il faut faire les choses de manière graduelle, nous dit-on, ou bien nous ne serons pas compris. Nous devrions mettre de côté nos aspirations les plus hautes, et nous occuper uniquement des besoins de l'estomac ».

Donc, quand est-ce que les anarchistes révolutionnaires ont abandonné la possibilité insurrectionnelle, la volonté et la nécessité de s'insurger les armes contre l'oppression à la main pour la subversion sociale ? Et surtout, quand et comment cela s'est-il fait que l'anarchisme abandonne ou néglige, disons, l'individualité pour devenir plus

« compréhensibles par les gens lambda » ? Quand a-t-on laissé les « besoins de l'estomac » prendre le dessus sur les « aspirations les plus hautes », sur les rêves ? Selon moi jamais, excepté les structures monolithiques de l'anarchisme formellement structuré et ceux qui cherchent à obtenir des espaces de légitimité dans cette société. De telles considérations, comme celles présentes dans l'article *En lutte permanente contre la société et les fantômes de la politique*, me rappellent comment on tend souvent à voir la révolte en opposition à d'autres événements, comme l'insurrection ou la révolution. Une telle vision est extrêmement réductrice en ce qui concerne l'agir anarchiste, car elle ne fait rien d'autre que de concevoir un « retranchement », une scission totale de la part de ceux qui se révoltent vis-à-vis des rapports existants dans le monde qui nous entoure et dans la société. Mais elle donne à percevoir la révolte, ainsi que la révolution, comme restreintes dans des limites descriptives bien précises. Révolte, insurrection et révolution ont des caractéristiques bien visibles et différentes, mais elles ne sont pas antithétiques, elles ne se nient pas les unes les autres. Une insurrection n'est certainement pas un lieu où l'individualité est niée, contrairement aux suppositions soutenues par ceux qui pensent que certaines révoltes généralisées peuvent être guidées avec une télécommande par des minorités agissantes avisées. Sans la révolte, qui est un fait nécessairement et avant tout extrêmement individuelle, sans son élan propositif et destructif, il ne peut bien sûr pas y avoir d'insurrections. La révolution anarchiste n'est pas possible sans révoltes généralisées, sans événements insurrectionnels, sans insurrections. Et je dis bien anarchiste parce que, comme nous le savons, il existe d'autres conceptions « révolutionnaires » qui, au contraire, impliquent simplement un renversement de l'ordre social autoritaire pour en imposer un autre encore. C'est sûrement un raisonnement que quelqu'un pourrait qualifier de simpliste, et il comporte sûrement un haut degré de simplification, cependant on ne peut pas nier que cela correspond à la réalité.

Même si « les temps sont devenus difficiles » et que certaines idées peuvent sembler à beaucoup des espoirs vains et utopiques, ou des velléités

mues par un incurable romantisme que l'on ferait bien de ranger au placard, pour revenir le contempler dans des moments de nostalgie, nous savons combien le feu révolutionnaire et la nécessité de l'insurrection brûlent encore dans l'esprit des anarchistes, des subversifs et des ennemis incurables et implacables de ce monde, qui au nom d'une normalité étouffante voudrait anéantir tout imprévu, toute passion concrète, toute volonté révolutionnaire visant à transformer le monde. Pourquoi penser que l'on veut transformer les « structures de la société dans un sens anarchiste » et non pas rêver de le bouleverser intégralement ? Pourquoi liquider et se débarrasser littéralement de l'insurrection ? Bien sûr, à force d'entendre certains termes répétés *ad libitum*, continuellement, et même à tort et à travers, on peut en arriver à éternuer ou avoir une légère sensation de nausée on le sait, dénaturer un concept peut être facile et aujourd'hui le langage perd énormément de sa signification. Mais pourquoi, à l'inverse, ne pas réfléchir aux liens et aux possi-

À un certain moment, on a pensé qu'il valait mieux se retrancher, ou qu'un hypothétique « rapport » avec les exploités, les masses prolétaires [...] et subalternes était impossible, ou que la possibilité de s'insurger – exploités entre exploités – contre le pouvoir était en quelque sorte injoignable, une sorte de velléité romantique qui allait nécessairement se cogner contre l'écorce dure de la réalité.

sibilités qui existent aujourd'hui entre l'anarchisme et la société technologique dans laquelle nous sommes immergés ? Pourquoi ne pas raisonner concrètement sur la méthode insurrectionnelle, aujourd'hui, plutôt que de jeter le tout – après une rapide analyse – à la poubelle, l'étiquetant comme affecté par

la maladie de la politique ? Bien sûr la puanteur de la politique est intense, parfois elle s'insinue et reste voilée, mais elle ne tarde pas à sortir, nous le savons ; peut-être que la méthode insurrectionnelle et l'insurrectionnalisme sont des camelotes politiques ? Allons ! Dans tous les cas, pour en revenir à la question ce savoir si oui ou non nous avons mis de côté la possibilité insurrectionnelle, il faut dire que : si un réalisme gris avait (hypothétiquement) triomphé, réalisme qui, nous ne nous en sommes peut-être pas rendu compte, pourra seulement nous mener à une résignation muette, le besoin de la lutte anarchiste insurrectionnelle et d'une projectualité concrète dans ce sens est plus que jamais présente et pressante.

Revenons au passage cité au début. Les compagnons soutiennent une chose pas totalement vraie quand ils affirment que la lutte insurrectionnelle a « refait surface », dans le milieu anarchiste, entre

les années soixante-dix et 80 du siècle passé, quand certains anarchistes « reprirent » « l'aspiration à provoquer des tentatives insurrectionnelles » en maintenant intact « le *corpus* central » théorique et qu'ils voulurent en « revisiter » ou « revoir les structures organisationnelles ». Tout d'abord, affirmer cela, c'est comme dire que pendant des décennies, le mouvement anarchiste international et les groupes d'affinité existants entre la Seconde Guerre mondiale et les années soixante (au-delà des grandes structures confédérées et syndicales immergées dans l'attentisme et la bureaucratie), sont restés à... à quoi faire ? Pour quelles raisons une farouche résistance contre la dictature a-t-elle été menée dans certains lieux, et dans d'autres des attaques contre les modèles de démocraties européennes naissants ? Peut-être uniquement pour raviver la flamme de l'anarchisme et hisser un petit peu le drapeau noir entre les autres étendards révolutionnaires ? Pour le bien-être, la paix et d'autres sécrétions bourgeoises ou pour enflammer la guerre sociale, dans une optique révolutionnaire ? Des questions qui trouvent une réponse d'elles-mêmes. Il est évident que la méthode insurrectionnelle, telle qu'elle a été par la suite affirmée et conçue, n'existait pas, mais la question n'est pas là, et concerne ce vers quoi tendent la lutte des anarchistes et nos rêves.

Ensuite (et ce passage nous intéresse beaucoup en vue d'un approfondissement qui n'a rien d'évident), une telle affirmation présuppose, toujours selon moi, une grande erreur méthodologique qui est en amont, à savoir dans la séparation entre l'organisation (qui peut donc être « revisitée » comme une chose indépendante), donc aussi comment celle-ci se situe dans les projets entrepris par les anarchistes, et le lien qu'elle a et qu'elle entretient avec les idées (ce qui est défini comme le « *corpus* central »). Ces deux éléments – l'organisation, qui est un moyen, un instrument, et les fins, donc aussi les idées – ne peuvent pas être séparés, puisque les moyens dont nous nous dotons ne peuvent pas être disjoints des fins et des idées qui nous animent. Comment est-il possible pour les anarchistes de « revoir les structures organisationnelles » sans affronter les changements qu'une telle « révision » comporte ? Nous n'avons pas été dotés de morceaux interchangeables (structures, « modèles » ou propositions organisationnelles, méthodologies, etc.) grâce auxquelles nous pouvons, selon les besoins, construire ce qui est le plus en rapport à nos aspirations. Heureusement c'est beaucoup plus compliqué, et il ne serait sûrement pas souhaitable qu'il en soit ainsi. Et puis, quel serait ce « *corpus* central » qui, si nous voulions vraiment revoir l'organisation, serait au moins questionné et ferait l'objet de réflexions ? Est-il composé de

« vieux mythe de la *Révolution Sociale* », avec « la foi dans le réveil » et « la recherche spasmodique du consensus social », comme cela est soutenu à tort dans le même article ? Est-ce vraiment cela qu'ont défendu et qu'affirment les anarchistes révolutionnaires ? Mais encore, c'est peut-être « l'insurrectionnalisme » contre l'individu, comme semble le laisser entendre certains passages de l'article cité ? La question revient alors : pourquoi se débarrasser littéralement de l'insurrection ?

AUTOUR DE LA PROJECTUALITÉ ANARCHISTE INFORMELLE

En deux mots, je considère que la proposition projectuelle que certains anarchistes avancèrent entre la fin des années soixante-dix et le cours des années quatre-vingt a été extrêmement importante, entre autres parce qu'elle ramenait à la surface une question épineuse assez ancienne pour l'anarchisme : l'organisation, le fait organisationnel et le rapport que les anarchistes ont avec la nécessité de s'organiser, donc les moyens dont nous nous dotons pour certaines fins à l'intérieur du conflit social. Cela ne s'est pas fait simplement en « revoyant » les structures organisationnelles, mais en avançant des propositions, en réfléchissant sur les méthodes et, surtout, sur le projet – sur la nécessité d'avoir une projectualité (non pas un programme inchangeable) –, donc aussi un regard en perspective vers les changements socioculturels, économiques, et ainsi de suite. Le tout dans une optique pleinement anarchiste, consciente donc que chaque *fantôme* (idéal, collectif, moral, idéologique, divin) ne peut qu'écraser l'individu. « Ni Dieu, ni État » sera toujours un merveilleux cri de guerre contre toute autorité.

Aujourd'hui aussi, un tel acte théorico-pratique, une telle réflexion (je considère ce dernier terme franchement un peu réducteur), implique que l'organisation, en soi et comme fait, ne soit pas traitée comme séparée de ce que nous définissons comme nos conceptions, donc nos idées anarchistes, puisqu'il s'agit de la totalité d'une dimension, la dimension anarchiste, qui est extrêmement variée et complexe, qui ne suit pas un fil « unitaire » ni homologuant, mais qui présente depuis toujours des traits uniques qui la distinguent nettement de n'importe quelle idéologie et doctrine politique (qui elles ont effectivement en commun la foi potentielle dans le réveil, les instrumentalisation des masses exploitées et les invocations au sacrifice). Si nous concevions l'anarchisme comme une doctrine politique, comme un ensemble de préceptes auxquels s'en tenir, en définitive comme une

idéologie, bien sûr que nous pourrions nous fier à une telle méthode qui nous ferait « revisiter », ou reprendre, un certain aspect et en laissant inchangé un autre aspect. Une organisation dérivée d'un tel procédé serait un fait autoritaire, étant donné que la capacité décisionnelle des individus n'aurait pas de place, adaptant ces derniers à un modèle pré-constitué qui, tout en étant modifiable sous certains aspects, ne perdrait pas ces caractéristiques (bien sûr, tolérables pour certains, mais pas pour les anarchistes). Et un procédé du genre pourrait sûrement faire percevoir, de manière superficielle, une plus grande sécurité.

À l'inverse, les groupes anarchistes informels « refusent toute forme d'organisation autoritaire, disciplinée et centralisée, de la même manière qu'ils refusent tout modèle préconfectionné de forme organisationnelle, aussi bien spécifique que sociale. Les individus qui les constituent expriment dans toute sa portée, le subjectivisme radical qui est derrière l'action insurrectionnaliste. Un trait caractéristique de leur action est le « volontarisme » qui amène, à l'intérieur du conflit de classe, à dépasser de fait toute position fataliste ou attentiste concernant l'avènement de la révolution sociale, car ils adoptent une attitude critique vis-à-vis de toute théorie ou analyse reposant sur le déterminisme aussi bien scientifique que mécaniste ou dialectique.

Ces compagnons sont conscients qu'entre l'affirmation théorique nue et le changement radical de la réalité matérielle, il y a un élément conscient, celui du choix et de la détermination individuelle qui doit exister pour se battre avec force afin d'accélérer violemment la fin de l'exploitation et de l'oppression » (Pierleone Porcu, dans *Viaggio nell'occhio del ciclone*, dans « Anarchismoe » année XIII, n. 56, mars 1987).

L'informalité est la proposition qui est avancée, une « modalité » en substance loin d'être nouvelle parmi les anarchistes, dénuée de hiérarchies et d'organigrammes, mais ravivée par de fécondes réflexions sur l'affinité et sur les liens que les anarchistes tissent entre eux, des réflexions qui – si l'on s'en tient au peu que je vois et que j'entends autour de moi, à part quelques contributions – sont à notre époque presque manquantes. Tandis que l'organisation informelle est la possibilité organisationnelle fondée sur l'informalité devenue visible, détachée de toute formalisation et stabilisation plus ou moins définitive, et qu'elle ne comporte absolument pas une « foi dans le réveil » des masses exclues et exploitées, une « recherche spasmodique » de consensus social, une construction du consensus et de la confiance des personnes exploitées, une « instrumentalisation » de leurs besoins et difficulté en vue de « secondes fins » qui leur

seraient obscures, une « autorité morale reconnue parmi les « personnes exploitées » pour pouvoir être à la tête de l'insurrection grâce à la présence d'un circuit élargi de personnes qui se connaissent et qui seront donc disposées à suivre nos indications ». Cette manière de procéder peut tout au plus caractériser certaines expériences en rapport avec ceux qui interviennent dans des contextes précis, et comment ils interviennent, mais nous ne pouvons pas timbrer la « méthode insurrectionnelle » comme étant caractérisée et imprégnée par des manières de faire dégoûtantes et assez similaires. Les compagnons oublient cela et prétendent soutenir que derrière l'insurrectionnalisme, ou mieux, derrière la méthode insurrectionnelle, se cache le fantôme de la politique. S'il vous plaît, regardons les hypothèses, les propositions organisationnelles et les expériences de lutte dans leurs caractéristiques particulières, sans généralisations futiles.

Je crois, au contraire, que le fantôme de la politique peut se représenter quand, nous anarchistes, en voulant nous abstraire intégralement d'une société qui justement nous dégoûte, nous considérons que la seule possibilité est d'attaquer le pouvoir exclusivement à partir d'une optique « séparé » et auto-représentative, positionnée en simple défense de notre existence et de nos « choses » d'anarchistes. Ceci est un *faire* politique, comme n'importe quel autre. Tout comme la modalité qui semble opposée et placée à l'extrême de celle tout juste décrite, réintroduit le fantôme de la politique ; pensons à tous ces contextes où l'on se limite à concevoir et à mener une certaine lutte en la reléguant cependant au quartier, à la vallée et ainsi de suite, refusant toute « contamination » avec l'extérieur, dans un sectorialisme permanent mélangé au maintien de son auto-représentation et de son image même subversive. A ce propos pensons, par ailleurs, à la volonté de ne pas faire sortir certaines pratiques d'un territoire donné, parce que c'est considéré, par exemple, comme délétère et contre-productif. Et cela aussi, tout cela, est un *faire* politique, comme n'importe quel autre. On pourrait continuer avec les exemples, mais je m'arrête ici pour le moment. Reste le fait que tout cela *n'a rien à voir* avec la méthode et le projet insurrectionnel, contrairement à ce qui a été en partie affirmé, à plusieurs reprises, par des anarchistes ici où là.

« La seule limite acceptable est celle de nos propres possibilités (limitées). Une limite qui ne s'établit que par une expérience personnelle et concrète ne saurait être posée a priori. Je suis toujours parti de l'hypothèse (évidemment absurde, mais réelle en termes opératifs) que je n'avais pas de limites et que je disposais de possibilités et d'immenses capacités. C'est dans la pratique quotidienne qu'apparaissent mes limites objectives et les limites des

choses que je suis en train de faire. Mais elles ne m'ont jamais retenu a priori, elles ont surgi au fur et à mesure comme des obstacles incontournables. Aucune entreprise, aussi incroyable et gigantesque soit-elle, ne m'a jamais bloqué avant qu'elle ne soit engagée. C'est après seulement, au cours des pratiques qui y sont liées, que la modestie de mes moyens et de mes capacités m'est apparue. Mais cette modestie ne m'a jamais empêché d'atteindre un but partiel, ce qui, en fin de compte, est le seul objectif qu'un être humain puisse atteindre.

C'est aussi un problème de « mentalité », une façon de voir les choses. On reste souvent trop lié à ce qui n'est perceptible que dans l'immédiat, au réalisme « socialiste » du quartier, de la ville, de la nation, etc. On est internationaliste dans les mots, mais dans les faits, on préfère ce que l'on connaît le mieux. On s'enferme alors tant vers l'intérieur que vers l'extérieur. On récuse les rapports internationaux réels, les rapports de compréhension réciproque, le dépassement des frontières (entre autres linguistiques), la coopération et l'échange. Et l'on refuse aussi les rapports locaux spécifiques avec leurs caractéristiques, leurs contradictions internes, leurs mythes et leurs difficultés. N'est-il pas comique de refuser les rapports internationaux au nom du local, et les rapports locaux au nom de l'international » (Alfredo M. Bonanno, *Le travail du révolutionnaire*, « Anarchismo », année XIV, n. 59, janvier 1988).

Il y a un monde autour de nous, et dans ce monde ne se baladent pas uniquement des troupeaux et des sujets dociles, des citoyens obéissants et fidèles aux règles du vivre-ensemble. La possibilité de bouleverser et de renverser les plans du pouvoir s'ouvre aussi et surtout quand la violence révolutionnaire, la guerre sociale, l'attaque directe contre l'autorité font irruption et se manifestent de manière imprévue et inouïe. Dans le moment où nous nous apprêtons à réaliser quelque chose, nous voudrions déjà certaines garanties, qui avec leur solidité nous indiquent aussi nos limites. Nous avons souvent tendance à vouloir, dans ce que nous entreprenons (le discours vaut aussi pour l'action anarchiste dans les conflits sociaux), de véritables résultats objectifs, des retours qui nous gratifient. Au fond de notre cœur, une adhésion quantitative (oui, j'ai bien dit *ad-hésion*) plus importante des gens à nos projets, à nos initiatives etc. nous gratifierait. Il y a à ce sujet une myriade de terribles malentendus. Dans notre cœur, toujours, nous sentirions que toute la fatigue est compensée par des résultats concrets qui nous feraient nous exclamer : « ah, enfin un bon résultat, *la lutte paie !* » Si cela n'arrive pas, comme c'est souvent le cas, ou bien nous désespérons en considérant que tous nos efforts sont vains, ou bien nous nous habituons à une véritable politique des

petits compromis, visant à la médiation entre nos (grandes) aspirations et la réalité des choses si misérable et triste. Mais pourquoi devrions-nous toujours en être réduits à calculer ce que nous entreprenons en termes de résultats et de retours qui ne nous satisferont jamais ? L'habitude de calculer est dure à mourir, tout comme la nécessité de compter, d'additionner et d'accumuler, petit à petit, les résultats obtenus. Et si une rafale de vent arrivait ? Tout serait soudainement balayé. Le fait est que nous ne nous rendons pas compte que le cours de la réalité est beaucoup plus profond et inatteignable, certainement pas une énigme indéchiffrable comme quelqu'un de résigné pourrait le croire ; Voilà, un problème c'est que trop souvent nous tendons à vouloir une compréhension immédiate de la réalité en termes quantitatifs, restant éternellement ancrés à l'immédiatement perceptible et à ce qui reste principalement connu, ainsi nous désirons énumérer dans notre esprit les résultats obtenus jusque-là, les forces mises en jeu. Cela est précisément une manifestation du mythe du quantitatif.

L'ANARCHISME DANS LA SOCIÉTÉ TECHNOLOGIQUE ACTUELLE

Une autre grande thématique de fond – au-delà de la *question* de l'organisation – qui s'avère épineuse et, disons le ainsi, irrésolue, c'est celle des rapports possibles entre le mouvement anarchiste et la société, « le social ». Je pense que cela crève les yeux de tous que, au jour d'aujourd'hui, il y a une forte poussée visant à déposséder totalement les individus du minimum d'esprit critique qui pourrait subsister en eux dans cette société enrobée dans les découvertes et les structures technologiques. La personne se retrouve et se sent seule, étant donné qu'il y a aujourd'hui une grande inquiétude face à la solitude (ce mal inouï !). Elle se sent seule tout en étant entouré d'une nuée de d'autres personnes, complètement insignifiantes et elle aussi absorbées dans le marasme du paysage général. Cette sorte de microcosme qu'est le mouvement anarchiste, ou bien les milieux anarchistes si on préfère, se retrouve eux aussi au milieu de tout ça. Disons le clairement, il s'agit de groupes et d'individus émergés dans une société largement perçue comme hostile, que nombreux d'entre eux ne regardent qu'avec un mépris fataliste. Évidemment je suis pleinement d'accord avec certaines des raisons à l'origine du mépris contre toute forme de société autoritaire et hiérarchique, la différence c'est que le mépris auquel je pense est précisément celui de ceux et celles qui ne parviennent

même pas, pour ainsi dire, à « s'aventurer » dans la société pour comprendre, analyser, approfondir, identifier et saisir, pour servir la réflexion et l'agir anarchiste. Ce n'est absolument pas à cause du mépris que les personnes bien-pensantes parlent à voix basse des anarchistes, car ces temps-ci, dans certains contextes, les personnes bien-pensantes (intellectuels, universitaires, démocrates sincères et respectueux, experts) sont aussi invitées aux initiatives des anarchistes, peut-être même pour leur expliquer « comment se déroulent les choses socialement ». Et quand elles ne sont pas invitées, ce sont leurs théories qui sont acceptées et englobées dans les réflexions de nombreux anarchistes. De ce point de vue, *grande est la confusion sous le ciel*. Mais ne nous éloignons pas du sujet. Je pense que la conséquence la plus néfaste de ces attitudes (sur ce point, *antisociale* mais aussi *sociale*, naturellement, ne divergent qu'en apparence) c'est celle qui fait en sorte que tout contact avec « le social » est littéralement évalué et quantifié en fonction et sur la base des résultats opératifs immédiats, dans un pur esprit comptable. On retrouve ici le mythe du quantitatif, et nous voyons comment les problématiques s'entremêlent les unes aux autres. Quelqu'un, quand il « s'immerge dans le social » sans aucuns résultats en retour, comme cela arrive souvent, tombe alors dans le désespoir (la plupart des fois), un désespoir plus ou moins caché à ses yeux et à ceux des autres. Et quelqu'un d'autre, toujours « en s'immergeant dans le social », parvient à concevoir ou à trouver ce milieu accueillant où il peut marcher au rythme de la politique. Dans un contexte comme celui à peine décrit, l'organisation semble elle aussi devenir un fait totalement interne aux anarchistes et à leurs affaires de mouvement, qu'il soit grand ou petit.

L'action révolutionnaire anarchiste a un caractère théorique et pratique, et ces deux aspects ne peuvent pas coexister dans deux dimensions différentes, mais ils doivent forcément s'entrecroiser dans une seule dimension. Cette observation fondamentale pousse à réfléchir sur le fait qu'il ne peut subsister aucune activité anarchiste et révolutionnaire, pas plus qu'insurrectionnelle, limitée et enclose dans le pur « verbalisme » de la théorisation, ou, en d'autres termes, de la propagande de l'idée ; ni, d'un autre côté, terrée dans l'hyper-pragmatisme, ou le perpétuel *faire*. Voyons un moment le premier aspect, qui nous intéresse principalement concernant les réflexions présente dans ces pages.

Le plus souvent ce verbalisme génère une sorte d'indifférence et d'accoutumance des compagnons vers certains discours. En conséquence on peut visiter continuellement les sites internet habituels, ou lire les publications habituelles, qui conti-

nent à affirmer toujours les mêmes choses dans les mêmes récipients, et nous sentir intimement rassurés par la rhétorique habituelle, bercés par les encouragements habituels, par les raisonnements habituels présentés d'une fois à l'autre sous des formes différentes et en apparence créatives. Ce verbalisme affirme en général bien peu de chose sur comment nous pouvons concrètement nous rapporter aux problèmes qui, d'une fois à l'autre, se posent sous nos yeux dans la réalité sociale. La succession (aujourd'hui, parmi les anarchistes) de références variées et vagues à des « projectualités » à entreprendre pas plus définies est de la même teneur, comme si l'on voulait donner un certain ton à son discours, et ainsi de suite, ou la simple analyse de ce qui nous entoure à travers l'immersion dans une rhétorique ultra-poétique entièrement basée, d'une fois sur l'autre, sur une exaltation du « désir », de la « poésie de la révolte », des « déchaînements subversifs ». Tout est très attrayant et fascinant, seulement au milieu de ces brèves agitations théorico-verbales on ne parvient pas à aller un peu plus loin pour frapper ce qui nous opprime, restant rassurés par une rhétorique surtout indéchiffrable pour cet *autre* que l'on désire tant et à propos duquel on a beaucoup parlé. Et qu'il soit bien clair que je ne veux pas défendre ici qu'il est alors nécessaire de détacher notre langage de tout aspect intimement lié à nos passions, à nos désirs, étant donné que l'on affirme précisément le contraire dans ces pages ; c'est une certaine rhétorique que je critique ici, et non pas la nécessité ni le besoin de nous exprimer du mieux que nous le pensons.

Je pense que le même discours peut valoir pour ceux qui, rassurés par leur rhétorique *radicale*, se présentent comme les partisans de la « libération animale » et d'un « écologisme radical » complètement déliés de la tension anarchiste et de la volonté concrètement subversive, se prononçant en permanence comme les partisans d'une théorie visant à la libération animale et de la terre avec bien peu de références à la réalité sociale qui nous entoure, avec ses conflits, ses changements perpétuels ; et affirmant ne même temps de manière voilée un respect pour la vie, qui devrait être conservée, défendue et préservée des ingérences et des manipulations de la domination technoscientifique. Je suis moi aussi résolument un adversaire de la technologie, ennemi de son développement, de ses découvertes, de ses différentes techniques de manipulation, d'exploitation et d'empoisonnement des êtres et de la terre, de ceux qui les réalisent et les mettent en œuvre, cependant je ne prétends pas affirmer une sorte d'invulnérabilité de la vie des êtres vivants et de la planète (les idéalisant et les personnifiant dans des catégories plus faciles), je ne me réfugie pas d'une manière plus ou moins déclarée dans le fantôme de

la *sacralité de la vie*, des corps ou d'une quelconque partie de l'existence humaine et animale. Avec la valeur de la vie il est plus facile de faire levier sur la fausse conscience de n'importe qui, étant donné qu'elle renvoie aux convictions avec lesquelles on nous bourre le crâne depuis toujours, avec lesquelles le pouvoir a remué nos pensées. Cet aspect, nous pouvons le considérer au-delà des conceptions de l'anarchisme *antisocial* ou de l'anarchisme *social*, étant donné que, parfois, dans certaines élaborations théoriques, en plus de fournir assez peu de réflexions qui cherchent à observer la réalité sociale qui nous entoure, l'anarchisme est complètement supprimé au nom d'un *écologisme* générale et extrêmement plus malléables et digestibles. À raison, d'ailleurs, vu que l'anarchisme, dans sa tension négatrice de toute valeur et de tout dogme préconçu, a depuis toujours attaqué le respect et la valeur de la vie et des valeurs morales qui lui sont liées. Mais je voudrais savoir, plus malléables et digestibles pour qui ? L'anarchisme est peut-être trop furieux et inopportun pour être affirmé face à qui, face aux « gens » ? Il en ressort que souvent de tels discours, du moins pour ce que j'ai eu l'occasion de lire et de connaître pendant longtemps, n'ont pas une clarté discriminante concernant la non-proximité avec par exemple les composantes réformistes; la « possibilité de se rapprocher du social » ou à des contextes clairement plus sensibles à certaines questions ne sera donc possible qu'en retirant ou en censurant partiellement ou totalement certaines idées, les idées anarchistes (et que l'on ne me dise pas qu'elles sont toujours dans nos esprits, et qu'il s'agit là d'une autre question). Tout cela arrive justement parce qu'ils excluent une analyse des rapports et des conflits sociaux, préférant, d'une fois sur l'autre, analyser exclusivement les conséquences que, par exemple, le développement technologique et l'exploitation de la terre ont sur la nature sauvage. De ce point de vue, nombreux sont ceux (surtout dans les « contextes sensibles », « antisystèmes » et radicaux) qui peuvent être, à leur manière, contre l'anéantissement du « vivant » et de la nature. C'est sûrement plus facile ainsi, étant donné que la conflictualité anarchiste et la critique qu'elle affirme ne se présentent plus dans leur insupportable plénitude mais sont atténuées au nom de la défense de la terre et des animaux. On parle beaucoup de l'interaction entre les différents aspects de la domination, de leur complémentarité (à ce sujet les anarchistes qui se laissent inspirer par certaines novlangues universitaires parleraient d'« intersectionnalité des luttes »), mais justement, on en parle et c'est tout, en passant. Voilà, je pense que vu à partir de cet angle supplémentaire, le problème est clair. Ici aussi apparaissent, ponctuellement et sûrement de manière encore différente, la renonciation vers l'agir anarchiste en relation avec

[...] cet aspect pourrait se résoudre dans une affirmation très simple : ne soyons pas pris au dépourvu, donc réfléchissons, préparons-nous, et entre-temps... Entre-temps, sans aucune attente messianique, nous savons qu'il est possible d'entraver le monde qui nous entoure, de lui nuire, de l'attaquer.

les conflits sociaux et avec la *question sociale* en soi, et la disparition de la moindre trace révolutionnaire anarchiste (j'insiste sur ce dernier mot), donc de la projectualité insurrectionnelle. Des termes qui, bien évidemment, peuvent aussi être toujours conservés dans le vocabulaire. Des termes attentivement dépouillés de leur explosivité, naturellement.

Je pense qu'aujourd'hui tout cela est sous les yeux des anarchistes, même si la plupart du temps nous nous aveuglons avec les habituels spectres politico-idéologiques, ou nous nous limitons à exprimer légèrement notre désaccord aux compagnons, dissimulant derrière des observations tièdes l'océan de différences qui existent entre notre pensée et celle d'autrui. Nous n'avons pas besoin de concilier nos idées et celles des autres, ce travail délicat et raffiné nous pouvons tranquillement le laisser à ceux qui n'ont pas la ténacité pour affirmer et défendre les leurs. Les nôtres, comme le soutenait le brave Errico Malatesta, plutôt que de les nier et de les cacher, les approfondir ne peut que faire du bien, étant donné que c'est seulement quand nous saurons bien *ce vers quoi nous tendons* et *ce que nous cherchons à accomplir* que nous aurons aussi la possibilité de voir quelle voie nous pourrions entreprendre avec les autres, si et comment nous pourrions l'entreprendre, si nous le considérons toujours possible. Il ne vaut pas craindre d'« affirmer les choses comme elles sont », pour nous, dans notre vision singulière. La rancœur de celui qui se verra frappé personnellement sera la plainte de celui qui a placé l'auto-représentation de soi et de sa personnalité parmi les raisons de la lutte. Ainsi, même dans la lutte révolutionnaire anarchiste, nous pourrions trouver des réponses à ces questions qui couvent parmi nos inquiétudes, en clarifiant notre perspective sans la prétention de fournir ou d'élargir des visions futures, des prophéties, des certitudes ou, plus simplement, des espoirs. Ainsi, dans l'affirmation de nos projets, et de notre méthodologie anarchiste insurrectionnelle dans le présent, nous pourrions aussi tirer des expériences que le sens commun renferme d'habitude dans le

passé. Les révoltes, les insurrections et les révolutions ne seront plus des expressions d'une histoire plus ou moins glorieuse et archivée en temps voulu par des bibliothécaires attentifs. Dans cette perspective, nous cesserons de commémorer ou de contempler le passé et ses faits, nous cesserons de suivre tous les calendriers, y compris ceux subversifs, nous verrons comment vécurent les actions des anarchistes révolutionnaires, des subversifs et des insurgés qui ne se rendirent jamais au réalisme dicté en leur temps par d'autres qui au contraire préférèrent atténuer, condamner, ou interrompre l'œuvre de destruction.

NE SOYONS PAS PRIS AU DÉPOURVU, MAIS PAS SEULEMENT

Il est plus que jamais nécessaire de rompre avec cette dichotomie entre anarchisme social et anarchisme antisocial qui, si d'une part cela ne fait que nous entraîner vers un retranchement, vers une défense à outrance de nos « choses » d'anarchistes, rompant tout lien possible avec les instruments de compréhension et d'analyse de ce qui nous entoure ou, d'un côté encore plus différent, nous faisant concevoir comme exclusivement possible une sorte d'individualisme anarchiste plus occupé à se distinguer de ceux qui « se mélangent dans le social » qu'à affirmer leur individualité ; d'autre part cela ne fait que nous entraîner dans les luttes sociales, dans les mobilisations exclusivement en faveur de certaines catégories opprimées ou au nom de saints principes (comme l'antifascisme) à travers lesquels renforcer des batailles, dans le fond, démocratiques et inoffensives. Ou dans des luttes pourries et imprégnées de respectabilité, dans lesquels se révèle une forte nécessité d'auto-représentation et dans lesquelles le réformisme est une plaie vraiment (mais vraiment) juste au coin. Voir dans des mobilisations en défense d'un monde naturel agressé et détruit par l'humain et non plus par le pouvoir. Le réalisme politique, tout comme la politique elle-même, et les grilles interprétatives avec lesquelles nous avons rogné notre vie ne nous servent pas, ce sont seulement d'autres béquilles avec lesquelles nous nous aidons à nous débrouiller dans cet enfer qu'est la survie, l'ennui généralisé, l'imposture des vérités et des jugements avec lesquels la morale et les prêtres de toute couleur nous ont toujours gavés, la réalité concrète des structures, des serviteurs, des hommes du pouvoir et de ceux qui œuvrent au quotidien pour l'existence de l'ordre social autoritaire qui nous étouffe et de l'appareil technoscientifique qui nous tue.

DE LA RÉVOLTE INDIVIDUELLE À L'INSURRECTION GÉNÉRALISÉE

Dans tout ce raisonnement l'insurrection revient par mi les pensées de manière prépondérante. Un fait surprenant, qui prend tout le monde par surprise. « En premier lieu les hommes et les structures du pouvoir. Quand ce mouvement de subversion profonde se met en mouvement et se répand, les conditions d'instabilités et de précarité de l'ordre étatique se montrent dans toute leur consistance. Une tache d'huile qui surgit soudain en plusieurs endroits et qui s'alimente des contradictions mêmes du pouvoir, ne s'arrête pas facilement, comme le pensent certains bien-pensants, avec quelques coups de fusils bien placés » (A. M. Bonanno, *Note introductive*, dans « Albania. Laboratorio della sovversione », NN, 1998). Alors pourquoi, au nom des grilles et des schémas avec lesquels nous avons choisi de filtrer et d'interpréter ce qui nous entoure, nous nous refusons même la possibilité de réfléchir sur les possibilités insurrectionnelles, ainsi que révolutionnaires, aujourd'hui ? Je ne dis pas d'espérer, encore moins de nourrir des espoirs pour une insurrection qui se produise ici de but en blanc, d'ici quelques jours. C'est une autre question qui émerge, je pense, de ces quelques pages, et elle concerne la projectualité que nous nous donnons.

Au fond, cet aspect pourrait se résoudre dans une affirmation très simple : *ne soyons pas pris au dépourvu*, donc réfléchissons, préparons-nous, et entre-temps... Entre-temps, sans aucune attente messianique, nous savons qu'il est possible d'entraîner le monde qui nous entoure, de lui nuire, de l'attaquer. Et qui sait ce qui en sortira. Je dis « pourrait se résoudre » car cela n'est même pas une évidence, la voie n'est pas nécessairement celle-ci. Néanmoins nous pourrions nous-même générer des scénarios insolites et extrêmement imprévus. Rien ne nous est exclu, il suffit de ne pas se ranger du côté de la conservation et la stabilisation de certaines conditions, garanties, sécurités, évaluations a priori.

Il est nécessaire de dissiper ces mythes qui remplissent les pensées des anarchistes d'aujourd'hui, qui s'alimentent justement de certaines conditions, garanties, sécurité, et évaluations a priori. J'en ai simplement ébauché et abordé quelques-uns dans ces pages, d'autres sont plus loin, juste après toutes ces paroles. Les folles raisons pour en finir avec ce qui nous opprime sont dans l'esprit de ceux qui ne se sont pas résignés à vivre dans ce monde. Ce dont nous avons besoin c'est sûrement un élan, une tension constante, vers une réflexion plus féconde sur l'anarchisme et sur ses méthodologies. Et un approfondissement théorico-pratique plus important de

certaines concepts – la thématique de l'organisation, la révolution, l'insurrection, la révolte – ne ferait pas de mal. Les différences, justement, existent, tout comme la critique est toujours nécessaire si nous comptons rompre avec les craintes qui la plupart du temps sont présentées comme en rapport avec le « respect des autres », mais je parle là d'autres différenciations que nous traînons derrière nous, et qui sont de nature plus éminemment politique. Pensons seulement au fait que nombreux sont ceux qui conçoivent l'anarchisme comme un composé de différentes « écoles », de différents courants, bien distingués et nets dans leur clarté théorique. Il n'en est pas ainsi. Nous savons comment, à titre d'exemple, en prenant des noms à la place d'autres termes, Stirner est différent de Bakounine, et ainsi de suite, et c'est vrai. Seulement ils ont des différences conceptuelles véritables, qui cependant ne nient pas la totalité de la vision anarchiste en soi. Ce qui est erroné, pour prendre encore cet exemple, c'est que Bakounine *appartienne* ou *fasse référence* à un certain anarchisme, alors Stirner à un autre, et donc Malatesta s'illustre en représentant d'un anarchisme encore différent, et ainsi de suite. L'anarchisme est extrêmement complexe et hétérogène, il n'est pas artificiellement articulé en « tendances » ou en « courants », avec leurs représentants plus ou moins illustres – et laissons de côté cet aspect lié à la renommée, ou à la célébrité, étant donné que l'être est justement une affaire de pouvoir. L'anarchisme, comme je l'ai dit, est bien plus compliqué. Il concerne la vie et tous ses aspects ; il concerne notre temps et notre espace ; il concerne les choix que nous entreprenons dans l'existence, même quotidienne. Il n'a au contraire rien à voir avec des conceptions simplement politiques. Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec l'attitude sociale et avec elle antisociale, par exemple ? Cela a à voir, parce que la dichotomie sur laquelle se base ces deux conceptions enfonce ses racines justement dans des différenciations comme celles à tout juste décrites ou ébauchées, des différenciations (principalement) basées sur une interprétation de l'individualisme anarchiste, d'un côté, et du communisme anarchiste, de l'autre. Ou basées sur le fait que, puisque l'insurrection ne peut qu'être dirigées par des minorités anarchistes qui s'en font les guides afin d'atteindre leurs objectifs obscurs aux masses et que la révolution est simplement un tour de garde, alors mieux vaut s'en débarrasser, ou au moins ne pas en discuter dans cette triste époque où elles semblent être des mythes vétustes d'un passé jauni ; et de l'autre côté, puisque nous avons vu que les instruments de la subversion sont trop audacieux et inopportuns par rapport aux contingences du moment, mieux vaut les remplacer avec l'attirail émoussé qui vise au tissage de l'amitié politique, renonçant ainsi à toute « incontrôlabilité ». C'est

un sujet qui ouvre d'innombrables questions qui n'ont même pas été effleurées ici. En poursuivant toutefois cette réflexion, je m'arrête en disant que les concepts que soutiennent l'anarchisme social et l'anarchisme antisocial sont de tragiques idioties.

Le moment est donc arrivé de rompre avec l'équivoque qui fait que l'on perçoit l'anarchisme et l'agir anarchiste comme quelque chose de nettement détaché, séparé et éloigné des rapports sociaux. Affirmer cela ne signifie pas se placer dans la position de ceux qui, au nom de quelque chose qui pourra se réaliser de manière déterministe (comme la « *Révolution Sociale* » tant désirée, et dépréciée dans le récent article cité), s'accommode et attendent ; bien au contraire, cela signifie concevoir l'action anarchiste comme une expression vivante de la guerre sociale, comme une forme d'attaque visant aussi à enflammer les consciences sans la volonté de les illuminer, étant donné que nous ne sommes pas là pour donner une foi, ni un espoir, ni une révélation inouïe, ni un guide, ni un travail. Cela signifie être conscients que nous ne sommes pas là pour *apporter* la liberté, ni pour faire des autres personnes des sujets libérés ; la liberté absolue nous ne pouvons que la vivre. Cela signifie agir maintenant, en individus, dans le présent, toujours conscients que si tout – chaque chose singulière, chaque être singulier – devait s'homologuer et se réduire à un unique principe rationnel pouvant servir de norme régulatrice, l'existence serait canalisée, définitivement soumise à des mécanismes inébranlables, et la révolte, tout comme la tension anarchiste, seraient déjà préordonnées et prévues. Les choses ne sont ainsi, étant donné que nos possibilités sont comme la vie qui, « dans son mouvement, n'a aucune fin préordonnée, c'est nous qui la remplissons de sens au moment même où nous cherchons à la vivre pleinement » (Pierleone Porcu, *Le ragini del nichilismo*, dans « Anarchismo » années XIV, n. 59, janvier 1998).

POUR LA RÉVOLUTION ANARCHISTE, SANS DEMI-MESURES

À ce stade, il faut faire une distinction entre le mouvement, certains phénomènes de révolte, le soulèvement, l'insurrection. L'insurrection se différencie nettement des autres parce qu'elle comporte une césure supplémentaire dans le temps et dans l'espace dicté par l'appareil de domination ; elle comporte un passage net d'un moment où, pouvant commencé aussi par des demandes banales, la haine et la révolte en viennent à s'exprimer de manière, pourquoi pas, même nihiliste, à un autre moment au cours duquel la révolte se généralise, se géné-

ralise, prend une dimension différente, nettement incontrôlable et immédiatement dirigée contre les hommes du pouvoir et des appareils de domination. Plus elle déferle en détruisant et en lacérant l'ordre social, donc plus elle perdure et se répand – plus le retour à la normale et à la servitude régnant précédemment devient difficile. C'est dans cette caractéristique que réside sa capacité surprenante ; savoir quoi faire peut bien sûr ne pas être facile, à la différence du pouvoir qui, à tous les niveaux, même en se retrouvant balayé, sait ce qu'il doit faire. Le passage entre la révolte initiale et sa généralisation insurrectionnelle peut ne pas se révéler clairement, ce même passage n'est pas nécessairement court et n'avance pas de manière linéaire et progressive comme quelques siècles passés sous le fardeau du mythe du progrès nous pousseraient à le croire.

Faire grandir cette révolte, tendre à leur généralisation, voilà ce que l'on peut souhaiter avant tout. Et rien que cette raison suffirait à ne pas ranger dans un tiroir la possibilité insurrectionnelle. Mais on peut se demander : quelle valeur ont des révoltes poussées par des motivations si « basses », comme par exemple la simple défense d'une portion de territoire, jusqu'au désir de rentrer en possession de ses sous ? Pour toute réponse je pose une autre question : pourquoi se demandait quel type de « valeur » ou de « tonalité » une révolte peut-elle avoir, par-dessus tout une révolte généralisée, au moment où cette dernière, dans son mouvement insurrectionnel, a déjà franchi les misérables demandes initiales en arrivant à l'attaque directe et sans médiations contre le pouvoir ? Ces motivations initiales ont disparu, la légalité (démocratique ou pas) a été franchie, balayée, et si certaines demandes réformistes émergeront ce sera grâce à l'activité des partis et des mouvements autoritaires s'étant réorganisés, qui dans ce moment n'auront plus aucun intérêt à faire des compromis ou des médiations. Il doit être bien clair que je ne pense pas à l' « image de masses de sous-prolétaires qui pillent les magasins d'électroniques pour posséder eux aussi des ordinateurs et des téléphones de dernières générations » (*En lutte permanente contre la société et les fantômes de la politique*, « Fenrir », n. 7, 2016), un fait qui, en soi, n'a rien à voir avec la révolte généralisée. C'est un exemple (et un autre, quelque part encore plus différent, c'est celui des soulèvements poussés par des motivations raciales, racistes et sur une base ethnique, qui demandent cependant un approfondissement à part), qui ne concerne pas le mouvement insurrectionnel dans son déploiement, mais est plutôt l'expression de l'intériorisation des raisons autoritaires dans l'esprit et dans les aspirations des gens. En bref, il arrive au cours de l'insurrection que les revendications initiales soient largement et pleinement franchies

par l'acte pratique de la destruction et de l'attaque vers ce qui opprime et qui réduit la vie à la survie. Évidemment, je ne mets pas l'accent sur le fait que dans de tels contextes, une myriade de « facteurs » différents, comme l'opérativité immédiate ou tardive d'autres appareils étatiques, la réorganisation des forces des partis, la capacité d'attaque des anarchistes révolutionnaires éventuellement présentes, l'ingérence et l'activité de forces et de mouvements autoritaires, la disponibilité plus ou moins immédiate ou constante de certains moyens et instruments, de quelle manière les rapports entre les individus parviennent à échapper à la tyrannie de l'économie, comment s'articule le sabotage des structures dédiées au contrôle social.

Il y en a qui pourront penser que quand de tels « phénomènes » se réaliseront ailleurs, il faudra alors possiblement accourir dans ces lieux. Rien de plus erronée, étant donné que pour faire cela, il y aura besoin de premiers et indispensables contacts organisatifs, qui s'ils sont absents, excluront totalement cette possibilité. Mais pour le moment laissons la de côté, puisque dans les cas de ces lieux distants ou reculés c'est la dimension internationaliste qui *dans tous les cas* peut et doit nous intéresser. C'est-à-dire que la lutte contre l'État, le capital, l'appareil technoscientifique et toute forme d'autorité dans les endroits que nous traversons directement, avec un lien et une possible liaison internationale pratico-théorique avec ceux qui partout attaquent l'autorité. Une hypothèse, qui n'a rien à partager avec ceux qui de manière plus ou moins dissimulée ou apparente, se placent et interviennent sur le terrain de la négociation réformiste, qui se positionnent en faveur de la conservation de certaines parties de ce monde, qui comme une firme anarchiste voudraient abattre certaines structures et en maintenir d'autres, qui en fin de compte voudraient renverser et bouleverser cette réalité pour ensuite instaurer un nouvel ordre oppressif. Il est nécessaire d'être des ennemis implacables de telles figures, étant donné que nous les trouvons et que nous les trouverons toujours en défense de ce monde.

En ce qui concerne les myopies et les illusions, la vérité c'est que nous sommes encore ancrés à de véritables modèles théoriques et pratiques, deux « camps » que nous nous efforçons de percevoir dans une dimension unique. Les modèles théoriques, par exemple, sont ceux qui ne nous font voir que des « horizons idéaux », des programmes clairs et concis à proposer et à mettre en œuvre, des causes pour lesquelles se battre, des luttes à entreprendre entre des bornes précises.

Traduit depuis l'italien, paru dans *Vetriolo*, n° 3, Hiver 2019

NOTES CONTRE L'ORGANISATION

INTRODUCTION

Le thème de l'organisation revient souvent dans les milieux anarchistes en raison de l'importance qu'il présente quand on aborde la question des moyens et des fins, ou bien celle de la priorité que l'on accorde à l'aspect qualitatif ou quantitatif à l'intérieur de nos pratiques. Il s'impose avec davantage de force dans les moments de convulsion sociale, comme nous avons pu le voir dans la région chilienne où, au cours de la révolte, sont apparus des appels à la création d'une Fédération Anarchiste capable d'être en harmonie avec ce qui se déroulait dans la rue (comme si les groupes anarchistes étaient en dehors ou en marge de la révolte).

Peut-être que ses promoteurs/promoteuses, aveuglé-e-s par la nostalgie d'une Organisation anarchiste de masses, avec un sigle et un programme, ne furent pas en mesure de voir la présence toujours active des groupes anarchistes de combat dans les scènes d'affrontement qui se succédèrent à partir du 18 octobre.

À présent, en partant du principe que l'être humain est un être grégaire ou semi-grégaire, aucune de ses activités ne serait possible sans organisation, conçue comme la coordination des efforts publics et mentaux que l'on considère nécessaires pour atteindre un objectif¹. Nous avons besoin des autres pour parvenir à réaliser des tâches que nous ne pourrions pas réaliser tout seul/toute seule, cela est indéniable. Tout comme il est indiscutable que de telles coordinations des efforts orientées pour l'action, pour la réalisation de quelque chose, voilà ce qui constitue le sens de l'organisation entre individus.

À partir du moment où la ou les intentions commencent à s'estomper, ou qu'elles prennent tout simplement fin, l'organisation créée pour les atteindre perdra son sens. Ainsi, « ceux qui appellent aujourd'hui tout le monde à s'organiser sans plus, par manque de buts clairs et dans l'attente que de ce premier moment organisationnel découle automatiquement tout le reste, érigent le fait de s'organiser en fin en soi. Dans le meilleur des cas, ils espèrent

peut-être qu'une perspective en surgira, une perspective qu'ils ne sont pas capables d'imaginer par eux-mêmes ou de penser dans les grandes lignes, mais qui ne deviendrait pensable ou palpable que dans quelque environnement collectif et organisé »².

Quand le fait de s'organiser devient une fin en soi, commencent alors une série de problèmes liés à l'apparition d'organisations structurées et figées qui perdent de vue (s'ils les ont jamais eus) des aspects fondamentaux comme la liberté.

QUAND LA QUANTITÉ PREND LE DESSUS SUR LA QUALITÉ

À partir du moment où l'Organisation se constitue comme une fin en soi, elle exigera toujours plus de membres pour devenir plus forte et être reconnue face à la société, une reconnaissance qui aidera soi-disant à grossir ses rangs. Ainsi, l'Organisation oriente alors ses activités dans une course effrénée afin d'obtenir plus d'adhérents, faisant son possible pour capter l'attention des « masses » et pour l'attirer, adaptant ses discours pour qu'ils soient « digérables » et « acceptables ». « Tu dois toucher le voisin » et « tu dois faire en sorte que les gens te comprennent » sont des phrases communément prononcées par ses défenseurs et ses sympathisants, qui se comportent comme des illuminé-es portant à travers leurs propos la solution à tous les problèmes. Même s'ils le nient, ils se positionnent au-dessus des autres, qu'ils doivent convaincre de rejoindre l'Organisation, et à partir de là lutter pour la transformation sociale.

Le problème c'est que cette phase de captation des adhérents ne prend jamais fin. Ainsi, cette folle dynamique met de côté des aspects incontournables comme la réflexion et la discussion qui contribuent au développement qualitatif des individus, tout comme le questionnement nécessaire sur la cohérence entre ce que l'on souhaite et ce que l'on fait, entre ce que l'on veut et la manière d'y parvenir.

En plaçant la quantification au centre, l'Organisation ne parle pas des thèmes qui peuvent déran-

1 Archipel. Affinité, organisation informelle et projets insurrectionnels dans Affinité et organisation informelle, Hourriya. Cahiers anarchistes internationalistes, n° 2.

2 Ibid. p. 35-36.

ger les citoyens, pas plus que ceux qui peuvent les incommoder, occultant souvent ses intentions réelles en faisant preuve de la plus dégoûtante des attitudes politicardes. Et si les méthodes sont adaptées pour obtenir quelque chose dans la société, en ce qui concerne l'action transgressive les choses deviennent bien plus graves ; ils cherchent à étendre l'inaction dont ils font preuve, allant jusqu'à condamner explicitement les groupes anarchistes agissant violemment contre l'existant. Pour cela, ils mobilisent différents arguments, en premier lieu celui qui dit que la violence empêcherait leur Organisation d'atteindre son objectif : grossir ses rangs. En définitive, loin de rechercher la conflictualité permanente « *Ceux qui passent leur temps à épilucher les finesses de la métaphysique et entendent dans cette affirmation un argument contre l'utilisation de la violence, un alibi ou une capitulation de la part des anarchistes, démontrent par là même surtout leur désir profond d'ordre et d'harmonie* »³.

BUREAUCRATIE ET AUTORITARISME

En ce qui concerne les prises de décisions diminuant la vitalité et l'agilité, les structures organisationnelles, avec leurs congrès et leurs déclarations de principes, tombent inévitablement dans des dynamiques bureaucratiques. Le fonctionnement devient lent et lourd étant donné que tout doit être discuté jusqu'à n'en plus finir pour finalement ne rien résoudre. Ainsi, l'initiative individuelle est tronquée, diminuée et éteinte face à la longue attente des démarches bureaucratiques et du consensus collectif. L'élan et l'énergie qui l'ont vu naître finissent par mourir sur le chemin du transfert d'informations de commission en commission et au cours des heures d'assemblées interminables. La spontanéité et la libre créativité individuelle ne sont-elles pas parmi les aspects les plus enrichissants de l'anarchisme ? Chercher à agir sans attaches, suivant les rythmes et les temporalités

que l'on considère comme pertinent, représentent selon nous les éléments motivants directement liés à la recherche de la liberté sans limite. Et ces attaches, on les trouve indubitablement au sein de l'Organisation.

Le fonctionnement bureaucratique implique un long transfert d'information et une forte division des tâches de telle sorte que surgissent des comportements basés sur la délégation des fonctions, pouvant conduire à des pratiques autoritaires rompant avec la moindre prétention à l'horizontalité. De la même manière, l'Organisation, qui place l'aspect quantitatif au-dessus de tout, en arrive d'une manière ou d'une autre à se disputer l'espace avec les partis politiques, en adoptant inévitablement ses dynamiques. Même sans rentrer dans le jeu électoral, les structures organisationnelles

Chercher à agir sans attaches, suivant les rythmes et les temporalités que l'on considère comme pertinent, représentent selon nous les éléments motivants directement liés à la recherche de la liberté sans limite. Et ces attaches, on les trouve indubitablement au sein de l'Organisation.

finissent par se conformer aux modalités des partis, les considérant comme des moyens pour atteindre une fin, jetant à la poubelle la cohérence nécessaire (ou sa recherche) qui caractérise l'activité anarchiste. L'autorité ne peut pas être combattue avec des formes d'organisation autoritaires.

Or, il existe des groupes et des individus qui ne cachent pas leurs intentions et se manifestent ouvertement en faveur de la création d'un parti anarchiste, en soutenant que « la révolution anarchiste doit être rendue possible par des organisations de type partitaire »⁴.

Il est important de préciser que plus que l'existence de structures organisationnelles – lesquelles sont toujours plus rares et insignifiantes –, ce dont il s'agit c'est d'une mentalité bureaucratique paralysante et restrictive. Cela peut aussi se retrouver dans les organisations informelles, les assemblées et les coordinations (par exemple à l'intérieur de l'État espagnol) qui présentent en leur sein des manières de fonctionner neutralisantes et rigides qui se traduisent par l'inaction et la léthargie, reflétant le fait que ces pratiques et ces formes de relations sont à la racine même des pratiques et des grosses organisations. Il est donc nécessaire d'identifier cela, que nous percevons comme un danger, afin de parvenir à le renverser.

³ Ibid. p. 37

⁴ *Entre la plataforma y el partido: las tendencias autoritarias y el anarquismo*, Patrick Rossineri.

L'ABERRATION PLATEFORMISTE

Arrivés à ce point, nous ne pouvons pas éviter d'évoquer, bien que brièvement, cette tendance léniniste qui s'est infiltrée dans l'anarchisme. Née dans les années vingt, à l'initiative d'anarchistes russes exilés en France comme Nestor Makhno, Archinov et d'autres, la plateforme anarchiste propose la création d'un parti pour dépasser ce qu'ils considéraient comme les erreurs de l'anarchisme qui menèrent à sa défaite face aux bolcheviques en Russie. Ils ne proposaient pas moins que d'intégrer le même mode de fonctionnement et la logique de ceux qui les ont vaincus, c'est-à-dire du léninisme. Ainsi, la plateforme organisationnelle établit un programme unique et rigide – centré sur la lutte de classes – auquel toutes les tendances anarchistes « devraient » souscrire pour en finir avec la « désorganisation chronique qui s'est introduite dans l'organisme du mouvement anarchiste et l'a ébranlé pendant des décennies », comme on lit dans le document fondateur du platformisme dans le journal Dielo Truda.

Inévitablement, cette aberration trouva des adhérents dans certains territoires comme en Argentine avec l'Organisation « resistencia libertaria », en Irlande avec le « Worker solidarity movement » et au Chili avec L'Organisation Communiste Libertaire. Le principal antécédent de l'expression de l'anarcho-léninisme est le Congrès d'Unification Anarcho-Communiste (CUAC), dont il est important de mentionner certains de ses présupposés, même si ce ne fut pas une expérience importante dans l'histoire anarchiste de ce territoire, afin de montrer jusqu'où peuvent en arriver l'autoritarisme et la bureaucratie dans ces partis :

« Ils établirent 3 catégories, les sympathisants, les prémilitants (aspirants) et les militants participant pleinement... chacune de ces trois catégories avait des droits et des obligations, rigidement stipulé dans une hiérarchie du militant libertaire. Selon ces statuts, seuls les militants pouvaient participer activement et de manière créative à la vie politique de la part de l'Organisation et occuper des espaces dans les organes de diffusions de L'Organisation ».⁵

Mais ce n'est pas tout... une fois le nouveau militant accepté, il était reçu lors d'une cérémonie pathétique qui commençait par « la lecture que fera le compagnon, au début de l'assemblée, d'un acte d'engagement qu'il scelle par sa fidélité devant ses nouveaux compagnons et devant la cause révolutionnaire »⁶. Oui, quand on place la quantité au-des-

sus de la qualité, on peut en arriver à de telles stupidités. Nous n'exagérons pas, nous ne faisons pas non plus une entorse à la vérité, tout cela se trouve dans les documents de cette organisation qui ressemble plus à une secte religieuse qu'à autre chose.

REGARDANT VERS LA GAUCHE

Cette néfaste organisation platformiste fut bien évidemment influencée par les organisations marxistes-léninistes qui eurent une grande importance dans le territoire chilien. Cette division en catégorie nous rappelle la séparation entre brigadistes, miliciens et combattants que comportèrent ces organisations de gauche dans lesquelles on devait répondre à certaines conditions pour grimper les échelons. Les sigles associés à L'Organisation tout comme les « rites de passage » représentent également une imitation grossière sans la moindre authenticité.

Comme nous le faisons remarquer, ceci est un cas extrême de la tendance partitaire (et par conséquent autoritaire) à l'intérieur de l'anarchisme, tendance principalement constituée d'éléments provenant du marxisme, raison pour laquelle il n'y a rien d'étonnant qu'ils aient pour référence des organisations léninistes.

Toutefois, ce qui est étrange et préoccupant c'est que cet intérêt porté vers la gauche, en ce qui concerne la question de l'organisation, nous pouvons aussi la voir dans des milieux qui parient sur l'informalité anarchiste. Avec l'espoir qu'une

De toute évidence, ces compagnons et compagnones oublient que la liberté dans les relations est essentielle, et ils donnent la priorité à l'efficacité opérationnelle supposée propre à ce type d'organisations, tombant alors, consciemment ou inconsciemment, dans des dynamiques militaristes qui n'ont rien à voir avec les nôtres

⁵ Ibid.

⁶ Actes du CUAC disponibles sous différents formats, notamment dans « Entre la plataforma y el partido :

las tendencias autoritarias y el anarquismo ».

grande Organisation pourra dépasser l'impasse supposée de la lutte anarchiste, en la qualifiant et en lui accordant une plus grande envergure, différents groupes anarchistes ne s'arrêtent pas là et trouvent même qu'il est nécessaire de créer une Organisation politico-militaire comme celles qui existèrent dans ces territoires en 1970 et 1995. De toute évidence, ces compagnons et compagnonnes oublient que la liberté dans les relations est essentielle, et ils donnent la priorité à l'efficacité opérationnelle supposée propre à ce type d'organisations, tombant alors, consciemment ou inconsciemment, dans des dynamiques militaristes qui n'ont rien à voir avec les nôtres. Sur ce point, nous partageons ce qu'ont constaté certains miliciens de la Colonne Durutti avant la militarisation imminente : « *Le militarisme est pour nous, hommes conscients, l'État dans sa manifestation la plus élevée, et comme nous sommes contre l'État, voilà pourquoi nous refusons la militarisation* ⁷ ». Ces organisations avec un certain semblant de puissance nourrissent un imaginaire romantique et séducteur de la révolution armée au sein de l'anarchisme.

L'ORGANISATION COMME REPRODUCTEUR DE LA SOCIÉTÉ

Nous avons vu comment le fait de donner la prédominance à l'aspect quantitatif entraîne des dynamiques bureaucratiques et autoritaires qui peuvent déboucher sur des aberrations comme les plateformes.

Cependant, nous pensons qu'il existe un élément plus profond qui nous fait rejeter n'importe quelle Organisation qui tend à être massive. Celles qui prétendent regrouper et unir en leur sein une grande quantité de personnes et/ou de groupes sous un même « drapeau », qu'elles aient des objectifs clairs et concrets ou pas, implique une vision totalisante qui leur donnera corps et leur confèrera de la cohésion. Plus qu'un sentiment d'appartenance, c'est l'établissement de principes directeurs auxquels les individus qui la composent doivent

Donner la priorité à la survie de l'Organisation, en plus d'entraîner la suppression de la volonté et de l'initiative individuelles, amène à la formation de sujets qui contrôlent et surveillent ce qu'il se passe en son intérieur,

nécessairement souscrire. En plus de ça, le mode de fonctionnement qui devient inévitablement bureaucratique dépersonnalise les relations en son intérieur, l'individualité se trouve soumise à l'ensemble qui devient quelque chose d'essentiel. Ainsi, l'Organisation se transforme en une reproduction de la société, comprise comme une structure institutionnelle qui a besoin d'ordre pour fonctionner⁸. Par conséquent, la structure organisationnelle ne remet pas en question la société, mais au contraire, même de manière inconsciente, elle reproduit sa même logique dépersonnalisée qui accorde la priorité à la totalité au détriment des parties qui la composent. Les organisations de masses (comme des fédérations, des syndicats, etc.) qui ont dans leurs gènes la structure sociale de laquelle ils font partie et qu'ils reproduisent, génèrent des principes et des règlements, de manière explicite ou implicite, afin d'unir et de créer de la cohésion à l'intérieur du groupe, annihilant alors l'individu, en le réduisant à sa plus petite expression et en lui coupant les ailes de l'imagination et de la volonté. Donner la priorité à la survie de l'Organisation, en plus d'entraîner la suppression de la volonté et de l'initiative individuelles, amène à la formation de sujets qui contrôlent et surveillent ce qu'il se passe en son intérieur, finissant par devenir de véritables policiers de la pensée empêchant toute divergence ou fracture qui pourrait mettre en danger l'organisation.

Les coordinateurs courent eux aussi le risque de la bureaucratie et de l'homogénéisation ; à partir du moment où elles commencent à se fixer des lignes directrices de cohésion, l'autonomie des groupes et des individus qui la composent disparaît peu à peu. Sa spécificité riche et intéressante est délaissée pour céder la place au fonctionnement de l'ensemble. Donc, à partir du moment où se créent et se renforcent les dynamiques totalisantes qui conçoivent le groupe comme une totalité unifiée, il ne s'agit plus d'une coordination de groupes pour atteindre un objectif déterminé, mais nous serions en train de parler d'une Organisation. Dans ce sens, il est indispensable que les groupes

⁷ « *A los compañeros de la columna confederales lo que opinamos la mayoría de los compañeros de la Columna Durutti* ». Tract dans *Miguel Amoros, los incontrolados de 1937*.

⁸ Pour plus d'informations voir dans *Kalinov Most* n° 3 « Qu'est-ce que l'anarchisme ? Considérations sur l'anarchie, l'individu et la société ».

qui composent une coordination procèdent à un questionnement permanent qui renforce son autonomie et ne le laisse pas se perdre dans l'ensemble qui permet de reconnaître des aspects homogénéisateurs représentant une menace pour ses particularités.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, pour fonctionner la société a besoin d'un ordre comme un tout qui articule la séparation des tâches, et cet ordre es constitué d'un pouvoir centralisé qui s'exprime à travers l'État. Il est donc impossible de séparer la société de l'État. Ainsi, en définitive, bien qu'elles se définissent comme antiautoritaires et anarchistes, les organisations de masses s'efforcent de combattre l'État avec sa logique même, avec ses instruments, c'est-à-dire en reproduisant la société qui a besoin de l'État pour survivre. Avec leurs dynamiques bureaucratiques et totalisantes, les organisations de masse se retrouvent condamnées à reproduire l'État. Nous pensons qu'une critique et une pratique radicale (qui va à la racine du problème) contre l'État doivent nécessairement rompre avec la logique et la dynamique de la société, rompre avec sa manière de fonctionner et, donc, éliminer toute prétention à l'homogénéisation massive. Nous ne pouvons pas combattre le pouvoir avec ses instruments, nous devons construire et utiliser les nôtres ; l'autonomie et la liberté ennemies de toute uniformité.

POUR UNE CONSTELLATION DE GROUPES D'AFFINITÉS ET D'INDIVIDUALITÉS AUTONOMES

Dans plusieurs articles des numéros précédents nous avons fait remarquer que nous considérons les groupes d'affinité comme la seule manière appropriée de nous relationner entre anarchistes dans la mesure où ceux-ci accordent la priorité à l'action et au développement qualitatif. L'informalité qui les caractérise renvoie au fait qu'« *il ne s'agit pas de promouvoir un nom quelconque, de renforcer quantitativement l'organisation, d'y adhérer formellement ou de souscrire à quelque programme ou déclaration de principe* »⁹, lui conférant agilité et dynamisme, en lui évitant de stagner. Tout comme nous croyons qu'un des aspects fondamental à

l'intérieur des groupes d'affinité est qu'ils posent au centre la liberté individuelle. Ni au-dessus du groupe, ni en dessous, mais au centre. La volonté et l'initiative individuelle ne se voient pas restreintes par le groupe, au contraire, il les incite et les encourage, les considérant comme un élément fondamental de sa pratique, mais aussi pour comprendre que la liberté n'est pas un point d'arrivé mais un développement qualitatif, une recherche permanente et imparable de la lutte.

Ainsi, l'individu qui ne se sent pas à sa place ou pas à l'aise dans un groupe d'affinité, s'en sépare tout simplement pour en former un autre ou pour agir tout seul, ce qui loin d'être une lacune correspond à une de ses forces puisqu'« *il n'y a rien à construire sur des formes organisationnelles qui tournent en soi, hors des individus qui en font partie [...]. Le seul sol sur lequel nous pouvons construire, c'est la recherche partagée d'affinité* »¹⁰.

D'autre part, en mettant l'accent sur l'action et sur l'approfondissement d'aspects qualitatifs, les groupes d'affinités nient implicitement la croissance quantitative tout comme la passivité. Leur rejet de la stabilité « en soi » empêche que se génèrent en leur intérieur des initiatives visant la croissance quantitative. Cela ne signifie pas qu'on ne peut pas envisager des coordinations entre groupes d'affinités et individualités, avec des objectifs clairs, des expériences nécessaires et que l'on doit encourager en gardant toujours à l'esprit qu'elles ne sont pas stables.

Ainsi, ces groupes qui se constituent comme de petites communautés en lutte basées sur la conflictualité permanente et la liberté individuelle rompent avec la logique agglomérante de la société, elles la détruisent, dès lors qu'ils se constituent et nient la quantification qui mène à la bureaucratie et à l'autoritarisme.

Dans ce sens, la croissance ne peut exister que dans la multiplication des groupes d'individus autonomes et des individualités incontrôlées pour former une constellation d'attaques incessantes qui fassent trembler le pouvoir.

Traduit depuis l'espagnol, paru dans *Kalinov Most, Publication anarchiste internationale*, n° 7, décembre 2020

⁹ *Archipel. Affinité, organisation informelle et projets insurrectionnels*, dans *Affinité et organisation informelle*, Hourriya. Cahiers anarchistes internationalistes, n° 2, p. 49.

¹⁰ *Ibid.* p. 47.

CONTRE-POUVOIR OU LUTTE CHAOTIQUE ?

I

Le point de départ de la lutte anarchiste et du mouvement anarchiste, selon moi, est l'individu qui veut être libre. Bien entendu un individu qui est né et qui se développe au fil du temps, formé par les relations sociales autoritaires dans lesquels il a grandi, exploité, gouverné et soumis. Mais malgré cela un individu déterminé qui agit à la première personne, et qui commence à se mouvoir en agissant. Cet individu se met en mouvement avec ses qualités et ses désirs, et il s'associe librement avec d'autres par souhait ou par nécessité. Ce faisant, l'individu prend des initiatives tout seul aussi bien qu'avec d'autres. L'initiative est la base de la lutte. La base à partir de laquelle essayer de renverser la domination.

Le mouvement anarchiste et la lutte anarchiste naissent donc, selon moi, à partir des individus qui aspirent à la liberté, aussi bien que de leurs initiatives librement associées.

Je suis conscient que cette tentative de définition offensera d'autres anarchistes. Il y en a d'autres qui optent pour le **contre-pouvoir** et, de ce fait, pour une compréhension du mouvement et de la lutte anarchiste ayant comme point de départ les organisations, et pour qui la base de l'action est l'unité. Je voudrais opposer au contre-pouvoir une autre manière de voir les choses : la **lutte chaotique**. Un admirateur de la prose universitaire pourrait aussi parler d'une distinction entre **un mouvement cumulatif** et **un mouvement intensifiant**.

II

Ces deux visions diffèrent fondamentalement et influencent dans une large mesure la manière d'interpréter la réalité ainsi que la conception de la manière de s'y engager. D'un côté, il y a le contre-pouvoir ou le mouvement cumulatif ; là, il y a des **organisations** (ou des corps abstraits de « nous » comme « la scène », « le mouvement » ou bien la « communauté » bien aimée), qui grâce à l'**unité** (que ce soit une unité tactique et idéologique comme le platformisme, ou une unité-dans-la-pluralité comme les organisations de synthèse ou la « scène » autonome/anarchiste, ou une unité à travers des oppressions partagées dans les différentes « communautés ») et la propagation d'une **utopie** (c'est-à-dire un programme, un

manifeste...) essaient de construire une « **société libérée** » grâce au contre-pouvoir. Le contre-pouvoir est ainsi d'abord et surtout défini et mesuré quantitativement : nombre de militants, de groupes fédérés, d'événements produits et du nombre de participant à ces derniers.

Si les contre-pouvoirs accumulés deviennent assez importants, et si les circonstances sont favorables, c'est-à-dire favorables pour les organisations, ils appelleront à la **révolution** – du moins en théorie. Après la révolution (victorieuse), l'organisation fournit le noyau de la société libérée. Par conséquent, elle – l'organisation (scène/mouvement : communauté) – est un embryon déterminant pour la société post-révolutionnaire et donc un catalyseur essentiel pour comment cette société sera organisée et à quoi celle-ci ressemblera.

III

À l'opposé, on trouve la lutte chaotique ou le mouvement intensifiant ; il commence avec l'**individu** qui veut être libre, et avec l'**initiative** de cet individu. Les individus qui s'associent librement avec d'autres pour **développer des projets** visant à la **destruction de la domination**. La destruction de la domination crée et répand le **chaos**¹. Une condition fluide dans laquelle il n'existe pas de pouvoir aux commandes et qui pourrait déboucher sur la **libération des impulsions réprimées des individus**. Ce qui nous ramène au point de départ – l'individu qui veut être libre. Il y a une boucle de rétroaction qui intensifie, ce qui signifie qu'elle gagne d'abord et avant tout en qualité, même s'il y a bien sûr un aspect quantitatif. Étant donné que le mouvement chaotique ainsi que le contre-pouvoir ont besoin de quantité et de qualité, la question est alors

1 Dans le n° 4 d'*In der Tat*, est paru une recension de *Worshipping Power* de Peter Gelderloos, qui se concentre sur un point abordé par Gelderloos au début du livre – en substance, que le pouvoir est basé sur l'unification des décisions et des relations, tandis que les sociétés sans Etat sont basées sur des relations chaotiques sans organes de décision centraux. Cette idée est ensuite développée un peu plus loin dans la recension, et l'on fait remarquer qu'en tant qu'anarchistes, si nous voulons détruire le pouvoir et la domination, nous devons toujours opter pour le chaos, car le chaos est une nécessité pour l'anarchie – même si à lui seul le chaos ne suffit pas.

« sur quoi met-on l'accent ? » et « qu'est-ce qui en résulte ? ». Le chaos se répand par le biais des individus qui essaient de se libérer à travers la destruction de la domination, tout seul ou librement associés avec d'autres – ce qui peut en inspirer d'autres encore. Comme une pierre jetée sur l'eau, leurs initiatives peuvent créer des répercussions, rayonner vers l'extérieur, et donc allumer (une nouvelle fois) le désir de liberté. Dans le mouvement intensifiant, la quantité découle donc de la qualité.

IV

Le contre-pouvoir rassemble les gens dans et autour des organisations, à la manière d'une ampoule attirant les insectes qui, en quête de la chaleur, se dirigent alors vers la lumière. Grâce à cela, les gens deviennent des « anarchistes organisés », et ils sont alors capables d'agir. (Si cela n'a pas lieu, les anarchistes devraient au moins devenir des « anarchistes organisés » afin d'influencer efficacement d'autres personnes exploitées ou pour leur apporter de l'aide.) La logique et la mentalité diffusées par le contre-pouvoir c'est que, d'un côté, en dehors des lumières de l'organisation il y a peu de choses à faire ; et d'un autre côté, plus la lumière de l'organisation est brillante et plus elle peut réaliser de choses, et donc plus elle a de légitimité sociale et plus elle peut accumuler de personnes. Par conséquent, la qualité du contre-pouvoir découle de la quantité.

Voilà comment on peut comprendre l'accent mis par les organisations sur les luttes de masse et l'équilibre des forces, et voilà aussi pourquoi elles dévalorisent fréquemment les individus en tant que tels, ainsi que les actes individuels. Parce que le contre-pouvoir ne fait pas confiance aux individus pour agir seuls, qu'ils s'agissent de grandes ou de petites choses. Il juge régulièrement les individus qui agissent de manière autonome, soit parce qu'ils agissent trop, soit parce qu'ils agissent trop peu. Et parce que l'organisation se conçoit comme l'embryon de la « société libérée », elle est aussi porteuse d'un nouvel ordre unificateur – un proto État. Car comme son nom l'indique déjà, le contre-pouvoir essaie d'établir un contre-Pouvoir, qui écrasera le pouvoir existant ou le transformera (selon le concept) – mais il le remplacera toujours par un nouveau pouvoir et ne détruira pas le pouvoir en tant que tel. Pour réussir dans cette entreprise, le contre-pouvoir a besoin d'une masse, et pour accumuler une masse, il doit « politiser » les gens, c'est-à-dire intégrer « les gens » dans sa propre structure de contre-pouvoir – aussi petite et marginale soit-elle. Cela ne fonctionne qu'à long terme, si les initiatives des gens deviennent unifiées. À cet égard, unifier signifie avant tout l'unification des proces-

[...] le contre-pouvoir a besoin d'une masse, et pour accumuler une masse, il doit « politiser » les gens, c'est-à-dire intégrer « les gens » dans sa propre structure de contre-pouvoir – aussi petite et marginale soit-elle. Cela ne fonctionne qu'à long terme, si les initiatives des gens deviennent unifiées. À cet égard, unifier signifie avant tout l'unification des processus de décision, afin de soumettre les initiatives des individus à la direction.

sus de décision, afin de soumettre les initiatives des individus à la direction. Mais qui dirige et décide ? La scène, la communauté, l'organisation ? On voit finalement ici que ces termes ne décrivent que des corps abstraits qui, dans le meilleur des cas, voilent involontairement qu'ils sont composés d'individus. De plus, les individus ont la fâcheuse habitude d'avoir des points de vue, des besoins, des désirs et des idées différents, ce qui mène à la formation de fractions et à des luttes pour l'hégémonie du contre-pouvoir.

V

Qu'est-ce qui rend chaotique la lutte chaotique ? Le fait que son point de départ est constitué par les individus et leurs initiatives. Mais aussi parce qu'elle prend en compte les individus seuls, même dans les plus grandes luttes et en période de turbulences, comme des agents ayant leurs propres désirs et leurs propres idées, et qu'elle ne les contraint pas au carcan du « nous », qui les transformerait en membres nominaux, en soldats du parti, ou en militants d'une idée ou d'une cause. C'est pour cette raison que l'approche chaotique s'oppose à toute forme d'organisation ou de lutte qui transforme les gens en masse, les prive de leur individualité et entrave leur initiative et les rend sinistres.

Voilà aussi pourquoi le concept d'équilibre des forces est tout à fait inintéressant pour la lutte chaotique ; il essaie de nouer des alliances entre « les antifascistes », « les féministes » et « la société civile » (voire les communautés religieuses). Quelque chose qui aboutit à coup sûr à une représentation politique et à des manœuvres politiques

stratégiques², où le tout est de mettre ce groupe ou ce milieu de son côté (du côté de son organisation, bien sûr), afin que le contre-pouvoir grandisse davantage.

Pour donner un exemple de théorie et de pratique de lutte chaotique, dans laquelle les individus en lutte peuvent développer leur initiative sans organisations, on peut citer par exemple la lutte spécifique contre le projet de construction d'un campus Google, dans le quartier de Kreuzberg à Berlin, projet qui a pour le moment été annulé³.

Entre 2016 et 2018, une lutte a eu lieu contre l'implantation de ce campus Google dans une ancienne sous-station électrique de Kreuzber. Google voulait mettre en place un « incubateur de start-up » qui l'aurait aidé à trouver de jeunes talents technologiques. Cette entreprise a été accueillie avec hostilité dès l'annonce de ce projet. Non seulement la gentrification qui l'accompagnait était dénoncée, mais aussi le fait que Google est un acteur de premier plan dans l'avancée du réseau technologique de la domination et de l'exploitation.

Il y avait différents types d'engagements contre le campus, provenant de différents côtés. En ce qui nous concerne, seuls les efforts et l'agitation anarchistes sont intéressants. Car dès le début, les anarchistes ont mis l'accent sur une forme de lutte informelle et chaotique. Une lutte basée sur l'auto-initiative, l'auto-organisation et l'intransigeance. Ils ont créé un espace où les gens pouvaient se rencontrer sur un pied d'égalité : le « Anti-Google-Cafe face2face » qui avait lieu toutes les deux semaines⁴. Il y avait ainsi un espace ouvert pour tous ceux qui voulaient lutter sans direction et suivant leurs propres termes, faire des propositions et se coordonner en conséquence. Le tout sans créer de groupe ni d'organisation formelle, et sans avoir

2 Par « manœuvres politiques stratégiques », nous entendons quelque chose qui s'oppose à « saisir l'instant » en ce qui concerne la question de savoir comment agir lors de soulèvements ; c'est-à-dire soit de saisir l'occasion et de faire des choses qui seraient autrement impossibles, soit d'augmenter son (contre) pouvoir par des manœuvres politiques stratégiques. Dans le numéro 2 nous avons publié une traduction d'un texte des compagnons de Finimondo à ce sujet par rapport au mouvement des *gilets jaunes*.

3 A ce sujet, on peut lire l'article « *Au début de la rivière. Autour de la lutte contre le Campus Google à Berlin* » publié dans le numéro 11 du bulletin « *Avalanche. Correspondance anarchiste* » (juillet 2017). (NdT)

4 En réalité, le face2face existe toujours, même s'il s'appelle désormais Anti-Amazon-Cafe, car Amazon souhaite emménager – avec environ 3500 employés – dans une tour qui sera bientôt en construction. Ce sera le plus haut gratte-ciel de Berlin.

pour objectif d'intégrer « les gens » derrière leur propre structure de contre-pouvoir.

La conséquence était qu'il y avait différentes initiatives sans logos ni bannière, et qu'il était possible pour les gens de trouver leur propre rythme d'action et leur propre niveau de bellicosité. À Kreuzberg il y avait une énorme présence d'affiches, de graffitis, de journaux et de tracts, ainsi que des moments individuels et collectifs. Tout cela a donné lieu à une dynamique si opaque et chaotique qu'elle a pour l'instant conduit Google à annuler son projet d'ouvrir ce campus.⁵

VI

Quand on dépasse le contre-pouvoir, le borbier des organisations et les luttes intestines pour l'hégémonie, les questions passent alors de comment organiser « les masses » (ou « les réfugiés », « les travailleurs »...) ? ou « comment amener les masses à s'organiser ? » à « comment m'organiser ? avec qui ? et pour faire quoi ? ». Selon moi, dans l'immédiat – avec les compagnons aux côtés de qui j'agis – s'organiser par affinité reste la meilleure approche. Ainsi, ce qui fait partie de toute entreprise est alors rendu explicite : il y a des compagnons avec lesquels je me sens plus en harmonie qu'avec d'autres lorsqu'il s'agit d'agir. Par le mot « affinité », on tente de décrire le processus par lequel on est capable d'agir ensemble et de développer la perspective et la projectualité avec les autres à travers le partage et l'approfondissement des expériences mutuelles, des connaissances et de la confiance.

La condition préalable à la coordination est donc l'existence d'individus et de groupes d'affinité capables d'agir par eux-mêmes, et armés d'une perspective et d'une projectualité – même vagues.

5 Pour des textes plus approfondis sur la lutte spécifique contre le campus Google, voici quelques recommandations : « *Une interview sur la lutte contre le campus Google* » dans le numéro 2 d'*In der Tat* (janvier 2019) ; ainsi que « *Google Campus Kaputt - réflexions sur la lutte contre le campus Google à Berlin 2016-2018* » et « *Un combat contre Google, mais pas seulement* », qui peuvent tous deux être trouvés sur <https://anarchistischebibliothek.org>

À un niveau plus large – entre moi et un cercle plus large de compagnons et d'autres rebelles sociaux – une autre question se pose : comment coordonnons-nous nos actions ? À condition bien sûr que cela soit bienvenu et nécessaire. Cela ne peut fonctionner, et n'a de sens à être discuté, que si je suis déjà capable d'agir seul et avec d'autres, et seulement si j'ai une idée de là où je veux aller avec mon combat et de comment y arriver. La condition préalable à la coordination est donc l'existence d'individus et de groupes d'affinité capables d'agir par eux-mêmes, et armés d'une perspective et d'une projectualité – même vagues. Si cette base n'existe pas, dans la plupart des cas les tentatives de coordination aboutiront à de la frustration. Comme dans une réunion où tout le monde se tait parce que personne n'a rien à proposer, ou dans laquelle sont faites des propositions que les gens ne sont même pas capables de suivre.

La coordination peut prendre différentes formes. Si les camarades se rencontrent face à face pour discuter de propositions et pour coordonner leurs prochaines actions les uns avec les autres, nous pouvons appeler cela une **coordination directe**. Cela peut se passer de manière totalement publique, comme le montre l'exemple de l'Anti-Google-Café face2face, (ce qui peut aussi être une possibilité intéressante pour ne pas seulement se coordonner « entre anarchistes »). Cela peut aussi avoir lieu en secret, si la base de confiance nécessaire existe entre et parmi les différents groupes d'affinité.

Il existe par ailleurs différents moyens et possibilités de **coordination indirecte**, que ce soit par le biais de contributions et de discussion écrites et d'appels dans des revues et des blogs. Mais on voit bien aussi ici qu'elles sont vouées à l'échec s'il n'y a pas d'individus et des cercles de compagnons ayant la capacité et la volonté de les mettre en pratique.

La coordination, qu'elle soit directe ou indirecte,

ponctuelle ou continue, peut se faire localement, dans une ville, une région, ou impliquer des participants plus éloignés encore. Ce que la coordination ne peut pas faire, c'est unifier la lutte et priver les individus qui la composent de leur autonomie – à moins que la coordination ne se transforme en une sorte de cadre institutionnel, où des décisions soi-disant universelles sont prises. Mais je pense que ce danger est assez minime tant que les camarades qui se réunissent pour se coordonner ont leur propre perspective, et une idée de comment le mettre en pratique – et qu'ils utilisent donc la coordination comme un moyen pour faire avancer leur propre lutte et non pas comme une fin en soi. Contrairement au contre-pouvoir, où les gens sont rassemblés dès le début avec l'hypothèse que, avec les masses, le changement qualitatif viendra plus tard, et que les gens acquerront la capacité d'agir presque automatiquement, du seul fait de leur appartenance à une organisation. En vérité l'organisation limite de fait leur initiative et, si jamais elle y parvient, elle ne veut que remplacer un pouvoir par un autre.

Contre tout pouvoir et pour la diffusion du chaos !

Article paru dans le n° 5 (automne 2019) du journal anarchiste allemand *In der Tat*, et traduit depuis la version anglaise publié dans le premier numéro du recueil d'articles d'*In der Tat* traduits en anglais (automne 2020)

À COUPS DE GOURDIN

Pourquoi ne pas répondre à une gifle par un coup de pied ?

Voilà comment commença Émile Pouget au Congrès Confédéral de Toulouse, en 1897, au moment où la discussion portait sur les choses à faire face aux patrons d'usines qui faisaient baisser la tête aux ouvriers en « dictant leurs fantaisies ». Voilà le type de discours qui soufflait sur les braises d'intentions qui, au début du siècle, mettaient en sérieuses difficultés les intérêts capitalistes, prélude à cette vieille pratique qui se répandait de manière toujours plus coordonnée dans le monde ouvrier : le sabotage.¹

Alors que moins d'un siècle auparavant les révoltes luddites avaient déchaîné la vengeance des travailleurs contre les machines, à la fin du XIXe siècle, une véritable « théorie du sabotage » prenait vie : tandis qu'avec la grève et le boycott des travailleurs l'action restait toujours et malgré tout à la merci des exigences des capitalistes, le sabotage la transformait quant à lui en un moyen pour affirmer une certaine force. La pratique du sabotage donnait aux exploités la possibilité de prendre conscience de leurs potentialités et, en parallèle à cela, il donnait une méthode de lutte contre le monde du travail et de la production.

Les travailleurs écossais avaient l'habitude de dire « Go Canny », expression dialectale qui signifie littéralement « Vas-y doucement », et que Pouget préférait traduire par « Ne vous opprimez pas ! ». Un peu plus tard, dans une brochure imprimée en Angleterre en 1895, les travailleurs en conflit avec la gloutonnerie patronale jetaient noir sur blanc les pratiques qui allaient se transformer en coups de pied.

Voilà ce qu'était l'esprit de cette *conscience* qui, tandis que les rapports de classe en limitaient les possibilités techniques, considérait la ruse comme une arme fondamentale contre les capitalistes. Les conseils les plus attentionnés disaient, par exemple, que dépensée intelligemment, la petite somme de 10 centimes pouvait suffire pour mettre un train dans l'impossibilité de se déplacer ; la ruse com-

mençait à rédiger les premiers chapitres clandestins de la *science ouvrière*. Mais on peut aussi entrevoir, entre les lignes de ces écrits, quelques-uns des éléments de cette manière d'agir que l'on préféra définir par la suite comme *informelle*. Sous des formes extrêmement diverses, le sabotage se présentait comme *l'éventualité de la nuit*, mise en acte par de petits groupes et individuellement. Décidée à répondre « par des coups de gourdin » à ceux qui voulaient « parler à coups de bâtons », l'action anonyme de « proies à la recherche de bêtes » était la conséquence de la conscience lucide des différences innombrables entre ceux qui donnaient les ordres, et ceux qui les exécutaient. Une vengeance qui attendait depuis trop longtemps.

LA PÉRIPHÉRIE DU TRAVAIL

Si la pratique du sabotage est née comme un moyen de représailles contre ceux qui promettaient aux ouvriers « des baïonnettes à la place du pain » – et cela n'est pas resté une simple promesse –, au fil du temps, elle est sortie des murs de l'usine précisément à cause des transformations qui se réalisaient dans la structure technique de la production. Dans la mesure où la vie entière est devenue quelque chose de marchandable – à travers les désirs, les loisirs, les restructurations du milieu social et ses nécessités – grâce au développement progressif de l'appareil technologique, c'est le monde entier qui est devenu le champ de bataille.

Même s'il est « vieux comme l'exploitation humaine », le sabotage a changé dans la mesure où les machines ont changé. Les projets du pouvoir ne vivent plus de manière isolée. Le bouleversement de l'Information et de la télématique réside dans le fait qu'il a fait du complexe de machines industrielles un « Système » : en définitive, c'est grâce aux ordinateurs que les sous-systèmes s'organisent. La communication permanente entre les machines permet une qualité du système complètement différente de la somme de plusieurs techniques et objets, et rend possible la logistique de la production, du pouvoir et de la société entière. « Les lois de composition du réseau d'interrelations ne peuvent pas être considérées uniquement à partir de leur logique interne », mais malgré cette caractéristique de l'énergie nécessaire pour produire le monde, il semblerait à l'inverse qu'une certaine « classe » s'est assoupie au milieu des circuits.

¹ Pour une approche critique et quelques approfondissements sur la question, nous suggérons la lecture de la recension du livre de Sébastien Albertelli, *Histoire du sabotage de la CGT à la Résistance* parue dans le n° 21 (septembre 2019) d'*Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale*, ainsi qu'à l'article « Tu as dit "sabotage" ? » paru dans le n° 3 du journal anarchiste apériodique *Sans détour* (février 2020).

Même s'il est « vieux comme l'exploitation humaine », le sabotage a changé dans la mesure où les machines ont changé [...]. Le bouleversement de l'Information et de la télématique réside dans le fait qu'il a fait du complexe de machines industrielles un « Système » : en définitive, c'est grâce aux ordinateurs que les sous-systèmes s'organisent.

Plus le système technique se développe et s'éman-
cipe, plus le travail devient quelque chose d'exclu-
sivement « déjà donné ». Un fil métallique passe
entre professionnalisation et refoulement de sa
condition. Une des manières d'être du travailleur
actuel – ou du moins de son modèle – implique
son contact direct avec sa technique, extrême-
ment compétent dans son domaine, n'entretenant
désormais un rapport direct qu'avec la machine
qui *lui permet* de réaliser sa tâche (l'inversion par
laquelle ce n'est plus un *qui* permettant à une *chose*
d' « avoir un sens », mais le contraire). Mais c'est
justement pour cela qu'il le met dans la condition
de compréhension des faits et des phénomènes
généraux extrêmement superficielle. L'espace
comblé par la connaissance spécialisée, de pair
avec le Système, est l'espace volé à la perception
de soi et de sa condition. C'est cette condition qui
permet l'imperceptibilité du monde duquel tout
dépend, y compris cette connaissance. Les gloires
scientifiques, carriéristes, en somme l'idéal du tra-
vail aujourd'hui, imposent l'idée de pouvoir consi-
dérer cet espace « oublié » – justement laissé libre
et occupé par ce « déjà donné » – comme son exact
opposé : la liberté. Nous pensons être libres parce
que nous pouvons grandir *techniquement*. La spé-
cialisation tend à omettre toute chose qui a lieu en
dehors de ce terrain : l'omission de la guerre, de la
mort, du Système même. Nous sommes « paternel-
lement endormis » dans un monde où l'homme ne
se trouve plus au centre du travail – esclave oui, et
en même temps détermination essentielle – mais à
la périphérie, remplaçable à chaque déviation. Le
geste de travail est totalement séparé du travailleur
et existe en soi. C'est dans la technique que ce rap-
port de force possible a été perdu. Si les technicités
de l'industrie se sont approprié la société, il n'est
pas pour autant exact que la conscience de classe
est sortie des murs de l'usine.

TECHNOLOGIE ET TRAVAIL

Comme nous l'avons déjà dit, nous pouvons affir-
mer que c'est la Technique qui a replacé les rêves
dans le règne du *techniquement possible* – en vidant
la volonté puis la remplissant par ce que le milieu
technique fournit (ou prétend fournir) comme pos-
sible –, et qui a *enivré* la conscience de classe.

Nous ne pouvons pas affirmer que cela a provoqué
la constitution de nouvelles classes – bien que nom-
breux soient ceux qui suggèrent la naissance de la
prétendue classe des technocrates – puisqu'il n'est
pas nécessaire de croire qu'une technique prétend
diriger la société. Cela nous semble une interpréta-
tion assez superficielle. Par rapport aux Systèmes
qui le précèdent, cela a plutôt mis en évidence la
participation de chacun à tous les niveaux du Sys-
tème. Ce qui a changé la nature du rapport de force,
c'est le fait que le milieu technique s'alimente d'une
autoréglementation nécessaire. Chacun devient
esclave. La déterminante caractéristique de la Tech-
nique est l'infiltration de tous les côtés du réel, qui
consiste dans la rupture des relations existantes en
unités fragmentaires malléables. Dans les années
quatre-vingt, en Italie, cela a produit la restructu-
ration télématique du travail, accompagnée juste-
ment d'une décomposition de la classe en lutte,
réalisée à coups de fouets par les innombrables
stratégies répressives de l'État. L'imposition tech-
nique s'est infiltrée là où l'État a ouvert la voie.
La tache de l'Informatique a été d'éliminer la ren-
contre de la société. Amener des « solutions tech-
niques » aux conflits en remplaçant les relations
humaines et complexes – faites de jeu, d'évocations,
de souvenir, de projet et d'affrontement – par les
relations rationalisées et simplifiées de la bureau-
cratie. Et rendre ainsi le développement quantitatif
de la lutte difficilement imaginable, du moins sur
le terrain du travail. La Technique, donc, « reprend
les éléments ramenés à leur plus grande simpli-
cité pour reconstituer à partir d'eux un nouvel
ensemble, une nouvelle synthèse où seront intégrés
les facteurs naturels désignés antérieurement ». C'est
sur la base des éléments d'un monde effondré,
et avec lui d'une collectivité incapable de se recon-
naître, que le tout-technique s'impose, enlevant sa
valeur à toute activité qui ne le considère pas.

LA PÉRIPHÉRIE DU MONDE

L'homme se faisant entreprise est à l'ordre du
jour ! Il semble ne plus dépendre de personne.
Il suffit de se relier aux plateformes, de se mon-
trer au monde virtuel, et voilà que l'offre jaillit de
l'écran du smartphone. Le rapport avec la multi-
nationale de service est purement technique. C'en
est assez de ces entretiens désagréables dans un

style classique. C'en est assez de ce que le monde contient d'inconfortable, mieux vaut en finir avec une vie faite d'efforts et retrouver la Liberté dans l'apparence du « farniente » en se laissant caresser les pensées. Cette illusion ne peut que fortifier la classe dominante, étant donné le fait que pour la grande partie des travailleurs le progrès technique implique un travail plus dur et épuisant, des fonctions de gestion et de service des machines privées de toute limite (à part la résistance active de ceux qui les subissent). L'illusion progressiste de l'amélioration pour tous est toujours plus grande, tandis que l'être humain, celui qui peut « se tromper », semble être toujours plus exclu. Les relations humaines sont de trop, les connaissances partagées inutiles, les places publiques sont quelque chose d'inconnue, les luttes... ou donc pourraient-elles fleurir au juste ? Le Système a besoin d'une réalité dans laquelle nous sommes tous substantiellement insignifiants. Si à la fin du siècle dernier le travailleur devenait quelque chose de remplaçable grâce aux machines, dans le nouveau millénaire la substitution mécanique entreprend de s'étendre à tous les aspects de la vie. Tous sont des protagonistes dans le monde virtuel, et plus personne ne compte en rien dès lors qu'il se confond dans un espace de nombres. Si l'industrialisation a relégué l'homme à la périphérie du travail, l'Informatique l'a mené à la périphérie du monde et de la vie sociale dans son ensemble. La « relation vivante » désormais *obsolète* est vide sans la médiation du moyen technique. L'homme est-il la racine ? C'est évident, mais la terre qui fait de lui quelque chose de vivant semble être désormais complètement aride.

LES « SI » ET LES « QUAND »

Le plus grand plaisir de la société de la nécessité technologique, ce sera d'attribuer le prix de la révolte la plus inutile et du sourire le plus soumis.

Il arrive souvent de lire des pages de lutte dans lesquels on se demande avec justesse : « Et si pendant ce black-out les enrégés étaient descendus dans les rues ? Et s'il avait duré quelques jours de plus ? Et si ceci ou cela s'était produit ? ». Il faut bien commencer quelque part. Les infrastructures du monde

technique sont loin d'être inattaquables. Mais il se peut que couper l'énergie au monde nécessite quelques moyens supplémentaires. Si les « si » qui remplissent les pages des écrits anarchistes sont nombreux, nous ne pouvons pas en dire autant des « quand ». Quand ces interruptions et ces attaques se matérialisent, comment pourrions-nous nous organiser pour faire de ce sabotage quelque chose de plus qu'une simple « démonstration de force ou de ruse » ? Sans coordination, et sans une projectualité plus large, les sabotages peuvent rester comme des pierres dans l'eau². La décentralisation informatique du contrôle nous fournit de nouvelles possibilités, mais connaître les lieux nuisibles n'est pas suffisant, nous devons étudier les nombres du pouvoir (les algorithmes) et le décoder [pour frapper matériellement « là où ça fait mal » (Ndt.)]. Pris dans l'engrenage, le courage de l'agir peut ne pas manquer, en revanche le raisonnement concret si.

Toute lutte a ses parts d'ombres et de lumières. Il n'y a pas de consistance sans préparation et coordination, et les idées, la fantaisie, le risque, ne sont pas des qualités innées de l'individu, mais elles se développent avec lui, elles le transforment et le nourrissent, là où l'amour pour chaque tentative révolutionnaire devient concret.

Comment pouvons-nous lâcher prise ? Comment pouvons-nous réduire des parties du système à des proportions humaines, pour gagner du temps et de la mesure et refuser les rythmes ? À partir des prémisses de Pouget, que reste-t-il aujourd'hui, selon nous, de ce ferment vivant d'ingéniosité et de concrétion, d'une expression qualitative et moins spectaculaire ? La meilleure offensive peut parfois ne pas être celle qui fait le plus de bruit, tandis qu'à d'autres moments on peut avoir besoin de « gestes de perturbations exemplaires » (quand ceux-ci ne s'échappent pas de la réalité ou qu'ils ne finissent pas par enivrer l'ego). De la même manière qu'une action identique à un moment plutôt qu'à un autre, ou dans un lieu plutôt qu'un autre, peut comporter des différences importantes.

Nos fantômes mènent leur guerre contre nous. Nous avons désormais les oreilles pleines de collaborateurs et d'infrastructures énergétiques pour n'importe quel « Goliath » que l'on veut observer avec attention, de près ou de loin. Tout est lié, aujourd'hui plus que jamais – et une certaine décentralisation en a découlé – mais plus on s'at-

² Expression italienne désignant ici une action qui perturbe pendant un court moment la superficie avant de disparaître.

taque à un projet en particulier et à ses tentacules, moins les coups deviennent symboliques. Plus on apprend à faire mal là où les nerfs sont nécessaires pour assurer une ou plusieurs fonctions d'un projet, plus s'ouvrent les portes pour la diversification des pratiques. Plus s'éveille le goût de la matérialité et plus on apprend à comprendre l'ossature du capital et de l'État. Une fois de temps en temps, il faudra aussi avoir l'ambition d'arrêter réellement quelque chose. On ne peut pas avoir des positions si « contre tout » qu'elles s'avèrent insignifiantes. C'est vrai, on commence toujours à peu nombreux, et quand on est peu nombreux il ne nous reste qu'à être malins et à exécuter des actions rapides, cachées, les plus efficaces possible. Quelques vieux textes expliquaient l'utilité des sabotages ferroviaires, industriels, des infrastructures... Dans un parallèle suggestif avec la guérilla, Pouget comparait le sabotage à l'embuscade. Notari, premier préfacier de l'édition italienne de l'ouvrage *Le sabotage*, l'a qualifié de *ju-jitsu ouvrier*, qui « à l'aide d'une étude plus scientifique de l'anatomie humaine, cherche les centres nerveux et musculaires les plus sensibles pour exercer une pression dessus, grâce à un effort minimum (deux doigts suffisent), provoquant une douleur extrêmement aiguë qui paralyse totalement l'adversaire ». Quand les forces pour l'affrontement frontal sont si défavorables, il ne reste pas d'autres alternatives. Bien sûr, mieux vaudrait que la lutte populaire surgisse partout où il faut vivre et risquer, mais il n'en est pas ainsi. Il serait pourtant absurde de nier le caractère imprévisible de certains sauts et de renoncer à la tentative de se creuser un peu la tête pour choisir l'approche insurrectionnelle. Toute lutte a ses parts d'ombres et de lumières. Il n'y a pas de *consistance* sans préparation et coordination, et les idées, la fantaisie, le risque, ne sont pas des qualités innées de l'individu, mais elles se développent avec lui, elles le transforment et le nourrissent, là où l'amour pour chaque tentative révolutionnaire devient concret. Les attaques ne se matérialisent pas par magie, en répétant des centaines de fois des expressions comme « informalité », « imprévisibilité » ou encore « nous serons partout ». Si nous ne voulons pas nous annuler à l'intérieur des déclarations d'intentions les plus fantaisistes, nous devrions être guidés par notre matérialisme.

CHAIR, OS ET CIRCUITS

Ce qui a été dit ci-dessus n'a évidemment pas la prétention erronée de considérer que les machines sont tellement émancipées, que l'on pourrait faire abstraction des responsabilités humaines de l'oppression ; une telle affirmation serait pour le moins trompeuse. L'homme est encore la racine, du moins

tant qu'il n'aura pas été complètement remplacé. L'intention est plutôt de tenter de souligner le fait que certains « rôles sociaux » sont désormais produits et reproduits par des systèmes informatiques. De même qu'il nous semble superficiel de considérer que les technocrates forment une nouvelle classe dominante, il nous semble tout aussi compliqué d'affirmer que c'est la Technique à elle seule qui divise le monde en oppresseurs et en opprimés. La Technique est un des murs qui se dressent à toute vitesse, mais celle-ci n'est pas détachée du monde qui l'a produit. Une des « tâches » du sabotage – pour vouloir essayer d'entreprendre n'importe quelle action révolutionnaire – devrait être d'éliminer le maximum d'espace de médiation du Système technique ; afin de remettre à l'épreuve la pensée et de retrouver des espaces de vies oubliés. La Technique se révèle être la médiatrice – entre l'homme et la nature – de tout comportement humain dans la mesure où « l'homme ne se relationne avec ses nécessités qu'à travers un ensemble si complexe de techniques qu'en réalité la relation n'est qu'avec ces techniques ». Cela vaut désormais pour le monde du travail aussi bien que pour le milieu naturel et social. Cette caractéristique détruit le lien entre la pensée et l'action, elle rend vaine n'importe quelle action qui est directe. Le rapport de dépendance devient tellement universel qu'il exclut toutes les autres formes d'organisation entre individus et de relations avec la nature, précisément parce qu'il crée les bases afin que la pensée et l'action puissent être séparées. Le sabotage doit être entendu comme la reconstruction de ce rapport direct qui disparaît peu à peu : il n'est plus possible de détacher cette pratique d'une vie qui puisse se dire *active*. Plus le monde se remplit de capteurs, de câbles, et de champs électromagnétiques, plus le sabotage se révèle être quelque chose d'essentiel et de nécessaire, et semble alors l'unique moyen d'agir réellement. Avant de penser qu'il est trop tard pour tout, et de sombrer dans la course au « prix pour la révolte la plus inutile et le sourire le plus soumis », nous devons courir à la recherche d'une consistance qui redonne un sens à la liberté, à ses amours et à ses coups de gourdins.

Rupert

Traduit depuis l'italien, paru dans *i giorni e le notti*, n° 7, juin 2018

Les citations sans références sont tirées de l'ouvrage *Le Système technique* de Jacques Ellul.

EN TÂTONNANT...

SEULS DANS LA FORÊT ?

- « Isère : Complotiste et en colère contre l'État, il incendiait des antennes-relais »
- « Drôme : L'incendiaire de Pierrelatte : anti-5G mais pas anti-fibre optique »
- « Rhône : Deux moines arrêtés pour avoir incendié des antennes-relais 5G »
- « Paris : Anti-vaccin, il sabote 26 antennes 5G pour sauver la France des complots du Covid-19 »

Titres de presse de ces derniers mois

Les services de l'État ont comptabilisé des centaines de sabotages contre les infrastructures de télécommunication depuis 2018. Antennes-relais incendiées, fibres optiques sectionnées, répartiteurs brûlés, armoires téléphoniques saccagées : ces pratiques se sont diffusées sur l'ensemble du territoire et ont clairement connu une hausse quantitative ces deux dernières années. La qualité des activités nocturnes des saboteuses et saboteurs semble également avoir connu un bond : il y a eu des sabotages touchant des nœuds particulièrement sensibles, d'autres coordonnés ou à répétition dans une même zone géographique, certains visant à perturber les communications d'une structure précise, dans une zone précise ou à un moment précis... Bref, malgré les mises en garde répétées des autorités, les cris d'alarme des opérateurs et un nombre non négligeable d'arrestations, des attaques continuent de cibler ces infrastructures qui restent difficiles à mettre à l'abri d'un coup de pince furtif ou d'un incendie nocturne.

Si ces dernières ciblent indéniablement les veines de la domination technologique, les motivations particulières et les aspirations plus larges des mains qui les accomplissent restent par contre souvent inconnues. La répression, dont une des tâches primordiales consiste bien sûr à identifier les auteurs de méfaits qui perturbent le bon fonctionnement de la société, a cependant dévoilé un peu de la diversité des personnes qui s'adonnent à ces balades sous la lune. Tout en restant prudents avec les informations publiées dans les journaux ou les propos des condamnés « cités » par les journalistes, et en évitant de reprendre à notre compte les « profils » et les « catégories » établis par les services de l'État à des fins de cartographie, de fichage et de représ-

tion, on a vu ces dernières années des gens assez différents être condamnés pour des atteintes à la connexion permanente. Pendant la période faste des Gilets Jaunes, nombre de petits groupes effectuèrent par exemple des sabotages dans le cadre ou en marge de ce mouvement de révolte hétérogène. D'autres condamnés précisèrent devant les tribunaux leur sensibilité écologiste, leur opposition à la 5G pour ses effets néfastes sur la santé et l'environnement, leur affiliation gauchiste ou leur refus du contrôle. D'autres encore, même confrontés avec des éléments à charge et finalement condamnés, refusèrent jusqu'au bout de se lancer dans de longues explications devant les tribunaux ou dans la presse. Derrière leur mutisme têtu pourraient certes se cacher des visions peu libératrices, mais ce n'est pas parce qu'on refuse de s'exprimer devant un flic ou un juge, parce que l'on ne voit pas le sens d'expliquer ses tensions et ses idées à un journaliste, que l'on aurait forcément aucun « problème à être associé au complotisme ou à l'extrême-droite ». De même, ce n'est pas parce que l'on ne fait partie d'aucun milieu plus ou moins « militant », que l'on n'a pas de « comité solidaire » pour défendre ses idées lorsque la flicaille nous tombe dessus, que l'on n'écrit pas de lettres publiques pour expliquer nos gestes, qu'on fait alors automatiquement partie des « nazillons » qui projettent le déclenchement d'une guerre raciale par une dissémination du chaos, ou des « complotistes » qui se font bourrer le crâne sur la toile numérique, ou des « intégristes » qui identifient les nouveautés technologiques comme l'œuvre du diable.

Ces derniers mois, des titres de presse comme ceux relevés au début de ce texte sont cependant venus interpellier ce que certains nommeraient peut-être comme de la « bienveillance » envers le mutisme des auteurs d'attaques, allant même parfois jusqu'à provoquer un accès de fièvre existentielle chez des compagnons. Le raisonnement semble tenir droit dans ses bottes : si derrière l'ensemble de ces actes anonymes – oui, il faut bien le préciser, la grande majorité des attaques contre les infrastructures de télécommunication n'ont pas été suivies de communiqués de revendication, et n'ont fourni aucun indice d'affiliation idéologique aux enquêteurs pas plus qu'aux gardiens méfiants de la généalogie – il y a eu de toute évidence des gens parfois peu recommandables comme des illuminés

Cette « guerre sociale » n'est pas l'expression de la tension vers « la libération totale » ni vers « l'anarchie », elle constitue juste le conflit d'où émergent et se modifient les rapports sociaux, qui de leur côté façonnent en retour les modalités de cette « guerre sociale ».

de Dieu, des activistes patriotes ou des êtres particulièrement confus qui cherchent toujours midi à quatorze heures, ... alors chaque attaque anonyme devrait être traitée comme quelque chose venant possiblement, ou très possiblement, de gens peu recommandables.

L'erreur logique saute évidemment aux yeux, mais peu importent les raisonnements, les arguments, les évaluations critiques ou les approfondissements, quand il est plus facile de se croire seuls dans la forêt que d'appréhender que d'autres gens non méprisables, que l'on ne connaît pas et qui ont peut-être, voire probablement, des visions et des sensibilités fort différentes des nôtres, puissent également se faufiler à travers les sous-bois. Seuls dans la forêt, seuls comme des anarchistes, serviteurs purs d'un idéal élevé, sans contradictions dans nos vies, sans « tâches » sur notre blason patrimonial, sans doutes dans nos pensées et sans « fautes » dans nos rapports et notre façon de vivre, claire comme une pleine lune et sans aucune « illusion révolutionnaire » ou « insurrectionnelle ». Pourtant, bien qu'il soit toujours possible de se mentir à soi-même, bien qu'il soit toujours possible de construire des châteaux de cartes que le premier vent de réalité emportera comme du sable, il existe aussi d'autres chemins qui ne font pas abstraction du monde qui nous entoure, qui n'ont pas besoin de hisser nos idées et celles et ceux qui les incarnent sur un piédestal au-dessus de toute possibilité d'erreur, afin de donner du sens au combat et de la signification à nos vies.

Car nous ne sommes pas seuls dans la forêt. Nous ne sommes pas les seuls facteurs humains du désordre, tout comme les humains ne sont même pas les seuls facteurs qui perturbent les équilibres fragiles sur lequel ce monde en pleine déconfiture cherche à avancer. D'autres personnes agissent, avec des idées peut-être moins approfondies que les tiennes, avec des sensibilités peut-être plus affinées que les miennes, mues par un désir immédiat de revanche contre un système mortifère, par une sombre vengeance contre une vie privée de sens,

tout comme par une croyance idéologique ou religieuse en conflit avec la marche technologique du monde.

LES POURQUOI

« Parce qu'au fond, l'essentiel de la question ne concerne pas les pourquoi supposés de faits inconnus sur lesquels on ne saura de toute façon jamais rien (sauf en cas d'éventuelle arrestation, ce qu'on ne souhaite à personne), mais comment nous voulons, au sein de la guerre sociale, faire résonner les actes qui nous parlent et vibrent avec nos idées. Qu'ils soient collectifs ou individuels, diffus ou particuliers, largement partageables ou méchamment hétérodoxes, complètement anonymes ou labellisés subversifs, à l'ombre des projecteurs ou publiés par leurs auteurs de différentes façons. »

Wanted interconnectés, juillet 2021

Face au constat que la forêt n'abrite pas que des anarchistes, s'ouvrent en gros deux possibilités, avec comme d'habitude mille nuances intermédiaires.

La première consiste à considérer que vu que personne d'autre que nous ne partage les idées anarchistes (en tout cas dans leur complétude qui les différencie fortement d'idéologies que l'on peut plus ou moins découper en morceaux selon la situation et l'inclinaison du moment), l'ensemble des « actes de révolte », les « brèves du désordre », les « fragments de la guerre sociale » ou peu importe comment on veut les nommer, constituent certes le panorama dans lequel nous agissons, le fond de la trame, mais qu'on doit bien se garder de leur prêter des motivations. Puis, au fur et à mesure que des motivations s'échappent de la pénombre de la forêt en venant donner une couleur particulière à ces actes, une couleur qui par principe ne nous plaira jamais entièrement (vu que les anarchistes sont les seuls à partager les idées anarchistes), et plus il y aura besoin d'affirmer ou de clarifier nos intentions et motivations face à celles des autres. Car tout silence de notre part pourrait d'apporter de l'eau au moulin de celles que nous ne partageons pas. Nous sommes alors contraints d'allumer des flambeaux au milieu de la forêt, et de faire en sorte que les bûchers que nous incendions avec brûlent encore plus forts, plus hauts et de façon plus lumineuse que ceux des autres. En courant par là le fort risque que l'identité anarchiste devienne en réalité notre souci principal, qu'on finisse par établir (y compris au sein de nos propres cercles) une sorte de catéchisme qui coche les bons et les mauvais points, ne réussissant finalement plus à appréhender la diver-

sité et la richesse des individualités comme un fruit de la liberté, mais comme une terrible menace.

La deuxième possibilité reste toujours de partir de nous-mêmes, de nos idées et aspirations d'anarchistes, mais d'appréhender les autres « facteurs du désordre » non pas comme des choses à assimiler ou à présenter comme si elles étaient – inconsciemment et souterrainement – inspirées par le feu sacré de l'anarchie, mais simplement comme des éléments qui ont leur poids et leur signification dans la guerre *concrète* (et non pas platonique ou idéaliste) livrée par les humains. Une guerre « sociale » si l'on veut, au sens où elle traverse toute la société et tourne toujours autour de la question du pouvoir (dans toutes ses déclinaisons), et où les anarchistes sont celles et ceux qui défendent la nécessité de la destruction du pouvoir plutôt que sa réorganisation. Cette « guerre sociale » n'est pas l'expression de la tension vers « la libération totale » ni vers « l'anarchie », elle constitue juste le conflit d'où émergent et se modifient les rapports sociaux, qui de leur côté façonnent en retour les modalités de cette « guerre sociale ». Les motivations exprimées, tacitement ou explicitement, par celles et ceux pris dans cette guerre sont alors à replacer dans leur contexte historique, et non pas à extraire pour les comparer au panthéon des abstractions.

Sans bien sûr nier leur poids, cette deuxième possibilité (excusez la schématisation par trop grossière) ne prend ainsi pas ces motivations comme l'*unique* référence, comme la *seule* indication de la réalité, mais comme *une* parmi d'autres. Le besoin d'établir une généalogie aux « actes de révolte », de sonder les motivations de leurs auteurs s'y fait moins sentir – tout comme le besoin de fournir systématiquement des explications aux siens. Les explications des actes singuliers laissent alors place à l'élaboration d'une projectualité qui tente d'aller au-delà de chacun d'entre eux, et le fait que cette projectualité ait des visées insurrectionnelles (le déchaînement d'une situation de rupture) ou d'autres encore, ne fait pas forcément une grande différence. Il est vrai, comme le soulignent certains critiques, que cela peut mener au fait d'écarter complètement le poids des motivations, au risque alors de s'aveugler face à ce facteur qui n'est en effet pas le seul, mais qui en reste tout de même un. Dans ce cas, si les « motivations » derrière les actes de révolte ne sont pas l'élément exclusif qui pourrait intéresser les anarchistes dans ce qu'elles génèrent, cela ne devrait pas pour autant amener à nier complètement leur influence dans la réalité de la guerre sociale.

DES ACTES QUI PARLENT D'EUX-MÊMES ?

« Rien de ce qui est exprimé ne peut paraître aussi chargé de menace que ce qui ne l'est pas ».

Stig Dagerman

Dans la réalité complexe qui est la nôtre, les choses sont bien sûr encore plus compliquées, et finissent même par plonger tout schématisme et appréhensions dans un beau bordel, en appelant quelques réflexions supplémentaires.

D'un côté, si le mutisme des insurgés peut parfois finir par obscurcir le poids des motivations, il répond aussi d'un autre à l'exigence pratique de ne pas fournir d'indices à l'ennemi étatique. De la même façon, si d'un côté on ne peut que difficilement douter de la nécessité de clarifier des raisons dans un contexte confus, voire dans un contexte de mécontentement acerbe qui rencontre une projection stratégique des néo-fascistes (comme avec l'actuelle opposition au pass sanitaire et les attaques contre des structures comme les centres de vaccination), il faut aussi d'un autre côté rester lucide sur le poids relatif des mots et de ce qu'ils réussissent à exprimer et à transmettre. Cela vaut évidemment pour toute expression linguistique, de l'affiche au tract en passant par une discussion, et jusqu'à un journal ou une revendication : toutes sont conditionnées par la capacité de l'autre à comprendre ce qui est écrit ou dit.

Si l'on veut par exemple continuer à pouvoir apprécier les actes des autres comme diverses expressions au sein de la « guerre sociale » – des attaques contre la police en périphérie jusqu'aux sabotages anonymes d'infrastructures –, il faut alors évidemment trouver une autre façon de le faire que de simplement les peser sur la petite balance de l'anarchisme. Ou sinon, il

faudra définitivement se résoudre à n'évoquer que des actions dûment revendiquées par des anarchistes, seul moyen d'éviter à la racine tout risque de spéculation, d'appréciations hâtives et d'inquisition malsaine – sachant que cela ne resterait que provisoire, puisque l'anarchiste qui a accompli une belle action hier pourra toujours se révéler être une ordure aujourd'hui dans ses rapports quotidiens ou retourner sa veste demain...

En tout cas sur le fond, il reste bien sûr important de prendre le temps d'approfondir de façon critique notre rapport aux autres êtres de la forêt, ainsi que notre manière d'agir. Par contre, s'il n'existe en effet

Ainsi les actes sont ce qu'ils sont, un fait matériel destructif qui peut inspirer ou ouvrir l'imagination (ou pas), ni plus, ni moins.

aucune recette à appliquer ni vulgate à réciter, il ne peut à l'inverse pas non plus exister de consignes à respecter sur le « comment faire », sous peine d'être accusés de vouloir se cacher derrière d'infacts nazillons et autres illuminés. *Personne*, pas même le plus borné d'entre elles et eux, ne peut tenter de soumettre les compagnonnes et compagnons à l'obligation d'expliquer leurs actes, d'exposer et de justifier en détail leur projet, de labeliser leurs actions selon certaines prescriptions, juste pour s'éviter l'aigreur d'un chroniqueur quelconque de la guerre sociale. Il reviendra toujours à chacune et à chacun d'agir comme mieux lui semble. Quitte à laisser les uns dans l'ignorance et l'incompréhension, et à préserver l'ombre pour couvrir les activités des autres. Quitte à décevoir les uns par une exhibition jugée trop indélicate, et à inspirer les autres par l'affirmation claire et précise d'idées et de sentiments ayant inspiré une action.

Car en fin de compte, *les actes parlent-ils vraiment d'eux-mêmes* ? D'un côté, *oui*, dans le sens où ils sont la manifestation d'une attaque concrète contre une structure ou une personne concrète. La destruction d'une antenne-relais est la destruction d'une antenne-relais, peu importe comment on souhaite l'interpréter. D'un autre côté, *non*, car ils ne peuvent exprimer en soi toutes les motivations, tensions, sensibilités qui ont poussé l'auteur à le réaliser. Ainsi les actes sont ce qu'ils sont, un fait matériel destructif qui peut inspirer ou ouvrir l'imagination

« Les autres » ne sont pas de simples spectateurs passifs qui subissent sans broncher à la fois les actes et les significations que leurs auteurs veulent parfois bien leur donner [...]

(ou pas), ni plus, ni moins. En même temps, ce sont aussi tous ces actes qui constituent le panorama dans lequel on agit, et dont on fait partie. Ils prennent donc aussi leur sens dans un contexte, et pas uniquement grâce à l'éventuelle expression explicite des auteurs. En perturbant, chamboulant, interrogeant la vie d'autres personnes, ils ne peuvent jamais être la propriété exclusive de leurs auteurs, tout comme les auteurs ne seront jamais les seuls à leur donner du sens (peu importe que ce soit pour les apprécier ou pour les condamner). Face à cela, le fait de revendiquer ou pas une action ne change pas radicalement la donne. « Les autres » ne sont pas de simples spectateurs passifs qui subissent sans broncher à la fois les actes et les significations que leurs auteurs veulent parfois bien leur donner : ils sont directe-

ment impliqués vu que leurs vies sont modifiées (de façon plus ou moins éphémère) par l'acte, vu le dégoût ou l'enthousiasme que cela leur inspire souvent, etc. etc.

Alors, est-ce qu'une revendication peut aider à la compréhension d'une action ? Évidemment, tout comme elle peut aussi à l'inverse la rendre incompréhensible à ses lecteurs, en la gonflant tellement ou en l'adossant parfois à tant de mots que ces derniers finissent presque par noyer l'action dans un exposé et enterrer la suggestion simple qu'elle contient toujours : *détruisons ce qui nous détruit*. Et par ailleurs, le fait de revendiquer nous met-il à l'abri de pouvoir être amalgamés avec des gens peu recommandables ? Vu que la forêt est vaste et que les actes résonnent bien plus loin et au-delà de nos propres mots (les « effets » de la propagande, qu'elle se fasse par des journaux anarchistes ou par des revendications anarchistes, resteront toujours relatifs), on serait plutôt enclins à relativiser cela, et en tout cas à ne pas considérer la revendication comme une sorte de solution magique, un bicarbonate sensé résoudre tous les problèmes posés par les actes et leur compréhension possible.

GAUCHE, DROITE, GAUCHE, DROITE : EN-DEHORS !

« *Que les gauchistes battent le pavé main dans la main avec les fascos/conspis depuis des semaines devrait nous alerter sur le danger de l'idée de lutte commune, qui fait qu'on se foute d'avec qui on lutte tant qu'on a les mêmes pratiques et la même cible. On oublie que ces gens dont on applaudit les actions ou avec qui on manifeste ont des positions opposées aux nôtres sur à peu près tout, et que nous serions leur cible dans d'autres contextes.* »

Des réfractaires solidaires, dans leur revendication d'un véhicule d'Orange à Grenoble, septembre 2021

Depuis plusieurs mois, une bonne partie de l'opposition aux mesures sanitaires contraignantes du gouvernement semble être menée par des figures de droite. Dans d'autres pays également, comme en Italie, aux Pays Bas ou en Allemagne, des nazillons sont descendus dans la rue en nombre et ont clairement marqué leur présence lors de mobilisations du reste très hétérogènes. À plusieurs reprises, des anarchistes ont même été pris à partie par des groupes fascistes, et fort heureusement, l'inverse s'est aussi produit. Pourtant, se retrouver sur un même terrain de conflit ne signifie pas nécessairement s'être approprié le vocabulaire indigeste des opportunistes en quête de « fronts communs » ou théorisant les « alliances objectives » comme stra-

tégie politique. Si l'on a toujours la possibilité de claquer la porte et d'abandonner un terrain de lutte qui ne nous semble offrir aucune possibilité de subversion ou d'action porteuse de liberté, aucun conflit ne correspondra cependant jamais totalement aux seuls critères anti-autoritaires. Agir sur un terrain conflictuel qui n'est pas « pur » (mais quel terrain le serait ?), ne signifie évidemment pas cautionner l'autoritarisme qui peut y être présent, et la question restera toujours bien plus celle de *comment* nous agissons, et dans quelle *perspective*.

De l'autre côté du Rhin, il existe de vastes parties de la mouvance de la gauche radicale et libertaire qui accusent celles et ceux qui défendent les attaques anonymes contre les infrastructures de télécommunication ou énergétiques de faire « front commun » avec les nazis, ou en tout cas de jouer leur jeu (vu qu'en général, les militants nazis seraient peu friands de revendications et théorisent également le fait d'attaquer des infrastructures pour précipiter le *Tag X*, le Jour de l'effondrement sociétal et début de la « guerre raciale »). Comme, en plus, une bonne partie du terrain de l'opposition à la 5G semble y être occupé par des comités ouvertement complotistes (« *Querdenker* ») et bienveillants envers l'extrême-droite, les attaques contre les infrastructures ne sont plus perçues comme des sabotages du technomonde, mais comme des preuves de la virulence nazie. Du haut de collectifs antifascistes et de cercles de la mouvance, un discrédit est alors lancé sur les actions non-revendiquées, une fois établi le principe para-policiier que « action non-revendiquée contre une infrastructure égale action nazie ». D'autant plus que pour une partie d'entre eux, en bons adeptes du progrès collectif et civilisateur, ils ne peuvent généralement pas concevoir la portée subversive d'atteintes à ce « bien commun » que serait, à leurs yeux, l'électricité ou la connectivité virtuelle.

Face aux restructurations technologiques actuelles de la domination, et par n'importe bout qu'on la prenne, une petite phrase d'Orwell – certes pas un ennemi de toute autorité – demeure d'une actualité troublante : « *La vraie division n'est pas entre conservateurs et révolutionnaires, mais entre autoritaires et libertaires.* » Outre-Rhin, ces voix de la gauche radicale et/ou libertaire allemande accusent donc non seulement les anarchistes de vouloir déclencher une « guerre civile » par des attaques contre les infrastructures (ayant pour but principal de créer du désordre et de porter atteinte aux chaînes technologiques, pratiques insérées ou pas dans une projectualité insurrectionnelle) puis, le doigt accusateur levé, ils insistent alors pour que de telles attaques soient au moins accompa-

Agir sur un terrain conflictuel qui n'est pas « pur » (mais quel terrain le serait ?), ne signifie évidemment pas cautionner l'autoritarisme qui peut y être présent, et la question restera toujours bien plus celle de comment nous agissons, et dans quelle perspective.

gnées d'attestations politiques de bonne volonté (« justice sociale » et « émancipation progressive » plutôt que déchaînement de la liberté, « contre les dominants » mais toujours en se montrant compréhensif envers la soumission et l'adhésion des dominés). De fait, ils ne font qu'exiger la continuation de la bonne vieille tradition opportuniste qui est certes disposée à se servir de l'arme du sabotage, mais à condition qu'elle serve de véhicule et de mégaphone à leurs desseins *politiques*.

Et si les anarchistes d'ici ou d'ailleurs finissaient par faire plus ou moins pareil ? Par exiger des explications sur les actes de sabotage d'infrastructures, par se distancier *de fait* de tout acte qui ne soit pas revendiqué « anarchiste », par ne voir que la main de nazis, de complotistes – et pourquoi pas, c'était un classique du siècle dernier : des services secrets étrangers – derrière les sabotages dont les auteurs décident de rester à l'ombre ? Ils finiraient alors de la sorte par rejeter toute projection ou volonté qui souhaite et œuvre à une multiplication *incontrôlée* des sabotages d'infrastructures de télécommunication, d'énergie et de logistique, pour n'accepter et ne valoriser que leur multiplication *soumise* à un contrôle idéologique. Est-ce que cela signifierait défendre la liberté, ou plutôt la craindre ?

Le fait que des fachos/conspis ou même que des moines aient attaqué quelques antennes-relais n'enlève pas le moindre gramme de pertinence à celui de s'en prendre tout court à ces structures, de vouloir encourager les sabotages à leur rencontre, de souhaiter et œuvrer à la multiplication incontrôlable de ces derniers. Par contre, cela pourrait peut-être nous obliger à réfléchir davantage à pourquoi ces actions peuvent être suggérées, pourquoi nous souhaitons réellement leur diffusion, c'est-à-dire à réfléchir pour affiner nos perspectives. Si désertier les terrains où d'autres sont aussi actifs n'est pas une option, si tamponner systématiquement les actions ne résout pas la question du « même terrain », c'est qu'il faut chercher plus loin encore : dans la perspective que l'on donne à notre agir, dans les idées que nous diffusons, dans les méthodologies que nous suggérons, dans les projets que nous élaborons.

QUELLE LIBERTÉ ?

« Déchaîner la liberté, c'est accepter l'imprévu que le désordre porte en lui. C'est accepter que si la liberté n'est pas toujours douce, mais peut aussi revêtir un visage sanglant, nous la voulons quand même. Nous ne voulons pas d'une liberté débarassée des risques, ni ne voulons exiger de la liberté qu'elle nous apporte ses attestations de bonne vie et mœurs avant d'entrer chez nous. Cela ne serait pas la liberté, ce serait la domestication camouflée en habits libertaires, le meilleur terrain pour que le germe de l'autorité recommence à croître. »

La forêt de l'agir, avril 2021

Quelles perspectives élaborer alors ? On pourrait peut-être commencer ici par celles que l'on peut comprendre, mais qui nous inspirent le moins. Par exemple, celle qui se faufile souvent entre les lignes mais qui a du mal à s'expliciter : il s'agit de la perspective qui pose l'existence et le renforcement qualitatif et quantitatif du mouvement anarchiste en tant que but principal. Un mouvement plus fort, plus vaste, mieux organisé, qui saurait faire face aux forces obscures du fascisme, aux manipulations complotistes de colères bien réelles, aux gauchismes dont le rôle semble bien être d'accompagner le capitalisme et la domination vers des avenir plus durables, plus technologiques, plus équitables. Un mouvement qui ose se prendre lui-même comme point de référence, et développe une capacité de diffusion, d'attaque et de pertinence suffisantes pour constituer une véritable force, capable de peser dans le débat public, de faire la différence dans les luttes intermédiaires, de chasser les nazis des manifestations.

Dans une telle perspective, il existe un fort risque que le renforcement quantitatif du mouvement anarchiste, même difficilement imaginable (en fin de compte, pense-t-on réellement que les idées anarchistes puissent aujourd'hui être partagées par des masses de personnes ?), finisse par se contenter de la *représentation* d'un tel renforcement. L'effet-miroir incite facilement à l'exhibitionnisme, vidant rapidement le combat pour le remplacer par une image que l'on prend pour le réel. Au final, une telle perspective termine généralement par miser avant tout sur le renforcement de l'*identité anarchiste*, afin d'en venir à couteaux tirés... avec

les autres habitants de la forêt. Pour ce faire, cette identité a alors tendance à se gonfler outre-mesure, à remplacer la qualité de la substance par la prééminence de la forme, en finissant par se mesurer par comparaison, dans le miroir de la représentation, avec l'ensemble des autres identités.

D'autres chemins restent cependant possibles, certainement un peu plus ténébreux ou dangereux. Des chemins qui ne sont pas faits pour celles et ceux qui ont trop peur de la boue ou qui ne supportent pas de travailler à l'ombre. Des chemins au bout desquels aucune garantie n'existe, aucune reconnaissance ne nous attend, qui ne prennent pas la simple existence d'anarchistes et leur survie comme l'alpha et l'oméga de la subversion ou de l'anarchie. C'est le chemin qui grimpe, creuse et se faufile pour faire dérailler le train du Progrès et de la société actuelle. Sans renoncer à la diffusion de nos idées (par divers moyens), sans sous-estimer l'utilité et la nécessité de la critique anarchiste, le chemin dont nous parlons ici vise surtout à contribuer au bouleversement de la situation, à l'éclatement insurrectionnel, à l'effondrement de ce qui maintient les structures productives et sociales en place. Ce projet, cette projectualité, ne vise pas à la croissance numérique du mouvement anarchiste, ni au renforcement de leur renommée, mais à précipiter les situations conflictuelles vers un chambardement plus vaste, parce qu'œuvrer à la multiplication incontrôlée des actions et à la déconnexion inattendue pourrait permettre l'émergence de la liberté, ou mieux,

Le chemin dont nous parlons ici vise surtout à contribuer au bouleversement de la situation, à l'éclatement insurrectionnel, à l'effondrement de ce qui maintient les structures productives et sociales en place.

elle est l'un des visages que prend la liberté qui s'élançait aujourd'hui.

Le fait que certains dont on ne partage pas les motivations s'y mettent aussi, que d'autres dont on ne les connaît absolument pas s'y adonnent également, ne nous inspire pas de crainte paralysante, ni ne nous conduit à participer à une surenchère exhibitionniste (un piège vieux comme le monde, connu et tendu par tous les services de renseignement d'hier et d'aujourd'hui), mais nous pousse plutôt à affiner davantage nos suggestions, notre projectualité, notre éthique. Et surtout, à pousser plus loin, avec nos moyens et modestes capacités, la démolition urgente de la société actuelle.

Paru dans *Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale*, n° 46, 15 octobre 2021

Nous voudrions qu'ouvrir ce bulletin soit comme entrer dans une caverne pleine d'un précieux butin. On y entrerait comme des voleurs, plus attirés par la richesse qui s'y reflète et par l'usage que l'on entrevoit, que soucieux des multiples provenances de telles trouvailles. Un dépôt d'idées et de réflexions anarchistes initialement exprimées dans des langues différentes, dans lesquelles piocher à son aise et auxquelles se confronter et s'affronter librement. Que la lecture poursuive son chemin en dehors de la caverne, voilà notre souhait. Qu'elle incite alors chaque individu y pénétrant à la réflexion, à la discussion et au débat. Pour que la porte fermée derrière soi ne soit qu'un début, ou qu'une étape, sur la voie d'une aventure exigeante et dense d'échanges, où la pensée et l'action cheminent côte à côte.

